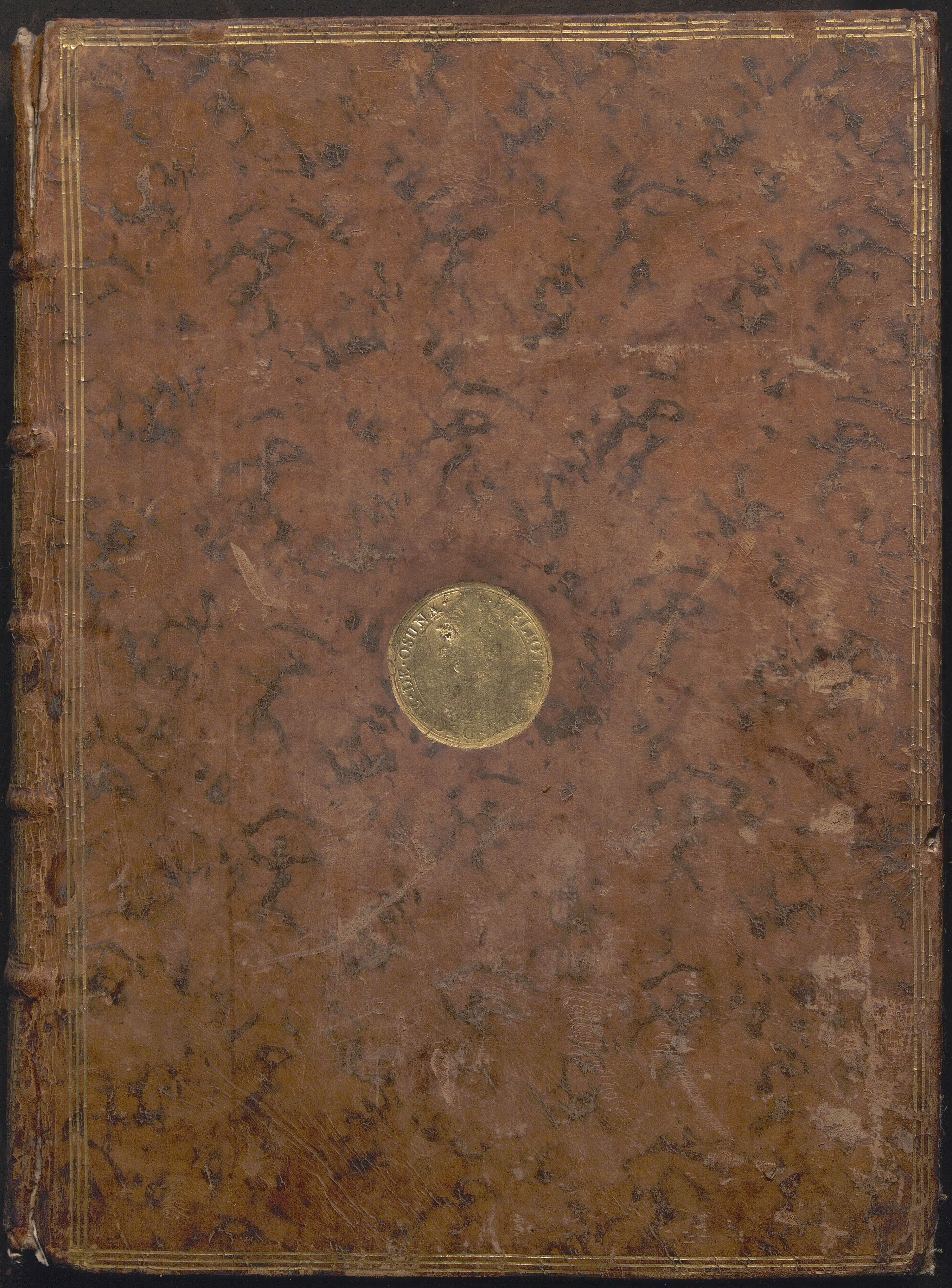

DE·OSUNA





ŒUVRES
DE
MOLIERE.

TOME SECOND.

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS.

M. DCC. XXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUËS
dans ce ſecond tome.

DOM GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX.

L'ÉCOLE DES MARIS.

LES FÂCHEUX.

L'ÉCOLE DES FEMMES.

LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

DOM GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTEURS.

DOM GARCIE, prince de Navarre, amant de Done Elvire.

DONE ELVIRE, princeſſe de Léon.

DOM ALPHONSE, prince de Léon, crû prince de Caſtille, ſous le nom de Dom Sylve,

DONE IGNÉS, comteſſe, amante de Dom Sylve, aimée par Maurégat, uſurpateur de l'Etat de Léon.

ÉLISE, confidente de Done Elvire.

DOM ALVAR, confident de Dom Garcie, amant d'Eliſe.

DOM LOPE, autre confident de Dom Garcie, amant d'Eliſe.

DOM PÉDRE, écuyer d'Ignés.

UN PAGE de Done Elvire.

La ſcene eſt dans Aſtorgue ville d'Eſpagne, dans le royaume de Léon.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

DOM GARCIE DE NAVARRE

ou le prince Jaloux.



Boucher invenit — Joullain Sculpsit

DOM GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX.

COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

NON, ce n'est point un choix, qui pour ces deux amans
Sçut régler de mon cœur les secrets sentimens;
Et le prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préferer l'amour qu'il fait paroître.

Dom Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux;
Même éclat de vertus, joint à même naiſſance,
Me parloit en tous deux pour cette préférence;
Et je ſerois encore à nommer le vainqueur,
Si le mérite ſeul prenoit droit ſur un cœur.
Mais ces chaînes du Ciel, qui tombent ſur nos ames,
Décidérent en moi le deſtin de leurs flâmes;
Et toute mon eſtime égale entre les deux,
Laiſſa vers Dom Garcie entraîner tous mes vœux.

ELISE.

Cet amour que pour lui votre aſtre vous inſpire,
N'a ſur vos actions pris que bien peu d'empire,
Puiſque nos yeux, madame, ont pû long-tems douter
Qui de ces deux amans vous vouliez mieux traiter.

D. ELVIRE.

De ces nobles rivaux l'amoureuſe pourſuite
A de facheux combats, Eliſe, m'a réduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame panchoit;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injuſtice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le ſacrifice:
Et Dom Sylve, après tout, dans ſes ſoins amoureux
Me ſembloit mériter un deſtin plus heureux.
Je m'oppoſois encor ce qu'au ſang de Caſtille,
Du feu Roi de Léon ſemble devoir la fille;
Et la longue amitié, qui d'un étroit lien
Joignit les intérêts de ſon pere & du mien.

Ainſi plus dans mon ame un autre prenoit place,
Plus de tous ſes reſpects je plaignois la diſgrace:
Ma pitié, complaiſante à ſes brûlans ſoupirs,
D'un dehors favorable amuſoit ſes déſirs,
Et vouloit réparer, par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faiſois d'outrage.

ELISE.

Mais ſon premier amour que vous avez appris
Doit de cette contrainte affranchir vos eſprits;
Et, puiſqu'avant ces ſoins où pour vous il s'engage
Done Ignés de ſon cœur avoit reçû l'hommage,
Et que, par des liens auſſi fermes que doux,
L'amitié vous unit cette comteſſe & vous,
Son ſecret révélé vous eſt une matiére
A donner à vos vœux liberté toute entiére;
Et vous pouvez, ſans crainte, à cet amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. ELVIRE.

Il eſt vray que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que Dom Sylve étoit un infidéle,
Puiſque par ſes ardeurs mon cœur tyranniſé
Contre elles à préſent ſe voit autoriſé;
Qu'il en peut juſtement combattre les hommages,
Et, ſans ſcrupule, ailleurs donner tous ſes ſuffrages.
Mais enfin quelle joye en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il ſouffre la rigueur?
Si d'un prince jaloux l'éternelle foibleſſe
Reçoit indignement les ſoins de ma tendreſſe,

Et ſemble préparer, dans mon juſte courroux,
Un éclat à briſer tout commerce entre nous.

ELISE.

Mais ſi de votre bouche il n'a point ſçû ſa gloire,
Eſt-ce un crime pour lui que de n'oſer la croire?
Et ce qui d'un rival a pû flater les feux,
L'autoriſe-t-il pas à douter de vos vœux?

D. ELVIRE.

Non, non, de cette ſombre & lâche jalouſie
Rien ne peut excuſer l'étrange frénéſie,
Et par mes actions je l'ai trop informé
Qu'il peut bien ſe flater du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il eſt des interprétes
Qui parlent clairement des atteintes ſecrettes.
Un ſoupir, un regard, une ſimple rougeur,
Un ſilence eſt aſſez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour, & ſur cette matiére
Le moindre jour doit être une grande lumiére,
Puiſque chez notre ſexe, où l'honneur eſt puiſſant,
On ne montre jamais tout ce que l'on reſſent.
J'ai voulu, je l'avouë, ajuſter ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un & l'autre mérite:
Mais que contre ſes vœux on combat vainement,
Et que la différence eſt connuë aiſément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pancher l'habitude!
Dans les unes toujours on paroît ſe forcer;
Mais les autres, hélas! ſe font ſans y penſer,

Semblables à ces eaux ſi pures & ſi belles
Qui coulent ſans effort des ſources naturelles.
Ma pitié pour Dom Sylve avoit beau l'émouvoir,
J'en trahiſſois les ſoins, ſans m'en appercevoir;
Et mes regards au prince, en un pareil martyre,
En diſoient toujours plus que je n'en voulois dire.

ELISE.

Enfin, ſi les ſoupçons de cet illuſtre amant,
Puiſque vous le voulez, n'ont point de fondement,
Pour le moins font-ils foi d'une ame bien atteinte,
Et d'autres chériroient ce qui fait votre plainte.
De jaloux mouvemens doivent être odieux
S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux:
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'alarmes
Doit, lorſque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes;
C'eſt par là que ſon feu ſe peut mieux exprimer,
Et, plus il eſt jaloux, plus nous devons l'aimer.
Ainſi puiſqu'en votre ame un prince magnanime...

D. ELVIRE.

Ah! ne m'avancez point cette étrange maxime.
Par tout la jalouſie, eſt un monſtre odieux;
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux;
Et plus l'amour eſt cher qui lui donne naiſſance,
Plus on doit reſſentir les coups de cette offence.
Voir un prince emporté qui perd à tous momens
Le reſpect que l'amour inſpire aux vrays amans;
Qui, dans les ſoins jaloux où ſon ame ſe noye,
Querelle également mon chagrin & ma joye;

Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer,
Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer:
Non, non, par ces ſoupçons je ſuis trop offenſée,
Et ſans déguiſement je te dis ma penſée.
Le prince Dom Garcie eſt cher à mes déſirs,
Il peut d'un cœur illuſtre échauffer les ſoupirs,
Au milieu de Léon on a vû ſon courage
Me donner de ſa flâme un noble témoignage,
Braver en ma faveur les périls les plus grands,
M'enlever aux deſſeins de nos lâches tyrans,
Et, dans ces murs forcés, mettre ma deſtinée
A couvert des horreurs d'un indigne hyménée;
Et je ne cele point que j'aurois de l'ennui,
Que la gloire en fût duë à quelqu'autre qu'à lui;
Car un cœur amoureux prend un plaiſir extrême
A ſe voir redevable, Eliſe, à ce qu'il aime,
Et ſa flâme timide oſe mieux éclater,
Lorſqu'en favoriſant elle croit s'acquiter.
Oui, j'aime qu'un ſecours, qui hazarde ſa tête,
Semble à ſa paſſion donner droit de conquête;
J'aime que mon péril m'ait jettée en ſes mains,
Et ſi les bruits communs ne ſont pas des bruits vains,
Si la bonté du Ciel nous ramene mon frere,
Les vœux les plus ardens que mon cœur puiſſe faire,
C'eſt que ſon bras encor ſur un perfide ſang
Puiſſe aider à ce frere à reprendre ſon rang;
Et par d'heureux ſuccès d'une haute vaillance
Mériter tous les ſoins de ſa reconnoiſſance:

Mais

Mais, avec tout cela, s'il pouſſe mon courroux,
S'il ne purge ſes feux de leurs tranſports jaloux,
Et ne les range aux loix que je lui veux preſcrire,
C'eſt inutilement qu'il prétend Done Elvire:
L'hymen ne peut nous joindre, & j'abhorre des nœuds
Qui deviendroient ſans doute un enfer pour tous deux.

ELISE.

Bien que l'on pût avoir des ſentimens tout autres,
C'eſt au prince, madame, à ſe régler aux vôtres,
Et dans votre billet ils ſont ſi bien marqués,
Que quand il les verra de la ſorte expliqués....

D. ELVIRE.

Je n'y veux point, Eliſe, employer cette lettre,
C'eſt un ſoin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laiſſe aux mains d'un amant
Des témoins trop conſtans de notre attachement:
Ainſi donc empêchez qu'au prince on ne la livre.

ELISE.

Toutes vos volontés ſont des loix qu'on doit ſuivre.
J'admire cependant que le Ciel ait jetté
Dans le goût des eſprits tant de diverſité,
Et que, ce que les uns regardent comme outrage,
Soit vû par d'autres yeux ſous un autre viſage.
Pour moi, je trouverois mon ſort tout-à-fait doux,
Si j'avois un amant qui pût être jaloux;
Je ſçaurois m'applaudir de ſon inquiétude;
Et ce qui pour mon ame eſt ſouvent un peu rude,

C'eſt de voir Dom Alvar ne prendre aucun ſouci...

D. ELVIRE.

Nous ne le croyions pas ſi proche; le voici.

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE.

VOtre retour ſurprend; qu'avez-vous à m'apprendre?
Dom Alphonſe vient-il, a-t-on lieu de l'attendre?

D. ALVAR.

Oui, madame, & ce frere en Caſtille élevé,
De rentrer dans ſes droits voit le tems arrivé.
Juſqu'ici Dom Louis, qui vit à ſa prudence
Par le feu roi mourant commettre ſon enfance,
A caché ſes deſtins aux yeux de tout l'Etat
Pour l'ôter aux fureurs du traître Maurégat;
Et bien que le tyran, depuis ſa lâche audace,
L'ait ſouvent demandé pour lui rendre ſa place,
Jamais ſon zéle ardent n'a pris de ſûreté
A l'appas dangereux de ſa fauſſe équité:
Mais les peuples émûs par cette violence
Que vous a voulu faire une injuſte puiſſance,
Ce généreux vieillard a crû qu'il étoit tems
D'éprouver le ſuccès d'un eſpoir de vingt ans:

Il a tenté Léon, & ſes fidéles trames
Des grands, comme du peuple, ont pratiqué les ames.
Tandis que la Caſtille armoit dix mille bras
Pour redonner ce prince aux vœux de ſes Etats,
Il fait auparavant ſemer ſa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
Que tout prêt à lancer le foudre puniſſeur
Sous qui doit ſuccomber un lâche raviſſeur.
On inveſtit Léon, & Dom Sylve en perſonne
Commande le ſecours que ſon pere vous donne.

D. ELVIRE.

Un ſecours ſi puiſſant doit flater notre eſpoir;
Mais je crains que mon frere y puiſſe trop devoir.

D. ALVAR.

Mais, madame, admirez que malgré la tempête
Que votre uſurpateur voit gronder ſur ſa tête,
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
Qu'à la comteſſe Ignés il va donner la main.

D. ELVIRE.

Il cherche, dans l'hymen de cette illuſtre fille,
L'appui du grand crédit où ſe voit ſa famille;
Je ne reçois rien d'elle, & j'en ſuis en ſouci;
Mais ſon cœur au tyran fut toujours endurci.

ELISE.

De trop puiſſans motifs d'honneur & de tendreſſe
Oppoſent ſes refus aux nœuds dont on la preſſe,
Pour....

D. ALVAR.

Le prince entre ici.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

Je viens m'intéresser,
Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frere qui menace un tyran plein de crimes
Flate de mon amour les transports légitimes:
Son sort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, si le Ciel m'est propice,
La gloire d'un revers que vous doit sa justice,
Qui va faire à vos piéds cheoir l'infidélité,
Et rendre à votre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une atteinte si chére,
C'est que, pour être roi, le Ciel vous rend ce frere;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oui, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous;

Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
Ses vœux se sont armés contre votre naissance,
Leur chaleur indiscrette a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas,
Afin que de ce cœur le noble sacrifice
Pût du Ciel envers vous réparer l'injustice,
Et votre sort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.
Mais puisqu'enfin les Cieux, de tout ce juste hommage,
A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir
Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir,
Et qu'ils osent briguer par d'illustres services
D'un frere & d'un Etat les suffrages propices.

D. ELVIRE.

Je sçais que vous pouvez, Prince, en vengeant nos droits,
Faire par votre amour parler cent beaux exploits:
Mais ce n'est pas assez pour le prix qu'il espere
Que l'aveu d'un Etat, & la faveur d'un frere.
Done Elvire n'est pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

D. GARCIE.

Oui, madame, j'entends ce que vous voulez dire.
Je sçais bien que pour vous mon cœur en vain soupire,
Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour eux.

D. ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre,
Et par trop de chaleur, Prince, on ſe peut méprendre;
Mais, puiſqu'il faut parler, déſirez-vous ſçavoir
Quand vous pourrez me plaire, & prendre quelque eſpoir?

D. GARCIE.

Ce me ſera, madame, une faveur extrême.

D. ELVIRE.

Quand vous ſçaurez m'aimer comme il faut que l'on aime.

D. GARCIE.

Et que peut-on, hélas! obſerver ſous les Cieux
Qui ne céde à l'ardeur que m'inſpirent vos yeux?

D. ELVIRE.

Quand votre paſſion ne fera rien paroître
Dont ſe puiſſe indigner celle qui l'a fait naître.

D. GARCIE.

C'eſt-là ſon plus grand ſoin.

D. ELVIRE.

Quand tous ſes mouvemens
Ne prendront point de moi de trop bas ſentimens.

D. GARCIE.

Ils vous réverent trop.

D. ELVIRE.

Quand d'un injuſte ombrage
Votre raiſon ſçaura me réparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monſtre affreux
Qui de ſon noir venin empoiſonne vos feux,

Cette jalouſe humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppoſe à leur attente, & contre eux à tous coups
Arme les mouvemens de mon juſte courroux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il eſt vrai, quelque effort que je faſſe,
Qu'un peu de jalouſie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival abſent de vos divins appas
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice ou raiſon, j'ai toujours la croyance
Que votre ame en ces lieux ſouffre de ſon abſence,
Et que, malgré mes ſoins, vos ſoupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais ſi de tels ſoupçons ont de quoi vous déplaire,
Il vous eſt bien facile, hélas! de m'y ſouſtraire;
Et leur banniſſement, dont j'accepte la loi,
Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend de moi.
Oui, c'eſt vous qui pouvez, par deux mots pleins de flâme,
Contre la jalouſie armer toute mon ame;
Et, des pleines clartés d'un glorieux eſpoir,
Diſſiper les horreurs que ce monſtre y fait cheoir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'aſſûrance, au fort de tant d'aſſauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. ELVIRE.

Prince, de vos ſoupçons la tyrannie eſt grande.
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende,

Et n'aime pas ces feux, dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec plus de clarté.
Le premier mouvement qui découvre notre ame
Doit d'un amant diſcret ſatisfaire la flâme;
Et c'eſt à s'en dédire autoriſer nos vœux,
Que vouloir plus avant pouſſer de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
Entre Dom Sylve & vous mon ame pourroit faire;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux,
Auroit dit quelque choſe à tout autre que vous;
Et je croyois cet ordre un aſſez doux langage,
Pour n'avoir pas beſoin d'en dire davantage.
Cependant votre amour n'eſt pas encor content;
Il demande un aveu qui ſoit plus éclatant;
Pour l'ôter de ſcrupule, il me faut à vous-même
En des termes exprès dire que je vous aime:
Et peut-être qu'encor, pour vous en aſſurer,
Vous vous obſtineriez à m'en faire jurer.

D. GARCIE.

Hé bien, Madame, hé bien, je ſuis trop téméraire.
De tout ce qui vous plaît je dois me ſatisfaire.
Je ne demande point de plus grande clarté.
Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous ſollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
C'en eſt fait, je renonce à mes ſoupçons jaloux,
L'arrêt qui les condamne eſt un arrêt bien doux;

Et

Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

D. ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, Prince, & je doute fort
Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il suffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit être inviolable;
Et que l'heur d'obéir à sa divinité
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
Que le Ciel me déclare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,
Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,
Puissai-je voir sur moi fondre votre courroux;
Si jamais mon amour descend à la foiblesse
De manquer au devoir d'une telle promesse;
Si jamais dans mon ame aucun jaloux transport
Fait....

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE, UN PAGE *présentant un billet à D. Elvire.*

D. ELVIRE.

J'En étois en peine, & tu m'obliges fort.
Que le courier attende.

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE *bas, à part.*

A Ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déja cet écrit l'inquiette ?
Prodigieux effet de ſon tempérament !
[*haut.*]
Qui vous arrête, Prince, au milieu du ſerment ?

D. GARCIE.

J'ai crû que vous aviez quelque ſecret enſemble,
Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. ELVIRE.

Il me ſemble
Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
Je vous vois tout-à-coup le viſage égaré.
Ce changement ſoudain a lieu de me ſurprendre,
D'où peut-il provenir, le pourroit-on apprendre ?

D. GARCIE.

D'un mal qui tout à coup vient d'attaquer mon cœur.

D. ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur ;
Et quelque promt ſecours vous feroit néceſſaire.
Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire ?

D. GARCIE.

Par fois.

D. ELVIRE.

Ah Prince foible! Hé bien, par cet écrit,
Guériſſez-le ce mal, il n'eſt que dans l'eſprit.

D. GARCIE.

Par cet écrit, Madame? ah! ma main le refuſe.
Je vois votre penſée, & de quoi l'on m'accuſe,
Si....

D. ELVIRE.

Liſez-le, vous dis-je, & ſatisfaites-vous.

D. GARCIE.

Pour me traiter après de foible, de jaloux?
Non, non, je dois ici vous rendre un témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage;
Et bien que vos bontés m'en laiſſent le pouvoir,
Pour me juſtifier je ne veux point le voir.

D. ELVIRE.

Si vous vous obſtinez à cette réſiſtance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence;
Et c'eſt aſſez enfin que vous avoir preſſé
De voir de quelle main ce billet m'eſt tracé.

D. GARCIE.

Ma volonté toujours vous doit être ſoumiſe.
Si c'eſt votre plaiſir que pour vous je le liſe,
Je conſens volontiers à prendre cet emploi.

D. ELVIRE.

Oui, oui, Prince, tenez, vous le lirez pour moi.

D. GARCIE.

C'eſt pour vous obéïr au moins, & je puis dire . . . .

D. ELVIRE.

C'eſt ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

D. GARCIE.

Il eſt de Done Ignés, à ce que je connoi.

D. ELVIRE.

Oui. Je m'en réjouis & pour vous & pour moi.

D. GARCIE *lit.*

Malgré l'effort d'un long mépris
Le tyran toujours m'aime, & depuis votre abſence.
Vers moi, pour me porter au deſſein qu'il a pris,
Il ſemble avoir tourné toute ſa violence,
Dont il pourſuivoit l'alliance
De vous & de ſon fils.

Ceux qui ſur moi peuvent avoir empire,
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inſpire,
Approuvent tous cet indigne lien;
Mais je mourrai plûtôt que de conſentir rien.
Puiſſiez-vous jouir, belle Elvire,
D'un deſtin plus doux que le mien.

D. IGNÉS.

Dans la haute vertu ſon ame eſt affermie.

D. ELVIRE.

Je vais faire réponſe à cette illuſtre amie.
Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer.

J'ai calmé votre trouble avec cette lumiére,
Et la chose a passé d'une douce maniére;
Mais, à n'en point mentir, il seroit des momens
Où je pourrois entrer en d'autres sentimens.

D. GARCIE.

Hé quoi? vous croyez donc....

D. ELVIRE.

Je crois ce qu'il faut croire.
Adieu. De mes avis conservez la mémoire,
Et, s'il est vrai pour moi que votre amour soit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

D. GARCIE.

Croyez que désormais c'est toute mon envie,
Et, qu'avant d'y manquer, je veux perdre la vie.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ELISE, D. LOPE.

ELISE.


OUT ce que fait le prince, à parler franchement,
N'eſt pas ce qui me donne un grand étonnement;
Car que d'un noble amour une ame bien ſaiſie
En pouſſe les tranſports juſqu'à la jalouſie,
Que de doutes fréquens ſes vœux ſoient traverſés,
Il eſt fort naturel, & je l'approuve aſſez:
Mais ce qui me ſurprend, Dom Lope, c'eſt d'entendre
Que vous lui préparez les ſoupçons qu'il doit prendre,
Que votre ame les forme, & qu'il n'eſt en ces lieux
Fâcheux que par vos ſoins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, Dom Lope, une ame bien épriſe,
Des ſoupçons qu'elle prend, ne me rend point ſurpriſe;
Mais qu'on ait ſans amour tous les ſoins d'un jaloux,
C'eſt une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que ſur cette conduite à ſon aiſe l'on gloſe,
Chacun regle la ſienne au but qu'il ſe propoſe;
Et, rebuté par vous des ſoins de mon amour,
Je ſonge auprès du prince à bien faire ma cour.

ELISE.

Mais ſçavez-vous qu'enfin il fera mal la ſienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre eſprit l'entretienne?

D. LOPE.

Et quand, charmante Eliſe, a-t-on vû, s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des grands que ſon propre intérêt?
Qu'un parfait courtiſan veuille charger leur ſuite
D'un cenſeur des défauts qu'on trouve en leur conduite;
Et s'aille inquiétter ſi ſon diſcours leur nuit,
Pourvû que ſa fortune en tire quelque fruit?
Tout ce qu'on fait ne va qu'à ſe mettre en leur grace,
Par la plus courte voye on y cherche une place,
Et les plus promts moyens de gagner leur faveur,
C'eſt de flater toujours le foible de leur cœur;
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire:
C'eſt là le vray ſecret d'être bien auprès d'eux.
Les utiles conſeils font paſſer pour fâcheux,
Et vous laiſſent toujours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaiſance.
Enfin, on voit partout que l'art des courtiſans
Ne tend qu'à profiter des foibleſſes des grands,

A nourrir leurs erreurs, & jamais dans leur ame
Ne porter les avis des choſes qu'on y blâme.

ELISE.

Ces maximes un tems leur peuvent ſuccéder;
Mais il eſt des revers qu'on doit appréhender;
Et dans l'eſprit des grands qu'on tâche de ſurprendre,
Un rayon de lumiére à la fin peut deſcendre,
Qui ſur tous ces flateurs venge équitablement
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je dirai que votre ame s'explique
Un peu bien librement ſur votre politique;
Et ſes nobles motifs, au prince rapportés,
Serviroient aſſez mal vos aſſiduités.

D. LOPE.

Outre que je pourrois déſavouer ſans blâme
Ces libres vérités ſur quoi s'ouvre mon ame;
Je ſçais fort bien qu'Eliſe a l'eſprit trop diſcret
Pour aller divulguer cet entretien ſecret.
Qu'ai-je dit, après tout, que ſans moi l'on ne ſçache?
Et dans mon procédé que faut-il que je cache?
On peut craindre une chûte avec quelque raiſon,
Quand on met en uſage ou ruſe, ou trahiſon.
Mais qu'ai-je à redouter, moi, qui par tout n'avance
Que les ſoins approuvés d'un peu de complaiſance;
Et qui ſuis ſeulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le prince à de jaloux ſoupçons?
Son ame ſemble en vivre, & je mets mon étude
A trouver des raiſons à ſon inquiétude,

A voir de tous côtés s'il ne ſe paſſe rien
A fournir le ſujet d'un ſecret entretien;
Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à ſon repos une atteinte mortelle;
C'eſt lorſque plus il m'aime, & je vois ſa raiſon
D'une audience avide avaler ce poiſon,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ſes jours de bonheur & de gloire.
Mais mon rival paroît, je vous laiſſe tous deux,
Et, bien que je renonce à l'eſpoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma préſence
Il reçût des effets de quelque préférence;
Et je veux, ſi je puis, m'épargner ce ſouci.

ELISE.

Tout amant de bon ſens en doit uſer ainſi.

SCENE II.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

ENfin nous apprenons que le roi de Navarre
Pour les déſirs du prince aujourd'hui ſe déclare;
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux ſervice où ſon amour prétend.
Je ſuis ſurpris pour moi qu'avec tant de vîteſſe
On ait fait avancer... Mais...

SCENE III.

D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Que fait la princesse?

ELISE.

Quelques lettres, Seigneur; je le présume ainsi;
Mais elle va sçavoir que vous êtes ici.

D. GARCIE.

J'attendrai qu'elle ait fait.

SCENE IV.

D. GARCIE *seul.*

Près de souffrir sa vûë,
D'un trouble tout nouveau je me sens l'ame émuë,
Et la crainte mêlée à mon ressentiment
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
Ne te conduise ici dans quelque précipice,
Et que de ton esprit les désordres puissans
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens:
Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide,
Voi si de tes soupçons l'apparence est solide,

Ne démens pas leur voix; mais auſſi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne t'impoſent rien,
Qu'à tes premiers tranſports ils n'oſent trop permettre,
Et relis poſément cette moitié de lettre.
Ah! qu'eſt-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour ſon autre moitié!
Mais après tout, que dis-je? Il ſuffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

Quoique votre rival . . .
Vous devez toutefois vous. . .
Et vous avez en vous à . . .
L'obſtacle le plus grand . . .

Je chéris tendrement ce . . .
Pour me tirer des mains de . . .
Son amour, ſes devoirs . . .
Mais il m'eſt odieux avec . . .

Otez donc à vos feux ce . . .
Méritez les regards que l'on . . .
Et lors qu'on vous oblige . . .
Ne vous obſtinez point à . . .

Oui, mon ſort par ces mots eſt aſſez éclairci,
Son cœur comme ſa main ſe fait connoître ici;
Et les ſens imparfaits de cet écrit funeſte,
Pour s'expliquer à moi, n'ont pas beſoin du reſte.

Toutesfois, dans l'abord agiſſons doucement,
Couvrons à l'infidéle un vif reſſentiment;
Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
Confondons ſon eſprit par ſon propre artifice.
La voici. Ma raiſon, renferme mes tranſports,
Et rends-toi pour un tems maîtreſſe du dehors.

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE.

D. ELVIRE.

VOus avez bien voulu que je vous fiſſe attendre?

D. GARCIE *bas, à part.*

Ah! qu'elle cache bien....

D. ELVIRE.

On vient de nous apprendre
Que le roi votre pere approuve vos projets,
Et veut bien que ſon fils nous rende nos ſujets;
Et mon ame en a pris une allégreſſe extrême.

D. GARCIE.

Oui, Madame, & mon cœur s'en réjouit de même;
Mais...

D. ELVIRE.

Le tyran ſans doute aura peine à parer
Les foudres que par tout il entend murmurer;
Et j'oſe me flater que le même courage
Qui put bien me ſouſtraire à ſa brutale rage,
Et, dans les murs d'Aſtorgue arraché de ſes mains,
Me faire un ſûr azyle à braver ſes deſſeins,

Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
Sous ſes nobles efforts faire cheoir cette tête.

D. GARCIE.

Le ſuccès en pourra parler dans quelques jours.
Mais, de grace, paſſons à quelqu'autre diſcours.
Puis-je, ſans trop oſer, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, Madame, ſoin d'écrire
Depuis que le deſtin nous a conduits ici?

D. ELVIRE.

Pourquoi cette demande? & d'où vient ce ſouci?

D. GARCIE.

D'un déſir curieux de pure fantaiſie.

D. ELVIRE.

La curioſité naît de la jalouſie.

D. GARCIE.

Non, ce n'eſt rien du tout de ce que vous penſez:
Vos ordres de ce mal me défendent aſſez.

D. ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel interêt vous preſſe,
J'ai deux fois à Léon écrit à la comteſſe,
Et deux fois au marquis Dom Louis à Burgos.
Avec cette réponſe êtes-vous en repos?

D. GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelqu'autre perſonne,
Madame?

D. ELVIRE.

Non, ſans doute, & ce diſcours m'étonne.

D. GARCIE.

De grace ſongez-bien, avant que d'aſſûrer.
En manquant de mémoire on peut ſe parjurer.

D. ELVIRE.

Ma bouche ſur ce point ne peut être parjure.

D. GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute impoſture.

D. ELVIRE.

Prince?

D. GARCIE.

Madame?

D. ELVIRE.

O Ciel! quel eſt ce mouvement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

D. GARCIE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorſque dans votre vûë
J'ai pris, pour mon malheur, le poiſon qui me tuë;
Et que j'ai crû trouver quelque ſincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

D. ELVIRE.

De quelle trahiſon pouvez-vous donc vous plaindre?

D. GARCIE.

Ah! que ce cœur eſt double, & ſçait bien l'art de feindre!
Mais tous moyens de fuir lui vont être ſouſtraits.
Jettez ici les yeux, & connoiſſez vos traits.
Sans avoir vû le reſte, il m'eſt aſſez facile
De découvrir pour qui vous employez ce ſtile.

D. ELVIRE.

Voilà donc le ſujet qui vous trouble l'eſprit ?

D. GARCIE.

Vous ne rougiſſez pas en voyant cet écrit ?

D. ELVIRE.

L'innocence à rougir n'eſt point accoûtumée.

D. GARCIE.

Il eſt vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée.
Ce billet démenti pour n'avoir point de ſeing . . .

D. ELVIRE.

Pourquoi le démentir, puiſqu'il eſt de ma main ?

D. GARCIE.

Encore eſt-ce beaucoup que, de franchiſe pure,
Vous demeuriez d'accord que c'eſt votre écriture ;
Mais ce ſera ſans doute, & j'en ſerois garant,
Un billet qu'on envoye à quelque indifférent ;
Ou du moins, ce qu'il a de tendreſſe évidente,
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

D. ELVIRE.

Non, c'eſt pour un amant que ma main l'a formé,
Et, j'ajoute de plus, pour un amant aimé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô perfide . . . .

D. ELVIRE.

Arrêtez, Prince indigne,
De ce lâche tranſport l'égarement inſigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi,
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à ſoi,

Je veux bien me purger, pour votre ſeul ſupplice,
Du crime que m'impoſe un inſolent caprice.
Vous ſerez éclairci, n'en doutez nullement.
J'ai ma défenſe prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumiére.
Mon innocence ici paroîtra toute entiére ;
Et je veux, vous mettant juge en votre interêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

D. GARCIE.

Ce ſont propos obſcurs qu'on ne ſçauroit comprendre.

D. ELVIRE.

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Eliſe, hola.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

MAdame.

D. ELVIRE *à D. Garcie.*

Obſervez bien au moins
Si j'oſe à vous tromper employer quelques ſoins ;
Si par un ſeul coup d'œil, ou geſte qui l'inſtruiſe,
Je cherche de ce coup à parer la ſurpriſe.

[*à Eliſe.*]

Le

Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promptement, où l'avez-vous laiſſé ?

ELISE.

Madame, j'ai ſujet de m'avouer coupable.
Je ne ſçais comme il eſt demeuré ſur ma table;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
Que Dom Lope, venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit ſe permettre,
A fureté par tout, & trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en ſaiſir promptement, avant qu'il eût rien lû;
Et, ſe jettant ſur lui, la lettre conteſtée
En deux juſtes moitiés dans leurs mains eſt reſtée,
Et Dom Lope auſſi-tôt prenant un promt eſſor,
A dérobé la ſienne aux ſoins de Léonor.

D. ELVIRE.

Avez-vous ici l'autre ?

ELISE.

Oui, la voilà, Madame.

[*à D. Garcie.*] D. ELVIRE.

Donnez. Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre moitié raſſemblez celle-ci,
Liſez, & hautement; je veux l'entendre auſſi.

D. GARCIE.

Au prince Dom Garcie. Ah !

D. ELVIRE.

Achevez de lire;
Votre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire.

D. GARCIE *lit.*

Quoique votre rival, Prince, alarme votre ame,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui,
Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
L'obstacle le plus grand que trouve votre flâme.
Je chéris tendrement ce qu'a fait Dom Garcie
Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs;
Son amour, ses devoirs ont pour moi des douceurs;
Mais il m'est odieux avec sa jalousie.
Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
Méritez les regards que l'on jette sur eux;
Et lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être.

D. ELVIRE.

Hé bien, que dites-vous?

D. GARCIE.

Ah Madame, je dis
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits;
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.

D. ELVIRE.

Il suffit. Apprenez que si j'ai souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,
C'est pour le démentir, & cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, Prince.

D. GARCIE.

Madame, hélas! où fuyez-vous?

D. ELVIRE.

Où vous ne ſerez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, excuſez un amant miſérable
Qu'un ſort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cauſe un courroux ſi puiſſant,
Eût été plus blâmable à reſter innocent.
Car enfin, peut-il être une ame bien atteinte
Dont l'eſpoir le plus doux ne ſoit mêlé de crainte?
Et pourriez-vous penſer que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé?
S'il n'avoit point frémi des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre?
Vous même, dites-moi, ſi cet événement
N'eût pas dans mon erreur jetté tout autre amant;
Si d'une preuve, hélas! qui me ſembloit ſi claire,
Je pouvois démentir...

D. ELVIRE.

Oui, vous le pouviez faire,
Et dans mes ſentimens aſſez bien déclarés
Vos doutes rencontroient des garans aſſûrés;
Vous n'aviez rien à craindre, & d'autres ſur ce gage
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. GARCIE.

Moins on mérite un bien qu'on nous fait eſpérer,
Plus notre ame a de peine à pouvoir s'aſſûrer.

Un ſort trop plein de gloire à nos yeux eſt fragile,
Et nous laiſſe aux ſoupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois ſi peu mériter vos bontés,
J'ai douté du bonheur de mes témérités;
J'ai crû que dans ces lieux rangés ſous ma puiſſance
Votre ame ſe forçoit à quelque complaiſance;
Que déguiſant pour moi votre ſévérité...

D. ELVIRE.

Et je pourrois deſcendre à cette lâcheté?
Moi prendre le parti d'une honteuſe feinte,
Agir par les motifs d'une ſervile crainte,
Trahir mes ſentimens, &, pour être en vos mains,
D'un maſque de faveur vous couvrir mes dédains?
La gloire ſur mon cœur auroit ſi peu d'empire;
Vous pouvez le penſer, & vous me l'oſez dire?
Apprenez que ce cœur ne ſçait point s'abaiſſer,
Qu'il n'eſt rien ſous les Cieux qui puiſſe l'y forcer,
Et, s'il vous a fait voir par une erreur inſigne
Des marques de bontés dont vous n'étiez pas digne,
Qu'il ſçaura bien montrer, malgré votre pouvoir,
La haine que pour vous il ſe réſout d'avoir;
Braver votre furie, & vous faire connoître
Qu'il n'a point été lâche, & ne veut jamais l'être.

D. GARCIE.

Hé bien, je ſuis coupable, & ne m'en défends pas;
Mais je demande grace à vos divins appas;
Je la demande au nom de la plus vive flâme
Dont jamais deux beaux yeux ayent fait brûler une ame.

Que ſi votre courroux ne peut être appaiſé,
Si mon crime eſt trop grand pour ſe voir excuſé;
Si vous ne regardez ni l'amour qui le cauſe,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expoſe,
Il faut qu'un coup heureux, en me faiſant mourir,
M'arrache à des tourmens que je ne puis ſouffrir.
Non, ne préſumez pas qu'ayant ſçû vous déplaire,
Je puiſſe vivre une heure avec votre colére.
Déja de ce moment la barbare longueur
Sous ſes cuiſans remords fait ſuccomber mon cœur,
Et de mille vautours les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ſes douleurs mortelles.
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable;
Ce cœur, ce traître cœur dont les perplexités
Ont ſi fort outragé vos extrêmes bontés:
Trop heureux en mourant, ſi ce coup légitime
Efface en votre eſprit l'image de mon crime,
Et ne laiſſe aucuns traits de votre averſion
Au foible ſouvenir de mon affection:
C'eſt l'unique faveur que demande ma flâme.

D. ELVIRE.

Ah! Prince trop cruel,

D. GARCIE.

Dites, parlez, Madame.

D. ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

D. GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime,
Et ce que fait l'amour, il l'excuſe lui-même.

D. ELVIRE.

L'amour n'excuſe point de tels emportemens.

D. GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur paſſe en ſes mouvemens,
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine . . . .

D. ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

D. GARCIE.

Vous me haïſſez donc ?

D. ELVIRE.

J'y veux tâcher au moins;
Mais, hélas! je crains bien que j'y perde mes ſoins,
Et que tout le courroux qu'excite votre offenſe
Ne puiſſe juſques-là faire aller ma vengeance.

D. GARCIE.

D'un ſupplice ſi grand ne tentez point l'effort,
Puiſque pour vous venger je vous offre ma mort;
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéïs ſur l'heure.

D. ELVIRE.

Qui ne ſçauroit haïr, ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
Accordent un pardon à mes témérités.
Resolvez l'un des deux, de punir, ou d'absoudre.

D. ELVIRE.

Hélas! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr?

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop; souffrez, adorable Princesse....

D. ELVIRE.

Laissez, je me veux mal d'une telle foiblesse.

D. GARCIE *seul.*

Enfin je suis....

SCENE VII.

D. GARCIE, D. LOPE.

D. LOPE.

SEigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

D. GARCIE.

Ne me vien point parler de secret, ni d'alarme
Dans les doux mouvemens du transport qui me charme.
Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter,
Il n'est point de soupçons que je doive écouter;

Et d'un divin objet la bonté ſans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille:
Ne m'en fai plus.

D. LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît
Mes ſoins en tout ceci n'ont que votre interêt.
J'ai crû que le ſecret que je viens de ſurprendre
Méritoit bien qu'en hâte on vous le vint apprendre;
Mais puiſque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déja dans Léon on voit chaque famille
Lever le maſque au bruit des troupes de Caſtille,
Et que ſurtout le peuple y fait pour ſon vrai roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

D. GARCIE.

La Caſtille du moins n'aura pas la victoire,
Sans que nous eſſayions d'en partager la gloire;
Et nos troupes auſſi peuvent être en état
D'imprimer quelque crainte au cœur de Maurégat.
Mais quel eſt ce ſecret dont tu voulois m'inſtruire?
Voyons un peu.

D. LOPE.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPE.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait ſçavoir,

Et, puiſque mes avis ont de quoi vous déplaire,
Je ſçaurai déſormais trouver l'art de me taire.

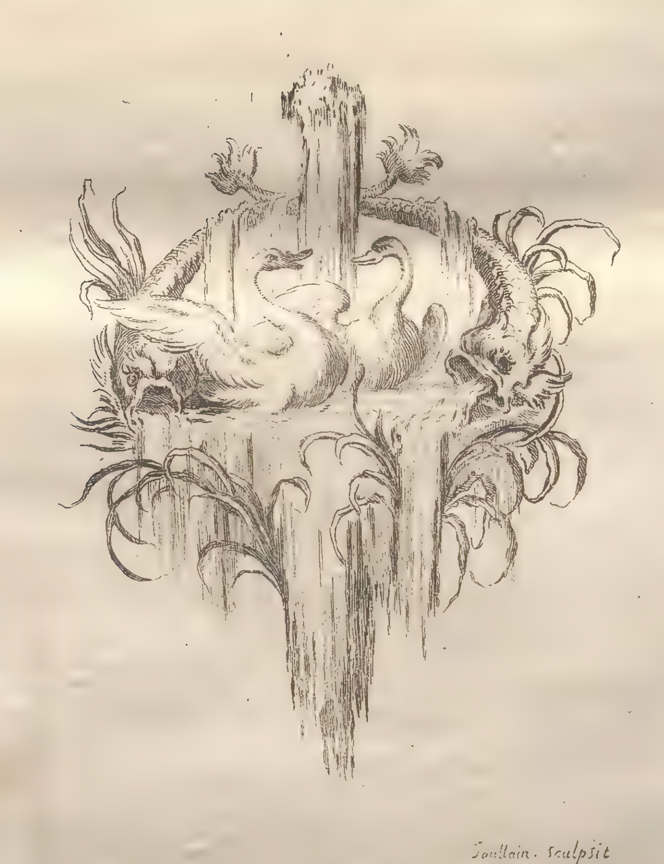
D. GARCIE.

Enfin, je veux ſçavoir la choſe abſolument.

D. LOPE.

Je ne réplique point à ce commandement;
Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zéle
Trahiroit le ſecret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre, &, ſans rien embraſſer,
Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penſer.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.



Lise, que dis-tu de l'étrange foiblesse
Que vient de témoigner le cœur d'une princesse?
Que dis-tu de me voir tomber si promtement
De toute la chaleur de mon ressentiment?
Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage?

ELISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir,
Une injure sans doute est bien dure à souffrir:
Mais que s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vîte,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les promts transports du plus bouillant courroux,
D'autant plus aisément, Madame, quand l'offense
Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi quelque dépit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir appaisé;

Et je sçais quel pouvoir, malgré votre menace,
A de pareils forfaits donnera toujours grace.

D. ELVIRE.

Ah! sçache, quelque ardeur qui m'impose des loix,
Que mon front a rougi pour la derniére fois;
Et que, si désormais on pousse ma colére,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espére;
Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,
C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment:
Car enfin un esprit qu'un peu d'orgueil inspire,
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire;
Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,
S'obstine par honneur, & n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir sa parole.
Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prend point de clartés pour régler l'avenir;
Et, quoiqu'à mes destins la fortune prépare,
Croi que je ne puis être au prince de Navarre,
Que, de ces noirs accès qui troublent sa raison,
Il n'ait fait éclater l'entiére guérison,
Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechûte.

ELISE.

Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux?

D. ELVIRE.

En est-il un qui soit plus digne de courroux?

Et, puiſque notre cœur fait un effort extrême
Lorſqu'il ſe peut réſoudre à confeſſer qu'il aime,
Puiſque l'honneur du ſexe, en tout tems rigoureux,
Oppoſe un fort obſtacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obſtacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'eſt-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats?

ELISE.

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occaſions n'a rien qui nous offenſe;
Et qu'il eſt dangereux, qu'un cœur qu'on a charmé,
Soit trop perſuadé, Madame, d'être aimé:
Si....

D. ELVIRE.

N'en diſputons plus. Chacun a ſa penſée.
C'eſt un ſcrupule enfin dont mon ame eſt bleſſée;
Et contre mes déſirs, je ſens je ne ſçais quoi
Me prédire un éclat entre le prince & moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
Mais, ô Ciel! en ces lieux, Dom Sylve de Caſtille!

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALPHONSE *crû D. Sylve*, ELISE.

D. ELVIRE.

AH! Seigneur, par quel ſort vous vois-je maintenant?

D. ALPHONSE.

Je ſçais que mon abord, Madame, eſt ſurprenant,
Et, qu'être ſans éclat entré dans cette ville
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile,
Qu'avoir pû me ſouſtraire aux yeux de ſes ſoldats,
C'eſt un événement que vous n'attendiez pas.
Mais ſi j'ai dans ces lieux franchi quelques obſtacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles;
Tout mon cœur a ſenti par de trop rudes coups
Le rigoureux deſtin d'être éloigné de vous,
Et je n'ai pû nier au tourment qui le tuë
Quelques momens ſecrets d'une ſi chere vûë.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux Cieux
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux;
Mais parmi les douceurs d'une telle avanture,
Ce qui m'eſt un ſujet d'éternelle torture
C'eſt de voir, qu'à mon bras les rigueurs de mon ſort
Ont envié l'honneur de cet illuſtre effort,
Et fait à mon rival, avec trop d'injuſtice,
Offrir les doux périls d'un ſi fameux ſervice.
Oui, Madame, j'avois pour rompre vos liens
Des ſentimens ſans doute auſſi beaux que les ſiens;

Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le Ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

D. ELVIRE.

Je ſçais, Seigneur, je ſçais que vous avez un cœur
Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur;
Et je ne doute point que ce généreux zéle
Dont la chaleur vous pouſſe à venger ma querelle,
N'eût contre les efforts d'un indigne projet
Pû faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais, ſans cette action dont vous étiez capable,
Mon ſort à la Caſtille eſt aſſez redevable;
On ſçait ce qu'en ami plein d'ardeur & de foi,
Le comte votre pere a fait pour le feu roi;
Après l'avoir aidé juſqu'à l'heure derniére,
Il donne en ſes états un azyle à mon frere.
Quatre luſtres entiers il y cache ſon ſort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort;
Et, pour rendre à ſon front l'éclat d'une couronne,
Contre nos raviſſeurs vous marchez en perſonne.
N'êtes-vous pas content, & ces ſoins généreux
Ne m'attachent-ils point par d'aſſez puiſſans noeuds?
Quoi! votre ame, Seigneur, ſeroit-elle obſtinée
A vouloir aſſervir toute ma deſtinée?
Et faut-il que jamais il ne tombe ſur nous
L'ombre d'un ſeul bienfait, qu'il ne vienne de vous?
Ah! ſouffrez, dans les maux où mon deſtin m'expoſe,
Qu'au ſoin d'un autre auſſi je doive quelque choſe;

Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire, où le vôtre n'eſt pas.

D. ALPHONSE.

Oui, Madame, mon cœur doit ceſſer de s'en plaindre.
Avec trop de raiſon vous voulez m'y contraindre,
Et c'eſt injuſtement qu'on ſe plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce ſecours d'un rival m'eſt un cruel martyre;
Mais, hélas! de mes maux, ce n'eſt pas là le pire,
Le coup, le rude coup dont je ſuis atterré,
C'eſt de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ſes feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre ame emportent la victoire;
Et cette occaſion de ſervir vos appas,
Cet avantage offert de ſignaler ſon bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut ſalutaire,
N'eſt que le pur effet du bonheur de vous plaire;
Que le ſecret pouvoir d'un aſtre merveilleux
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainſi tous mes efforts ne ſeront que fumée.
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée;
Mais je marche en tremblant à cet illuſtre emploi,
Aſſûré que vos vœux ne ſeront pas pour moi;
Et que, s'ils ſont ſuivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux ſuccès aux ſoins de la Navarre.
Ah! Madame, faut-il me voir précipité
De l'eſpoir glorieux dont je m'étois flaté;

Et ne puis-je ſçavoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chûte ?

D. ELVIRE.

Ne me demandez rien, avant que regarder
Ce qu'à mes ſentimens vous devez demander;
Et, ſur cette froideur qui ſemble vous confondre,
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondre :
Car enfin tous vos ſoins ne ſçauroient ignorer
Quels ſecrets de votre ame on m'a ſçû déclarer,
Et je la crois, cette ame, & trop noble & trop haute,
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-même, dites-vous s'il eſt de l'équité
De me voir couronner une infidélité ;
Si vous pouvez m'offrir, ſans beaucoup d'injuſtice,
Un cœur à d'autres yeux offert en ſacrifice ;
Vous plaindre avec raiſon, & blâmer mes refus
Lorſqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, Seigneur, c'eſt un crime, & les premiéres flâmes
Ont des droits ſi ſacrés ſur les illuſtres ames,
Qu'il faut perdre grandeurs, & renoncer au jour,
Plûtôt que de pancher vers un ſecond amour.
J'ai pour vous cette ardeur, que peut prendre l'eſtime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime ;
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et ſoutenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendreſſe
Vous conſerve le cœur de l'aimable comteſſe,

Ce

Ce que, pour un ingrat, (car vous l'êtes, Seigneur,)
Elle a d'un choix conſtant refuſé le bonheur,
Quel mépris généreux, dans ſon ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadême;
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
Et rendez à ſon cœur ce que vous lui devez.

D. ALPHONSE.

Ah! Madame, à mes yeux n'offrez point ſon mérite,
Il n'eſt que trop préſent à l'ingrat qui la quitte;
Et ſi mon cœur vous dit ce que pour elle il ſent,
J'ai peur qu'il ne ſoit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'oſe plaindre, & ne ſuit pas ſans peine
L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne,
Aucun eſpoir pour vous n'a flaté mes déſirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des ſoupirs;
Qui n'ait dans ſes douceurs fait jetter à mon ame
Quelques triſtes regards vers ſa premiére flâme:
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers ſouhaits.
J'ai fait plus que cela, puiſqu'il vous faut tout dire,
Oui, j'ai voulu ſur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, & rejetter mon cœur
Sous le joug innocent de ſon premier vainqueur.
Mais, après mes efforts, ma conſtance abbattuë
Voit un cours néceſſaire à ce mal qui me tuë;
Et, dût être mon ſort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'eſpoir de mes vœux.

Je ne ſçaurois ſouffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux poſſédée;
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je ſçais que je trahis une princeſſe aimable;
Mais, Madame, après tout, mon cœur eſt-il coupable?
Et le fort aſcendant que prend votre beauté,
Laiſſe-t-il aux eſprits aucune liberté?
Hélas, je ſuis ici bien plus à plaindre qu'elle,
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidéle,
D'un pareil déplaiſir on ſe peut conſoler;
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égaler,
J'ai celui de quitter une aimable perſonne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. ELVIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
Et toujours notre cœur eſt en notre pouvoir;
Il peut bien quelquefois montrer quelque foibleſſe:
Mais enfin ſur nos ſens la raiſon eſt maîtreſſe....

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALPHONSE *crû Dom Sylve.*

D. GARCIE.

MAdame, mon abord, comme je connois bien,
Aſſez mal-à-propos trouble votre entretien,

Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

D. ELVIRE.

Cette vûë, en effet, surprend au dernier point,
Et, de même que vous, je ne l'attendois point.

D. GARCIE.

Oui, Madame, je crois que de cette visite,
Comme vous l'assûrez, vous n'étiez point instruite.
[*à Dom Sylve.*]
Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bonheur;
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

D. ALPHONSE.

Les héroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort;
Et des grands conquérans les sublimes pensées
Sont aux civilités avec peine abaissées.

D. GARCIE.

Mais les grands conquérans, dont on vante les soins,
Loin d'aimer le secret, affectent les témoins:
Leur ame, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée;
Et, s'appuyant toujours sur des hauts sentimens,
Ne s'abaisse jamais à des déguisemens.
Ne commettez vous point vos vertus héroïques
En passant dans ces lieux par des sourdes pratiques?

Et ne craignez-vous point qu'on puisse aux yeux de tous
Trouver cette action trop indigne de vous?

D. ALPHONSE.

Je ne sçais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite;
Mais je sçais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité;
Et, quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise,
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires;
Et, d'un sang un peu chaud réprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

D. ELVIRE *à D. Garcie.*

Prince, vous avez tort, & sa visite est telle
Que vous....

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame, & votre esprit devroit feindre un peu mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venuë en ces lieux.
Cette chaleur si promte à vouloir la défendre,
Persuade assez mal qu'elle ait pû vous surprendre.

D. ELVIRE.

Quoique vous soupçonniez, il m'importe si peu
Que j'aurois du regret d'en faire un désaveu.

D. GARCIE.

Pouſſez donc juſqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que ſans héſiter tout votre cœur s'explique;
C'eſt au déguiſement donner trop de crédit.
Ne déſavouez rien, puiſque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte;
Dites que de ſes feux vous reſſentez l'atteinte,
Que pour vous ſa préſence a des charmes ſi doux....

D. ELVIRE.

Et, ſi je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
Avez-vous ſur mon cœur quelque empire à prétendre,
Et, pour regler mes vœux, ai-je votre ordre à prendre?
Sçachez que trop d'orgueil a pû vous décevoir
Si votre cœur ſur moi s'eſt crû quelque pouvoir;
Et que mes ſentimens ſont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher, lorſqu'on me les demande.
Je ne vous dirai point ſi le comte eſt aimé;
Mais apprenez de moi qu'il eſt fort eſtimé;
Que ſes hautes vertus, pour qui je m'intéreſſe,
Méritent mieux que vous les vœux d'une princeſſe;
Que je garde aux ardeurs, aux ſoins qu'il me fait voir
Tout le reſſentiment qu'une ame puiſſe avoir:
Et que, ſi des deſtins la fatale puiſſance
M'ôte la liberté d'être ſa récompenſe,
Au moins eſt-il en moi de promettre à ſes vœux,
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux;
Et, ſans vous amuſer d'une attente frivole,
C'eſt à quoi je m'engage, & je tiendrai parole.

Voilà mon cœur ouvert, puiſque vous le voulez,
Et mes vrais ſentimens à vos yeux étalés.
Etes-vous ſatisfait? & mon ame attaquée
S'eſt-elle, à votre avis, aſſez bien expliquée?
Voyez, pour vous ôter tout lieu de ſoupçonner,
S'il reſte quelque jour encore à vous donner.
[*à Dom Sylve.*]
Cependant ſi vos ſoins s'attachent à me plaire,
Songez que votre bras, Comte, m'eſt néceſſaire;
Et, d'un capricieux quels que ſoient les tranſports,
Qu'à punir nos tyrans il doit tous ſes efforts.
Fermez l'oreille enfin à toute ſa furie,
Et pour vous y porter, c'eſt moi qui vous en prie.

SCENE IV.

D. GARCIE, D. ALPHONSE *crû D. Sylve.*

D. GARCIE.

TOut vous rit, & votre ame en cette occaſion
Jouit ſuperbement de ma confuſion.
Il vous eſt doux de voir un aveu plein de gloire,
Sur les feux d'un rival marquer votre victoire;
Mais c'eſt à votre joye un ſurcroît ſans égal,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival;
Et mes prétentions hautement étouffées,
A vos vœux triomphans ſont d'illuſtres trophées.

Goûtez à pleins tranſports ce bonheur éclatant ;
Mais ſçachez qu'on n'eſt pas encore où l'on prétend.
La fureur qui m'anime a de trop juſtes cauſes,
Et l'on verra peut-être arriver bien des choſes.
Un déſeſpoir va loin quand il eſt échapé,
Et tout eſt pardonnable à qui ſe voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux, pour flâter votre flâme,
A jamais n'être à moi vient d'engager ſon ame,
Je ſçaurai bien trouver dans mon juſte courroux
Les moyens d'empêcher qu'elle ne ſoit à vous.

D. ALPHONSE.

Cet obſtacle n'eſt pas ce qui me met en peine.
Nous verrons quelle attente en tout cas ſera vaine,
Et chacun de ſes feux pourra par ſa valeur
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme, entre rivaux, l'ame la plus poſée
A des termes d'aigreur trouve une pente aiſée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puiſſe trop échauffer votre eſprit & le mien ;
Prince, affranchiſſez-moi d'une gêne ſecrette,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. GARCIE.

Non, non, ne craignez point qu'on pouſſe votre eſprit
A violer ici l'ordre qu'on vous preſcrit.
Quelque juſte fureur qui me preſſe & vous flate,
Je ſçais, Comte, je ſçais quand il faut qu'elle éclate,
Ces lieux vous ſont ouverts, oui, ſortez-en, ſortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez ;

Mais encore une fois, apprenez que ma tête
Peut ſeule dans vos mains mettre votre conquête.

D. ALPHONSE.

Quand nous en ſerons là, le ſort en notre bras
De tous nos intérêts vuidera les débats.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.



RETOURNEZ, Dom Alvar, & perdez l'eſpérance
De me perſuader l'oubli de cette offenſe.
Cette playe en mon cœur ne ſçauroit ſe guérir,
Et les ſoins qu'on en prend ne ſont rien que l'aigrir.
A quelques faux reſpects croit-il que je défere?
Non, non, il a pouſſé trop avant ma colére;
Et ſon vain repentir qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié. Jamais cœur, que je penſe,
Par un plus vif remords n'expia ſon offenſe;
Et, ſi dans ſa douleur vous le conſidériez,
Il toucheroit votre ame, & vous l'excuſeriez.
On ſçait bien que le prince eſt dans un âge à ſuivre
Les premiers mouvemens où ſon ame ſe livre,

Et qu'en un ſang bouillant, toutes les paſſions
Ne laiſſent guéres place à des réfléxions.
Dom Lope, prévenu d'une fauſſe lumiére,
De l'erreur de ſon maître a fourni la matiére.
Un bruit aſſez confus, dont le zéle indiſcret
A de l'abord du comte éventé le ſecret,
Vous avoit miſe auſſi de cette intelligence
Qui, dans ces lieux gardés, a donné ſa préſence.
Le prince a crû l'avis, & ſon amour ſéduit
Sur une fauſſe alarme a fait tout ce grand bruit;
Mais d'une telle erreur ſon ame eſt revenuë,
Votre innocence enfin lui vient d'être connuë,
Et Dom Lope qu'il chaſſe, eſt un viſible effet
Du vif remords qu'il ſent de l'éclat qu'il a fait.

D. ELVIRE.

Ah! c'eſt trop promptement qu'il croit mon innocence,
Il n'en a pas encore une entiére aſſûrance;
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peſer,
Et ne ſe hâter point, de peur de s'abuſer.

D. ALVAR.

Madame, il ſçait trop bien ...

D. ELVIRE.

Mais, Dom Alvar, de grace,
N'étendons pas plus loin un diſcours qui me laſſe,
Il réveille un chagrin qui vient, à contre tems,
En troubler dans mon cœur d'autres plus importans.
Oui, d'un trop grand malheur la ſurpriſe me preſſe,
Et le bruit du trépas de l'illuſtre comteſſe

Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

D. ALVAR.

Madame, ce peut être une fausse nouvelle,
Mais mon retour, au prince, en porte une cruelle.

D. ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCENE II.

D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

J'Attendois qu'il sortît, madame, pour vous dire
Ce qu'il faut maintenant que votre ame respire,
Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du sort de Done Ignés peut se voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait par un des siens demander audience.

D. ELVIRE.

Elise, il faut le voir, qu'il vienne promtement.

ELISE.

Mais il veut n'être vû que de vous seulement;
Et par cet envoyé, madame, il sollicite
Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

D. ELVIRE.

Hé bien, nous serons seuls, & je vais l'ordonner
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.

Que mon impatience en ce moment eſt forte !
O deſtins ! eſt-ce joye, ou douleur qu'on m'apporte ?

SCENE III.

D. PEDRE, ELISE.

ELISE.

Ou...

D. PEDRE.

Si vous me cherchez, madame, me voici.

ELISE.

En quel lieu votre maître....

D. PEDRE.

Il eſt proche d'ici,
Le ferai-je venir ?

ELISE.

Dites-lui qu'il s'avance,
Aſſûré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne ſe verra d'aucuns yeux éclairé.

[*ſeul.*]

Je ne ſçais quel ſecret en doit être auguré.
Tant de précautions qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déjà.

SCENE IV.

D. IGNES *déguiſée en homme*, ELISE.

ELISE.

SEigneur, pour vous attendre
On a fait . . . Mais que voi-je? Ah! madame, mes yeux . . .

D. IGNES.

Ne me découvrez point, Eliſe, dans ces lieux,
Et laiſſez reſpirer ma triſte deſtinée,
Sous une feinte mort que je me ſuis donnée.
C'eſt elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis ſous ce nom comprendre mes parens;
J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurois ſouffert une mort véritable;
Et, ſous cet équipage, & le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le ſecret de mon ſort
Pour me voir à l'abri de l'injuſte pourſuite,
Qui pourroit dans ces lieux perſécuter ma fuite.

ELISE.

Ma ſurpriſe en public eût trahi vos déſirs,
Mais allez là dedans étouffer des ſoupirs;
Et, des charmans tranſports d'une pleine allégreſſe,
Saiſir à votre aſpect le cœur de la princeſſe;
Vous la trouverez ſeule, elle-même a pris ſoin
Que votre abord fût libre & n'eût aucun témoin.

SCENE V.

D. ALVAR, ELISE.

ELISE.

Vois-je pas Dom Alvar ?

D. ALVAR.

Le prince me renvoye
Vous prier que pour lui votre crédit s'employe.
De ſes jours, belle Eliſe, on doit n'eſpérer rien
S'il n'obtient par vos ſoins un moment d'entretien;
Son ame a des tranſports.... Mais le voici lui-même.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

Ah ! ſois un peu ſenſible à ma diſgrace extrême,
Eliſe, & prend pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ELISE.

C'eſt avec d'autres yeux que ne fait la princeſſe,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous preſſe;
Mais nous avons du Ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diverſement:
Et puiſqu'elle vous blâme, & que ſa fantaiſie
Lui fait un monſtre affreux de votre jalouſie,
Je ſerois complaiſant, & voudrois m'efforcer
De cacher à ſes yeux ce qui peut les bleſſer.

Un amant ſuit ſans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la ſienne s'accommode,
Et cent devoirs font moins que ces ajuſtemens,
Qui font croire en deux cœurs les mêmes ſentimens.
L'art de ces deux rapports fortement les aſſemble,
Et nous n'aimons rien tant, que ce qui nous reſſemble.

D. GARCIE.

Je le ſçais; mais hélas! les deſtins inhumains
S'oppoſent à l'effet de ces juſtes deſſeins;
Et malgré tous mes ſoins viennent toujours me tendre
Un piége, dont mon cœur ne ſçauroit ſe défendre.
Ce n'eſt pas que l'ingrate aux yeux de mon rival
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendreſſe,
Dont le cruel objet me reviendra ſans ceſſe:
Mais comme trop d'ardeur enfin m'avoit ſeduit
Quand j'ai crû qu'en ces lieux elle l'eût introduit,
D'un trop cuiſant ennui je ſentirois l'atteinte
A lui laiſſer ſur moi quelque ſujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, ſi je m'en vois quitté,
Que ce ſoit de ſon cœur pure infidélité;
Et, venant m'excuſer d'un trait de promtitude,
Dérober tout prétexte à ſon ingratitude.

ELISE.

Laiſſez un peu de tems à ſon reſſentiment,
Et ne la voyez point, Seigneur, ſi promtement.

D. GARCIE.

Ah! ſi tu me chéris, obtiens que je la voye;
C'eſt une liberté qu'il faut qu'elle m'octroye;
Je ne pars point d'ici, qu'au moins ſon fier dédain....

ELISE.

De grace, différez l'effet de ce deſſein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppoſe point une excuſe frivole.

ELISE *à part.*

Il faut que ce ſoit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de le faire en aller.
[*à Dom Garcie.*]
Demeurez donc, Seigneur, je m'en vais lui parler.

D. GARCIE.

Di-lui que j'ai d'abord banni de ma préſence
Celui dont les avis ont cauſé mon offenſe,
Que Dom Lope jamais...

SCENE VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE *regardant par la porte qu'Eliſe a laiſſée entr'ouverte.*

Que voi-je! ô juſtes Cieux!
Faut-il que je m'aſſûre au rapport de mes yeux?
Ah! ſans doute ils me ſont des témoins trop fidéles.
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles;

Voici

Voici le coup fatal qui devoit m'accabler.
Et quand par des ſoupçons je me ſentois troubler,
C'étoit, c'étoit le Ciel, dont la ſourde menace
Préſageoit à mon cœur cette horrible diſgrace.

D. ALVAR.

Qu'avez-vous vû, Seigneur, qui vous puiſſe émouvoir?

D. GARCIE.

J'ai vû ce que mon ame a peine à concevoir,
Et le renverſement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette avanture;
C'en eſt fait... le deſtin... je ne ſçaurois parler.

D. ALVAR.

Seigneur, que votre eſprit tâche à ſe rappeller.

D. GARCIE.

J'ai vû... Vengeance, ô Ciel!

D. ALVAR.

Quelle atteinte ſoudaine...

D. GARCIE.

J'en mourrai, Dom Alvar, la choſe eſt bien certaine.

D. ALVAR.

Mais, Seigneur, qui pourroit...

D. GARCIE.

Ah! tout eſt ruiné,
Je ſuis, je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné;
Un homme, ſans mourir te le puis-je bien dire?
Un homme dans les bras de l'infidéle Elvire!

D. ALVAR.

Ah! Seigneur, la princeſſe eſt vertueuſe au point…

D. GARCIE.

Ah! ſur ce que j'ai vû ne me conteſte point,
Dom Alvar; c'en eſt trop que ſoutenir ſa gloire
Lorſque mes yeux ſont foi d'une action ſi noire.

D. ALVAR.

Seigneur, nos paſſions nous font prendre ſouvent
Pour choſe véritable un objet décevant;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie
Se puiſſe…

D. GARCIE.

Dom Alvar, laiſſez-moi je vous prie;
Un conſeiller me choque en cette occaſion,
Et je ne prends avis que de ma paſſion.

D. ALVAR *à part.*

Il ne faut rien répondre à cet eſprit farouche.

D. GARCIE.

Ah! que ſenſiblement cette atteinte me touche!
Mais il faut voir qui c'eſt, & de ma main punir…
La voici; ma fureur, te peux-tu retenir?

SCENE VIII.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

HE bien, que voulez-vous? & quel eſpoir de grace,
Après vos procédés, peut flater votre audace?
Oſez-vous à mes yeux encor vous préſenter?
Et que me direz-vous que je doive écouter?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une ame eſt capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable,
Que le ſort, les démons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de ſi méchant que vous.

D. ELVIRE.

Ah! vrayment j'attendois l'excuſe d'un outrage;
Mais, à ce que je vois, c'eſt un autre langage.

D. GARCIE.

Oui, oui, ç'en eſt un autre; & vous n'attendiez pas
Que j'euſſe découvert le traître dans vos bras,
Qu'un funeſte hazard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte, & ma perte.
Eſt-ce l'heureux amant ſur ſes pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu?
O Ciel! donne à mon cœur des forces ſuffiſantes
Pour pouvoir ſupporter des douleurs ſi cuiſantes.

Rougiſſez maintenant, vous en avez raiſon,
Et le maſque eſt levé de votre trahiſon.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flâme;
Par ces fréquens ſoupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos ſoins, & votre adreſſe à feindre,
Mon aſtre me diſoit ce que j'avois à craindre;
Mais ne préſumez pas que, ſans être vengé,
Je ſouffre le dépit de me voir outragé.
Je ſçai que ſur les vœux on n'a point de puiſſance,
Que l'amour veut par tout naître ſans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame eſt libre à nommer ſon vainqueur:
Auſſi ne trouverois-je aucun ſujet de plainte,
Si pour moi vôtre bouche avoit parlé ſans feinte;
Et, ſon arrêt livrant mon eſpoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au ſort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flâme applaudie,
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie
Qui ne ſçauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes reſſentimens.
Non, non, n'eſperez rien après un tel outrage,
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage,
Trahi de tous côtés, mis dans un triſte état,
Il faut que mon amour ſe venge avec éclat,
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon déſeſpoir achéve par moi-même.

D. ELVIRE.

Aſſez paiſiblement vous a-t-on écouté,
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté?

D. GARCIE.

Et par quels beaux diſcours, que l'artifice inſpire...

D. ELVIRE.

Si vous avez encor quelque choſe à me dire,
Vous pouvez l'ajouter, je ſuis prête à l'oüir;
Sinon, faites au moins que je puiſſe jouir
De deux ou trois momens de paiſible audience.

D. GARCIE.

Hé bien, j'écoute. O Ciel! quelle eſt ma patience!

D. ELVIRE.

Je force ma colére, & veux, ſans nulle aigreur,
Répondre à ce diſcours ſi rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'eſt que vous voyez bien....

D. ELVIRE.

Ah! j'ai prêté l'oreille
Autant qu'il vous a plû, rendez-moi la pareille.
J'admire mon deſtin, & jamais ſous les Cieux
Il ne fut rien, je crois, de ſi prodigieux,
Rien, dont la nouveauté ſoit plus inconcevable,
Et rien que la raiſon rende moins ſupportable.
Je me vois un amant, qui, ſans ſe rebuter,
Applique tous ſes ſoins à me perſécuter;
Qui, dans tout ſon amour que ſa bouche m'exprime,
Ne conſerve pour moi nul ſentiment d'eſtime,

Rien, au fond de ce cœur qu'ont pû bleſſer mes yeux,
Qui faſſe droit au ſang que j'ai reçû des Cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fauſſe apparence.
Oui, je vois....

[*Dom Garcie montre de l'impatience pour parler.*]

Ah! ſur tout ne m'interrompez point.
Je vois, dis-je, mon ſort malheureux à ce point,
Qu'un cœur, qui dit qu'il m'aime, & qui doit faire croire
Que, quand tout l'univers douteroit de ma gloire,
Il voudroit contre tous en être le garant,
Eſt celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échapper aux ſoins que prend ſa flâme
Aucune occaſion de ſoupçonner mon ame;
Mais c'eſt peu des ſoupçons, il en fait des éclats
Que, ſans être bleſſé, l'amour ne ſouffre pas.
Loin d'agir en amant, qui, plus que la mort même,
Appréhende toujours d'offenſer ce qu'il aime,
Qui ſe plaint doucement, & cherche avec reſpect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit ſuſpect;
A toute extrémité dans ſes doutes il paſſe,
Et ce n'eſt que fureur, qu'injure, & que menace;
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devroit me le rendre odieux,
Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer ſon ſalut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a fallu ſouffrir
Part de ce qu'à vos yeux le hazard vient d'offrir,

J'aurois tort de vouloir démentir votre vûë,
Et votre ame ſans doute a dû paroître émûë.

D. GARCIE.

Et n'eſt-ce pas...

D. ELVIRE.

Encore un peu d'attention,
Et vous allez ſçavoir ma réſolution.
Il faut que de nous deux le deſtin s'accompliſſe;
Vous êtes maintenant ſur un grand précipice,
Et ce que votre cœur pourra déliberer
Va vous y faire cheoir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pû ſurprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
Et ne demandez point d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi:
Si de vos ſentimens la promte déférence,
Veut ſur ma ſeule foi croire mon innocence,
Et de tous vos ſoupçons démentir le crédit
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
Cette ſoumiſſion, cette marque d'eſtime
Du paſſé dans ce cœur efface tout le crime;
Je rétracte, à l'inſtant, ce qu'un juſte courroux
M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous,
Et, ſi je puis un jour choiſir ma deſtinée,
Sans choquer les devoirs du rang où je ſuis née,
Mon honneur, ſatisfait par ce reſpect ſoudain,
Promet à votre amour, & mes vœux, & ma main:

Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire.
Si cette offre ſur vous obtient ſi peu d'empire,
Que vous me refuſiez de me faire entre nous
Un ſacrifice entier de vos ſoupçons jaloux;
S'il ne vous ſuffit pas de toute l'aſſûrance
Que vous peuvent donner mon cœur, & ma naiſſance;
Et que de votre eſprit les ombrages puiſſans
Forcent mon innocence à convaincre vos ſens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu ſincére à qui l'on fait outrage;
Je ſuis prête à le faire, & vous ſerez content:
Mais il vous faut de moi détacher à l'inſtant,
A mes vœux, pour jamais, renoncer de vous-même;
Et j'atteſte du Ciel la puiſſance ſuprême
Que, quoi que le deſtin puiſſe ordonner de nous,
Je choiſirai plûtôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous ſatisfaire;
Aviſez maintenant celui qui peut vous plaire.

D. GARCIE.

Juſte Ciel! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice, & de déloyauté?
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de ſi noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute ſa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarraſſer un cœur?
Ah! que vous ſçavez bien ici contre moi-même,
Ingrate, vous ſervir de ma foibleſſe extrême,

Et

Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Parce qu'on eſt ſurpriſe, & qu'on manque d'excuſe,
D'une offre de pardon on emprunte la ruſe:
Votre feinte douceur forge un amuſement
Pour divertir l'effet de mon reſſentiment;
Et, par le nœud ſubtil du choix qu'elle embarraſſe,
Veut ſouſtraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclairciſſement qui vous doit condamner;
Et votre ame, feignant une innocence entiére,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumiére
Qu'à des conditions, qu'après d'ardens ſouhaits
Vous penſez que mon cœur n'acceptera jamais;
Mais vous ſerez trompée en me croyant ſurprendre.
Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre
Et quel fameux prodige, accuſant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vû juſtifier l'horreur.

D. ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous preſcrire
De ne plus rien prétendre au cœur de Done Elvire.

D. GARCIE.

Soit, je ſouſcris à tout, & mes vœux auſſi bien,
En l'état où je ſuis, ne prétendent plus rien.

D. ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. GARCIE.

Non, non, tous ces diſcours ſont de vaines défaites,

Et c'eſt moi bien plûtôt qui dois vous avertir
Que quelqu'autre dans peu ſe pourra repentir;
Le traître, quel qu'il ſoit, n'aura pas l'avantage
De dérober ſa vie à l'effort de ma rage.

D. ELVIRE.

Ah! c'eſt trop en ſouffrir, & mon cœur irrité
Ne doit plus conſerver une ſotte bonté;
Abandonnons l'ingrat à ſon propre caprice,
Et puiſqu'il veut périr, conſentons qu'il périſſe.
Eliſe. [*à Dom Garcie.*] A cet éclat vous voulez me forcer,
Mais je vous apprendrai que c'eſt trop m'offenſer.

SCENE IX.

D. ELVIRE, D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE *à Eliſe.*

FAites un peu ſortir la perſonne chérie....
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. GARCIE.

Et je puis....

D. ELVIRE.

Attendez, vous ſerez ſatisfait.

ELISE *à part en ſortant.*

Voici de ſon jaloux ſans doute un nouveau trait.

D. ELVIRE.

Prenez garde qu'au moins cette noble colére,
Dans la même fierté juſqu'au bout perſévére;

Et ſur tout déſormais ſongez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos ſoupçons éclaircis.

SCENE X.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. IGNES *déguiſée en homme*, ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE à *D. Garcie, en lui montrant D. Ignés.*

Voici, graces au Ciel, ce qui les a fait naître
Ces ſoupçons obligeans que l'on me fait paroître;
Voyez bien ce viſage, &, ſi de Done Ignés
Vos yeux au même inſtant n'y connoiſſent les traits.

D. GARCIE.

O Ciel!

D. ELVIRE.

Si la fureur, dont votre ame eſt émûë,
Vous trouble juſques-là l'uſage de la vûë,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir conſulter,
Qui ne vous laiſſeront aucun lieu de douter.
Sa mort eſt une adreſſe au beſoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a perſécutée:
Et, ſous un tel habit, elle cachoit ſon ſort
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.
[*à Done Ignés.*]
Madame, pardonnez, s'il faut que je conſente
A trahir vos ſecrets, & tromper votre attente;
Je me vois expoſée à ſa témérité,
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,

Et mon honneur en butte aux ſoupçons qu'il peut prendre,
Eſt réduit à toute heure aux ſoins de ſe défendre.
Nos doux embraſſemens, qu'a ſurpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait ſouffrir les coups.
Oui, voilà le ſujet d'une fureur ſi promte,
Et l'aſſûré témoin qu'on produit de ma honte.

[*à D. Garcie.*]

Jouiſſez à cette heure en tiran abſolu
De l'éclairciſſement que vous avez voulu;
Mais ſçachez que j'aurai ſans ceſſe la mémoire
De l'outrage ſanglant qu'on a fait à ma gloire:
Et, ſi je puis jamais oublier mes ſermens,
Tombent ſur moi du Ciel les plus grands châtimens;
Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre
Lorſqu'à ſouffrir vos feux je pourrai me réſoudre.
Allons, madame, allons, ôtons-nous de ces lieux
Qu'infectent les regards d'un monſtre furieux,
Fuyons-en promtement l'atteinte envenimée,
Evitons les effets de ſa rage animée,
Et ne faiſons des vœux, dans nos juſtes deſſeins,
Que pour nous voir bientôt affranchir de ſes mains.

D. IGNES *à D. Garcie.*

Seigneur, de vos ſoupçons l'injuſte violence
A la même vertu vient de faire une offenſe.

SCENE XI.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Quelles triſtes clartés, diſſipant mon erreur,
Enveloppent mes ſens d'une profonde horreur,
Et ne laiſſent plus voir à mon ame abbatuë
Que l'effroyable objet d'un remords qui me tuë!
Ah! Dom Alvar, je vois que vous avez raiſon,
Mais l'enfer dans mon cœur a ſoufflé ſon poiſon;
Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
Mon plus grand ennemi ſe rencontre en moi-même.
Que me ſert-il d'aimer du plus ardent amour
Qu'une ame conſumée ait jamais mis au jour,
Si, par ſes mouvemens qui font toute ma peine,
Cet amour à tous coups ſe rend digne de haine?
Il faut, il faut venger par mon juſte trépas
L'outrage que j'ai fait à ſes divins appas;
Auſſi bien quel conſeil aujourd'hui puis-je ſuivre?
Ah! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.
Si j'ai pû renoncer à l'eſpoir de ſes vœux,
Renoncer à la vie eſt beaucoup moins fâcheux.

D. ALVAR.

Seigneur....

D. GARCIE.

Non, Dom Alvar, ma mort eſt néceſſaire,
Il n'eſt ſoins, ni raiſons qui m'en puiſſent diſtraire;

Mais il faut que mon ſort en ſe précipitant
Rende à cette princeſſe un ſervice éclatant,
Et je veux me chercher dans cette illuſtre envie
Les moyens glorieux de ſortir de la vie;
Faire par un grand coup qui ſignale ma foi,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi,
Et qu'elle puiſſe dire en ſe voyant vengée,
C'eſt par ſon trop d'amour qu'il m'avoit outragée.
Il faut que de ma main un illuſtre attentat
Porte une mort trop dûë au ſein de Maurégat,
Que j'aille prévenir par une belle audace
Le coup dont la Caſtille avec bruit le menace,
Et j'aurai la douceur, dans mon inſtant fatal,
De ravir cette gloire à l'eſpoir d'un rival.

D. ALVAR.

Un ſervice, Seigneur, de cette conſéquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offenſe;
Mais hazarder. . . . .

D. GARCIE.

Allons, par un juſte devoir,
Faire à ce noble effort ſervir mon déſeſpoir.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.


Ui, jamais il ne fut de si rude surprise.
Il venoit de former cette haute entreprise;
A l'avide désir d'immoler Maurégat,
De son prompt désespoir il tournoit tout l'éclat,
Ses soins précipités vouloient à son courage
De cette juste mort assûrer l'avantage,
Y chercher son pardon, & prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidéle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival, qu'il vouloit prévenir,
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,
L'a prévenu lui-même, en immolant le traître,
Et poussé dans ce jour Dom Alphonse à paroître,
Qui d'un si promt succès va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur:

Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'eſt la récompenſe,
Dont il prétend payer le ſervice éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

ELISE.

Oui, Done Elvire a ſçû ces nouvelles ſemées,
Et du vieux Dom Louis les trouve confirmées
Qui vient de lui mander que Léon dans ce jour
De Dom Alphonſe, & d'elle, attend l'heureux retour;
Et que c'eſt-là qu'on doit, par un revers proſpere,
Lui voir prendre un époux de la main de ce frere.
Dans ce peu qu'il en dit, il donne aſſez à voir
Que Dom Sylve eſt l'époux qu'elle doit recevoir.

D. ALVAR.

Ce coup au cœur du prince....

ELISE.

Eſt ſans doute bien rude,
Et je le trouve à plaindre en ſon inquiétude.
Son intérêt pourtant, ſi j'en ai bien jugé,
Eſt encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
Et je n'ai point connu, qu'à ce ſuccès qu'on vante,
La princeſſe ait fait voir une ame fort contente
De ce frere qui vient, & de la lettre auſſi:
Mais....

SCENE

SCENE II.

D. ELVIRE, D. IGNES *déguiſée en homme*, ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

FAites, Dom Alvar, venir le prince ici.
Souffrez que devant vous je lui parle, madame,
Sur cet événement dont on ſurprend mon ame;
Et ne m'accuſez point d'un trop promt changement,
Si je perds contre lui tout mon reſſentiment.
Sa diſgrace imprévûë a pris droit de l'éteindre;
Sans lui laiſſer ma haine, il eſt aſſez à plaindre,
Et le Ciel, qui l'expoſe à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien ſervi les ſermens de mon cœur.
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée,
A jamais n'être à lui me tenoit engagée;
Mais quand par les deſtins il eſt exécuté,
J'y vois pour ſon amour trop de ſévérité;
Et le triſte ſuccès de tout ce qu'il m'adreſſe
M'efface ſon offenſe, & lui rend ma tendreſſe:
Oui, mon cœur trop vengé par de ſi rudes coups
Laiſſe à leur cruauté déſarmer ſon courroux,
Et cherche maintenant, par un ſoin pitoyable,
A conſoler le ſort d'un amant miſérable;
Et je crois que ſa flâme a bien pû mériter
Cette compaſſion que je lui veux prêter.

D. IGNES.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres ſentimens qu'on voit qu'il vous inſpire,
Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, & ſa pâleur
De ce coup ſurprenant marque aſſez la douleur.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNES *déguiſée en homme*, ELISE.

D. GARCIE.

MAdame, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuſe préſence...

D. ELVIRE.

Prince, ne parlons plus de mon reſſentiment.
Votre ſort dans mon ame a fait du changement,
Et par le triſte état où ſa rigueur vous jette,
Ma colére eſt éteinte, & notre paix eſt faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait ſur lui du Ciel éclater le courroux,
Bien que ces noirs ſoupçons ayent offenſé ma gloire
Par des indignités qu'on auroit peine à croire,
J'avouerai toutefois que je plains ſon malheur
Juſqu'à voir nos ſuccès avec quelque douleur;
Que je hais les faveurs de ce fameux ſervice,
Lorſqu'on veut de mon cœur lui faire un ſacrifice;
Et voudrois bien pouvoir racheter les momens,
Où le ſort contre vous n'armoit que mes ſermens:

Mais enfin vous ſçavez comme nos deſtinées
Aux intérêts publics ſont toujours enchaînées,
Et que l'ordre des Cieux pour diſpoſer de moi,
Dans mon frere qui vient, me va montrer mon roi.
Cédez comme moi, Prince, à cette violence,
Où la grandeur ſoumet celles de ma naiſſance;
Et, ſi de votre amour les déplaiſirs ſont grands,
Qu'il ſe faſſe un ſecours de la part que j'y prends,
Et ne ſe ſerve point contre un coup qui l'étonne,
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne:
Ce vous ſeroit ſans doute un indigne tranſport
De vouloir dans vos maux lutter contre le ſort,
Et lorſque c'eſt en vain qu'on s'oppoſe à ſa rage,
La ſoumiſſion prompte eſt grandeur de courage.
Ne réſiſtez donc point à ces coups éclatans,
Ouvrez les murs d'Aſtorgue au frere que j'attends,
Laiſſez-moi rendre aux droits qu'il peut ſur moi prétendre,
Ce que mon triſte cœur a réſolu de rendre;
Et ce fatal hommage, où mes vœux ſont forcés,
Peut-être n'ira pas ſi loin que vous penſez.

D. GARCIE.

C'eſt faire voir, madame, une bonté trop rare,
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare;
Sur moi ſans de tels ſoins vous pouvez laiſſer cheoir
Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je ſuis, je n'ai rien à vous dire.
J'ai mérité du ſort tout ce qu'il a de pire,

Et je ſçais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me ſuis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrai-je, hélas! dans ma vaſte diſgrace,
Vers vous de quelque plainte autoriſer l'audace?
Mon amour s'eſt rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux;
Et, lorſque par un juſte & fameux ſacrifice
Mon bras à votre ſang cherche à rendre un ſervice,
Mon aſtre m'abandonne au déplaiſir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un rival.
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je ſuis digne d'un coup que l'on me fait attendre,
Et je le vois venir, ſans oſer contre lui
Tenter de votre cœur le favorable appui.
Ce qui peut me reſter dans mon malheur extrême,
C'eſt de chercher alors mon reméde en moi-même,
Et faire que ma mort, propice à mes déſirs,
Affranchiſſe mon cœur de tous ſes déplaiſirs.
Oui, bien-tôt dans ces lieux Dom Alphonſe doit être,
Et déjà mon rival commence de paroître:
De Léon vers ces murs il ſemble avoir volé
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune réſiſtance
Faſſe valoir ici ce que j'ai de puiſſance,
Il n'eſt effort humain, que, pour vous conſerver,
Si vous y conſentiez, je ne pûſſe braver;
Mais ce n'eſt pas à moi, dont on hait la mémoire,
A pouvoir eſpérer cet aveu plein de gloire,

Et je ne voudrois pas, par des efforts trop vains,
Jetter le moindre obſtacle à vos juſtes deſſeins.
Non, je ne contrains point vos ſentimens, madame,
Je vais en liberté laiſſer toute votre ame,
Ouvrir les murs d'Aſtorgue à cet heureux vainqueur,
Et ſubir de mon ſort la derniere rigueur.

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. IGNES *déguiſée en homme,* ELISE.

D. ELVIRE.

MAdame, au déſeſpoir où ſon deſtin l'expoſe,
De tous mes déplaiſirs n'imputez point la cauſe.
Vous me rendez juſtice, en croyant que mon cœur
Fait de vos intérêts ſa plus vive douleur:
Que bien plus que l'amour l'amitié m'eſt ſenſible,
Et que, ſi je me plains d'une diſgrace horrible,
C'eſt de voir que du Ciel le funeſte courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flâme
Qui traite indignement les bontés de votre ame.

D. IGNES.

C'eſt un événement dont ſans doute vos yeux
N'ont point pour moi, madame, à quereller les Cieux;
Si les foibles attraits qu'étale mon viſage
M'expoſoient au deſtin de ſouffrir un volage,

Le Ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups
Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'eſt ſervi de vous,
Et mon front ne doit point rougir d'une inconſtance
Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pouſſe des ſoupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos déſirs;
Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuſe pour vous de mon peu de mérite,
Qui n'a pû retenir un cœur, dont les tributs
Cauſent un ſi grand trouble à vos vœux combattus.

D. ELVIRE.

Accuſez-vous plûtôt de l'injuſte ſilence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
Ce ſecret plûtôt ſçû, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles ſi fâcheux;
Et mes juſtes froideurs, des déſirs d'un volage
Au point de leur naiſſance ayant banni l'hommage,
Euſſent pû renvoyer....

D. IGNES.

Madame le voici.

D. ELVIRE.

Sans rencontrer ſes yeux vous pouvez être ici,
Ne ſortez point, madame, & dans un tel martyre,
Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

D. IGNES.

Madame, j'y conſens, quoique je ſçache bien
Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

D. ELVIRE.

Son ſuccès, ſi le Ciel ſeconde ma penſée,
Madame, n'aura rien dont vous ſoyez bleſſée.

SCENE V.

D. ALPHONSE *crû D. Sylve*, D. ELVIRE, D. IGNES *déguiſée en homme*.

D. ELVIRE.

AVant que vous parliez, je demande inſtamment
Que vous daigniez, Seigneur, m'écouter un moment.
Dejà la renommée a juſqu'à nos oreilles
Porté de votre bras les ſoudaines merveilles;
Et j'admire avec tous comme en ſi peu de tems
Il donne à nos deſtins ces ſuccès éclatans.
Je ſçais bien qu'un bienfait de cette conſéquence
Ne ſçauroit demander trop de reconnoiſſance,
Et qu'on doit toutes choſes à l'exploit immortel
Qui replace mon frere au trône paternel.
Mais, quoi que de ſon cœur vous offrent les hommages,
Uſez en généreux de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette ſur moi, Seigneur, un joug impérieux,
Que votre amour, qui ſçait quel intérêt m'anime,
S'obſtine à triompher d'un refus légitime,
Et veüille que ce frere, où l'on va m'expoſer,
Commence d'être roi pour me tyranniſer.

Léon a d'autres prix dont, en cette occurence,
Il peut mieux honorer votre haute vaillance;
Et c'eſt à vos vertus faire un préſent trop bas,
Que vous donner un cœur qui ne ſe donne pas.
Peut-on être jamais ſatisfait en ſoi-même,
Lorſque par la contrainte on obtient ce qu'on aime?
C'eſt un triſte avantage, & l'amant généreux
A ces conditions refuſe d'être heureux,
Il ne veut rien devoir à cette violence
Qu'exercent ſur nos cœurs les droits de la naiſſance,
Et pour l'objet qu'il aime eſt toujours trop zélé,
Pour ſouffrir qu'en victime il lui ſoit immolé.
Ce n'eſt pas que ce cœur, au mérite d'un autre,
Prétende réſerver ce qu'il refuſe au vôtre:
Non, Seigneur, j'en réponds, & vous donne ma foi
Que perſonne jamais n'aura pouvoir ſur moi;
Qu'une ſainte retraite à toute autre pourſuite...

D. ALPHONSE.

J'ai de votre diſcours aſſez ſouffert la ſuite;
Madame, & par deux mots je vous l'euſſe épargné,
Si votre fauſſe alarme eût ſur vous moins gagné.
Je ſçais qu'un bruit commun, qui par tout ſe fait croire,
De la mort du tyran me veut donner la gloire;
Mais le ſeul peuple enfin, comme on nous fait ſçavoir,
Laiſſant par Dom Louis échauffer ſon devoir,
A remporté l'honneur de cet acte héroïque
Dont mon nom eſt chargé par la rumeur publique;

Et

Et ce qui d'un tel bruit a fourni le ſujet,
C'eſt que pour appuyer ſon illuſtre projet,
Dom Louis fit ſemer, par une feinte utile,
Que, ſecondé des miens, j'avois ſaiſi la ville,
Et par cette nouvelle il a pouſſé les bras
Qui d'un uſurpateur ont hâté le trépas.
Par ſon zéle prudent il a ſçû tout conduire,
Et c'eſt par un des ſiens qu'il vient de m'en inſtruire;
Mais dans le même inſtant un ſecret m'eſt appris
Qui va vous étonner autant qu'il m'a ſurpris.
Vous attendez un frere, & Léon, ſon vrai maître;
A vos yeux maintenant le Ciel le fait paroître:
Oui, je ſuis Dom Alphonſe; & mon ſort conſervé,
Et ſous le nom du ſang de Caſtille élevé,
Eſt un fameux effet de l'amitié ſincére
Qui fut entre ſon prince, & le roi notre pere.
Dom Louis du ſecret a toutes les clartés,
Et doit aux yeux de tous prouver ces verités.
D'autres ſoins maintenant occupent ma penſée,
Non, qu'à votre ſujet elle ſoit traverſée,
Que ma flâme querelle un tel événement,
Et qu'en mon cœur le frere importune l'amant.
Mes feux par ce ſecret ont reçû ſans murmure
Le changement qu'en eux a preſcrit la nature;
Et le ſang qui nous joint m'a ſi bien détaché
De l'amour, dont pour vous mon cœur étoit touché,
Qu'il ne reſpire plus, pour faveur ſouveraine,
Que les chéres douceurs de ſa premiére chaîne,

Et le moyen de rendre à l'adorable Ignés,
Ce que de ſes bontés a mérité l'excès :
Mais ſon ſort incertain rend le mien miſérable,
Et, ſi ce qu'on en dit ſe trouvoit véritable,
En vain Léon m'appelle, & le trône m'attend ;
La couronne n'a rien à me rendre content,
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joye
D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoye ;
Et pouvoir réparer par ces juſtes tributs
L'outrage que j'ai fait à ſes rares vertus.
Madame, c'eſt de vous que j'ai raiſon d'attendre
Ce que de ſon deſtin mon ame peut apprendre ;
Inſtruiſez-m'en de grace, & par votre diſcours,
Hâtez mon déſeſpoir, ou le bien de mes jours.

D. ELVIRE.

Ne vous étonnez pas ſi je tarde à répondre,
Seigneur, ces nouveautés ont droit de me confondre.
Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
Si Done Ignés eſt morte ou reſpire le jour ;
Mais par ce cavalier, l'un de ſes plus fidéles,
Vous en pourrez ſans doute apprendre des nouvelles.

D. ALPHONSE *reconnoiſſant D. Ignés.*

Ah ! Madame, il m'eſt doux en ces perplexités
De voir ici briller vos céleſtes beautés.
Mais, vous, avec quels yeux verrez-vous un volage
Dont le crime....

D. IGNES.

Ah ! gardez de me faire un outrage ;

Et de vous hazarder à dire que vers moi
Un cœur, dont je fais cas, ait pû manquer de foi;
J'en refuſe l'idée, & l'excuſe me bleſſe;
Rien n'a pû m'offenſer auprès de la princeſſe,
Et tout ce que d'ardeur elle vous a cauſé,
Par un ſi haut mérite eſt aſſez excuſé.
Cette flâme vers moi ne vous rend point coupable;
Et, dans le noble orgueil dont je me ſens capable,
Sçachez, ſi vous l'étiez, que ce ſeroit envain
Que vous préſumeriez de fléchir mon dédain,
Et qu'il n'eſt repentir, ni ſuprême puiſſance
Qui gagnât ſur mon cœur d'oublier cette offenſe.

D. ELVIRE.

Mon frere, d'un tel nom ſouffrez-moi la douceur,
De quel raviſſement comblez-vous une ſœur!
Que j'aime votre choix, & bénis l'avanture
Qui vous fait couronner une amitié ſi pure!
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement....

SCENE DERNIERE.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNES *déguiſée en homme*, D. ALPHONSE *crû D. Sylve*, ELISE.

D. GARCIE.

DE grace, cachez-moi votre contentement,
Madame, & me laiſſez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.

Je sçais que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer,
Vous le voyez assez, & quelle obéïssance
De vos commandemens m'arrache la puissance;
Mais je vous avouerai que cette gayeté
Surprend au dépourvû toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître:
Et je me punirois, s'il m'avoit pû tirer
De ce respect soumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandemens ont prescrit à mon ame
De souffrir sans éclat le malheur de ma flâme,
Cet ordre sur mon cœur doit être tout puissant,
Et je prétends mourir en vous obéïssant;
Mais encore une fois, la joye où je vous treuve
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,
Et l'ame la plus sage en ces occasions
Répond malaisément de ses émotions.
Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte,
Donnez-moi par pitié deux momens de contrainte,
Et, quoique d'un rival vous inspirent les soins,
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins:
C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre
Lorsque dans ma disgrace un amant peut descendre.
Je ne l'exige pas, Madame, pour longtems,
Et bien-tôt mon départ rendra vos vœux contens:
Je vais, où de ses feux mon ame consumée
N'apprendra votre hymen que par la renommée;

Ce n'eſt pas un ſpectacle où je doive courir,
Madame; ſans le voir, j'en ſçaurai bien mourir.

D. IGNES.

Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.
De vos maux la princeſſe a ſçû paroître atteinte;
Et cette joye encor, de quoi vous murmurez,
Ne lui vient que des biens qui vous ſont préparés.
Elle goûte un ſuccès à vos déſirs proſpére,
Et dans votre rival elle trouve ſon frere;
C'eſt Dom Alphonſe enfin dont on a tant parlé,
Et ce fameux ſecret vient d'être dévoilé.

D. ALPHONSE.

Mon cœur, graces au Ciel, après un long martyre,
Seigneur, ſans vous rien prendre, a tout ce qu'il déſire;
Et goûte d'autant mieux ſon bonheur en ce jour,
Qu'il ſe voit en état de ſervir votre amour.

D. GARCIE.

Hélas! cette bonté, Seigneur, doit me confondre,
A mes plus chers déſirs elle daigne répondre;
Le coup que je craignois, le Ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi ſe verroit fortuné;
Mais ces douces clartés d'un ſecret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable,
Et, tombé de nouveau dans ces traîtres ſoupçons
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur ſi ſouvent odieuſe
Doit perdre tout eſpoir d'être jamais heureuſe,

Oui, l'on doit me haïr avec trop de raiſon;
Moi-même je me trouve indigne de pardon:
Et, quelque heureux ſuccès que le ſort me préſente,
La mort, la ſeule mort eſt toute mon attente.

D. ELVIRE.

Non, non, de ce tranſport le ſoumis mouvement,
Prince, jette en mon ame un plus doux ſentiment.
Par lui de mes ſermens je me ſens détachée,
Vos plaintes, vos reſpects, vos douleurs m'ont touchée;
J'y vois par tout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie eſt digne de pitié.
Je vois, Prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts, où du Ciel fait pancher l'influence,
Et, pour tout dire enfin, jaloux, ou non jaloux,
Mon roi, ſans me gêner peut me donner à vous.

D. GARCIE.

Ciel! dans l'excès des biens que cet aveu m'octroye,
Rends capable mon cœur de ſupporter ſa joye.

D. ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs, & nos Etats;
Mais ici le tems preſſe, & Léon nous appelle;
Allons dans nos plaiſirs ſatisfaire ſon zéle:
Et, par notre préſence, & nos ſoins différens
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN.

L'ECOLE

DES MARIS,

COMÉDIE.

A
MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS
FRERE UNIQUE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand, & de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, & rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange ; & quelques-uns pourront bien dire, pour exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles & de diamans sur une statue de terre, & faire entrer par des portiques magnifiques & des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, *ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette avanture je n'ai eu aucun choix à faire, & que l'honneur que j'ai d'être à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *m'a imposé une nécessité absolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte ; & les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé,* MONSEIGNEUR, *dédier une bagatelle à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *parce que je n'ai pû m'en dispenser ; & si je me dispense ici de m'étendre sur les belles & glorieuses vérités qu'on pourroit dire d'*ELLE, *c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence*

pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses ; & tout ce que j'ai prétendu dans cette épître, c'est de justifier mon action à toute la France, & d'avoir cette gloire de vous dire à vous-même, MONSEIGNEUR, *avec toute la soumission possible, que je suis,*

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéïssant
& très-fidéle serviteur.
MOLIERE.

ACTEURS.

SGANARELLE, frere d'Ariste.
ARISTE, frere de Sganarelle.
ISABELLE, sœur de Léonor.
LÉONOR, sœur d'Isabelle.
VALERE, amant d'Isabelle.
LISETTE, suivante de Léonor.
ERGASTE, valet de Valére.
UN COMMISSAIRE.
UN NOTAIRE.
DEUX LAQUAIS.

La scéne est à Paris dans une place publique.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

L'ÉCOLE DES MARIS



L'ECOLE DES MARIS, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.



On frere, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend;
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections :

Que j'ai pour tout conſeil ma fantaiſie à ſuivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,
Mon frere.

ARISTE.

Grand-merci, le compliment eſt doux.

SGANARELLE.

Je voudrois bien ſçavoir, puiſqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux cenſeurs en moi peuvent reprendre?

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la ſévérité
Fuit toutes les douceurs de la ſociété,
A tous vos procédés inſpire un air bizarre,
Et, juſques à l'habit, rend tout chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il eſt vrai qu'à la mode il faut m'aſſujettir,
Et ce n'eſt pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous point par vos belles ſornettes,
Monſieur mon frere aîné, (car Dieu-merci vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler:)
Ne voudriez-vous point, dis-je, ſur ces matiéres
De vos jeunes muguets m'inſpirer les maniéres,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laiſſent éventer leurs débiles cerveaux,

Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdans,
Et de ces grands colets jusqu'au nombril pendans?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sausses,
Et de ces cotillons appellés haut-de-chausses?
De ces souliers mignons de rubans revêtus
Qui vous font ressembler à des pigeons patus?
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galans
Marcher écarquillés ainsi que des volans?
Je vous plairois sans doute équipé de la sorte,
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un & l'autre excès choque, & tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, &, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode;
Et qui, dans cet excès dont ils sont amoureux,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux;
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,

Et qu'il vaut mieux ſouffrir d'être au nombre des fous,
Que du ſage parti ſe voir ſeul contre tous.

SGANARELLE.

Cela ſent ſon vieillard, qui, pour en faire accroire,
Cache ſes cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'eſt un étrange fait du ſoin que vous prenez,
A me venir toujours jetter mon âge au nés;
Et qu'il faille qu'en moi ſans ceſſe je vous voye
Blâmer l'ajuſtement, auſſi-bien que la joye:
Comme ſi, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieilleſſe devoit ne ſonger qu'à mourir,
Et d'aſſez de laideur n'eſt pas accompagnée,
Sans ſe tenir encor mal-propre & rechignée.

SGANARELLE.

Quoiqu'il en ſoit, je ſuis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coëffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode;
Un bon pourpoint bien long, & fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'eſtomach chaud;
Un haut-de-chauſſes fait juſtement pour ma cuiſſe;
Des ſouliers où mes pieds ne ſoient point au ſupplice,
Ainſi qu'en ont uſé ſagement nos ayeux:
Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

SCENE II.

LEONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE & SGANARELLE *parlant bas ensemble sur le devant du théatre, sans être apperçûs.*

LEONOR *à Isabelle.*

JE me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE *à Isabelle.*

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde?

ISABELLE.

Il est ainsi bâti.

LEONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE *à Léonor.*

Bien vous prend que son frere ait toute une autre humeur,
Madame, & le destin vous fut bien favorable,
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE.

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

LISETTE.

Ma foi, je l'envoyerois au diable avec sa fraize,
Et...

SGANARELLE *heurté par Lisette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise?

LEONOR.

Nous ne sçavons encore, & je pressois ma sœur
De venir du beau tems respirer la douceur :
Mais.....

SGANARELLE *à Léonor.*

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble,
[*montrant Lisette.*]
Vous n'avez-qu'à courir, vous voilà deux ensemble ;
[*à Isabelle.*]
Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARISTE.

Ah! laissez-les, mon frere, aller se divertir.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, mon frere.

ARISTE.

La jeunesse
Veut....

SGANARELLE.

La jeunesse est sotte, & par fois la vieillesse.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor ?

SGANARELLE.

Non pas ; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE.

Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sçais l'interêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

ARISTE.

A celles de sa sœur, ai-je un moindre intérêt?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raisonne, & fait comme il lui plaît.
Elles sont sans parens, & notre ami, leur pere,
Nous commit leur conduite à son heure derniére;
Et (nous chargeant tous deux, ou de les épouser,
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,)
Sur elles par contrat, nous sçut dès leur enfance,
Et de pere, & d'époux donner pleine puissance:
D'élever celle-là vous prîtes le souci,
Et moi je me chargeai du soin de celle-ci;
Selon vos volontés, vous gouvernez la vôtre,
Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE.

Il me semble....

SGANARELLE.

Il me semble, & je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
Vous souffrez que la vôtre aille leste & pimpante,
Je le veux bien: qu'elle ait & laquais & suivante,
J'y consens: qu'elle coure, aime l'oisiveté,
Et soit des damoiseaux flairée en liberté,
J'en suis fort satisfait: mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaisie, & non pas à la sienne;
Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement;

Qu'enfermée au logis en perſonne bien ſage,
Elle s'applique toute aux choſes du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loiſir,
Ou bien à tricotter quelque bas par plaiſir;
Qu'aux diſcours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne ſorte jamais ſans avoir qui la veille.
Enfin la chair eſt foible, & j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter des cornes, ſi je puis;
Et, comme à m'épouſer ſa fortune l'appelle,
Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas ſujet, que je croi....

SGANARELLE.

Taiſez-vous.
Je vous apprendrai bien, s'il faut ſortir ſans nous.

LEONOR.

Quoi donc, Monſieur?

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, ſans langage,
Je ne vous parle pas, car vous êtes trop ſage.

LEONOR.

Voyez-vous Iſabelle avec nous à regret?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gâtez, puiſqu'il faut parler net.
Vos viſites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LEONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net auſſi?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci;
Mais je ſçais ce qu'en moi feroit la défiance,
Et, quoiqu'un même ſang nous ait donné naiſſance,
Nous ſommes bien peu ſœurs, s'il faut que chaque jour
Vos maniéres d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces ſoins ſont des choſes infames.
Sommes-nous chez les turcs pour renfermer les femmes?
Car on dit qu'on les tient eſclaves en ce lieu,
Et que c'eſt pour cela qu'ils ſont maudits de Dieu.
Notre honneur eſt, Monſieur, bien ſujet à foibleſſe
S'il faut qu'il ait beſoin qu'on le garde ſans ceſſe.
Penſez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obſtacle à nos intentions?
Et quand nous nous mettons quelque choſe à la tête,
Que l'homme le plus fin ne ſoit pas une bête?
Toutes ces gardes-là ſont viſions de foux,
Le plus ſûr eſt, ma foi, de ſe fier en nous;
Qui nous gêne, ſe met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut ſe garder lui-même.
C'eſt nous inſpirer preſque un déſir de pécher,
Que montrer tant de ſoin de nous en empêcher,
Et ſi par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer ſa crainte.

SGANARELLE *à Ariste.*

Voilà, beau précepteur, votre éducation :
Et vous souffrez cela sans nulle émotion ?

ARISTE.

Mon frere, son discours ne doit que faire rire,
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.
Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal par tant d'austérité,
Et les soins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes, ni des filles ;
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.
En vain sur tous ses pas nous prétendons regner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner ;
Et je ne tiendrois moi, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur guéres sûr aux mains d'une personne
A qui, dans les désirs qui pourroient l'assaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chansons que tout cela.

ARISTE.

Soit ; mais je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.

Mes ſoins pour Léonor ont ſuivi ces maximes ;
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes,
A ſes jeunes déſirs j'ai toujours conſenti,
Et je ne m'en ſuis point, grace au Ciel, repenti.
J'ai ſouffert qu'elle ait vû les belles compagnies,
Les divertiſſemens, les bals, les comédies ;
Ce ſont choſes, pour moi, que je tiens de tout tems
Fort propres à former l'eſprit des jeunes gens ;
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
Inſtruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenſer en habits, linge & nœuds,
Que voulez-vous ? je tâche à contenter ſes vœux,
Et ce ſont des plaiſirs qu'on peut dans nos familles,
Lorſque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouſer ;
Mais mon deſſein n'eſt pas de la tyranniſer.
Je ſçais bien que nos ans ne ſe rapportent guére,
Et je laiſſe à ſon choix liberté toute entiére.
Si quatre mille écus de rente bien venans,
Une grande tendreſſe, & des ſoins complaiſans
Peuvent, à ſon avis, pour un tel mariage
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouſer ; ſinon, choiſir ailleurs.
Je conſens que ſans moi ſes deſtins ſoient meilleurs,
Et j'aime mieux la voir ſous un autre hyménée,
Que ſi contre ſon gré ſa main m'étoit donnée.

SGANARELLE.

Hé, qu'il est doucereux! c'est tout sucre & tout miel.

ARISTE.

Enfin c'est mon humeur, & j'en rends grace au Ciel.
Je ne suivrois jamais ces maximes sévéres
Qui font que les enfans comptent les jours des peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
Ne se retranche pas avec facilité,
Et tous ses sentimens suivront mal votre envie
Quand il faudra changer sa maniére de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer?

SGANARELLE.

Pourquoi?

ARISTE.

Oui.

SGANARELLE.

Je ne sçai.

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé?

SGANARELLE.

Quoi? si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre?

ARISTE.

Pourquoi non?

SGANARELLE.

Vos désirs lui seront complaisans,
Jusques à lui laisser & mouches & rubans?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals, & les lieux d'assemblée?

ARISTE.

Oui vrayment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiseaux?

ARISTE.

Et quoi donc?

SGANARELLE.

Qui joueront, & donneront cadeaux?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point sou?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.

[*à Isabelle.*]
Rentrez pour n'oüir point cette pratique infame.

SCENE III.

ARISTE, SGANARELLE, LEONOR, LISETTE.

ARISTE.

Je veux m'abandonner à la foi de ma femme;
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaisir quand il sera cocu!

ARISTE.

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître;
Mais je sçais que pour vous, si vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut:
Car vos soins pour cela sont bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. Oh! que cela doit plaire
De voir un goguenard presque sexagenaire!

LEONOR.

Du sort dont vous parlez je le garantis moi,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi;
Il s'en peut assûrer: mais sçachez que mon ame
Ne répondroit de rien, si j'étois votre femme.

LISETTE.

LISETTE.

C'eſt conſcience à ceux qui s'aſſûrent en nous;
Mais c'eſt pain béni, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez langue maudite, & des plus mal appriſes.

ARISTE.

Vous vous êtes, mon frere, attiré ces ſottiſes.
Adieu. Changez d'humeur, & ſoyez averti
Que renfermer ſa femme eſt un mauvais parti:
Je ſuis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne ſuis pas le vôtre.

SCENE IV.

SGANARELLE *ſeul.*

OH! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre!
Quelle belle famille! Un vieillard inſenſé
Qui fait le dameret dans un corps tout caſſé,
Une fille maîtreſſe & coquette ſuprême,
Des valets impudens; non, la ſageſſe même
N'en viendroit pas à bout, perdroit ſens & raiſon
A vouloir corriger une telle maiſon.
Iſabelle pourroit perdre dans ces hantiſes
Les ſemences d'honneur qu'avec nous elle a priſes;
Et pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux & nos dindons.

SCENE V.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE *dans le fond du théatre.*

ERgaste, le voilà cet argus que j'abhorre,
Le févere tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE *fe croyant feul.*

N'eft-ce pas quelque chofe enfin de furprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant ?

VALERE.

Je voudrois l'accofter, s'il eft en ma puiffance ;
Et tâcher de lier avec lui connoiffance.

SGANARELLE *fe croyant feul.*

Au lieu de voir regner cette févérité
Qui compofoit fi bien l'ancienne honnêteté,
La jeuneffe en ces lieux, libertine, abfoluë,
Ne prend....

[*Valere faluë Sganarelle de loin.*]

VALERE.

Il ne voit pas que c'eft lui qu'on faluë.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être eft de ce côté-ici :
Paffons du côté droit.

SGANARELLE *fe croyant feul.*

Il faut fortir d'ici.

Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des...

VALERE *en s'approchant peu à peu.*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE *entendant quelque bruit.*

[*Se croyant seul.*]

Hé? J'ai crû qu'on parloit. Aux champs, graces aux Cieux,
Les sottises du tems ne blessent point mes yeux.

ERGASTE *à Valere.*

Abordez-le.

SGANARELLE *entendant encore du bruit.*

[*N'entendant plus rien*]

Plaît-il? Les oreilles me cornent.

[*Se croyant seul.*

Là, tous les passe-tems de nos filles se bornent...

[*Il apperçoit Valere qui le saluë.*]

Est-ce à nous?

ERGASTE *à Valere.*

Approchez.

SGANARELLE *sans prendre garde à Valere.*

Là nul godelureau

[*Valere le saluë encore.*]

Ne vient... Que diable...

[*Il se retourne, & voit Ergaste qui le saluë de l'autre côté.*]

Encor? Que de coups de chapeau!

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être.

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoi? l'honneur de vous connoître
M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir
Que de vous saluer j'avois un grand désir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assûrer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voisins,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais, monsieur, sçavez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, & qu'on tient pour fidéles?

SGANARELLE.

Que m'importe?

VALERE.

Il est vray; mais pour les nouveautés,
On peut avoir par fois des curiosités.

Vous irez voir, monſieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naiſſance?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaiſirs charmans qu'on n'a point autre part:
Les provinces auprès ſont des lieux ſolitaires.
A quoi donc paſſez-vous le tems?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'eſprit veut du relâche, & ſuccombe par fois
Par trop d'attachement aux ſérieux emplois.
Que faites-vous les ſoirs avant qu'on ſe retire?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute: on ne peut pas mieux dire,
Cette réponſe eſt juſte, & le bon ſens paroît
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous paſſer l'après-ſoupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCENE VI.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que dis-tu de ce bizarre fou?

ERGASTE.

Il a le repart brusque, & l'accueil loup-garou.

VALERE.

Ah! j'enrage.

ERGASTE.

Et de quoi?

VALERE.

De quoi? c'est que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,
D'un dragon surveillant dont la sévérité
Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'est ce qui fait pour vous, & sur ces conséquences,
Votre amour doit fonder de grandes espérances.
Apprenez, pour avoir votre esprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des peres
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant:

Mais j'en ai ſervi vingt de ces chercheurs de proye,
Qui diſoient fort ſouvent que leur plus grande joye
Etoit de rencontrer de ces maris fâcheux
Qui jamais ſans gronder ne reviennent chez eux,
De ces brutaux fieffés qui, ſans raiſon ni ſuite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fiérement ſe parans,
Leur rompent en viſiére aux yeux des ſoupirans.
On en ſçait, diſent-ils, prendre ſes avantages,
Et l'aigreur de la dame à ces ſortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaiſant témoin,
Eſt un champ à pouſſer les choſes aſſez loin;
En un mot, ce vous eſt une attente aſſez belle
Que la ſévérité du tuteur d'Iſabelle.

VALERE.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ai pour lui parler pû trouver un moment.

ERGASTE.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guéres,
Et ſi j'avois été...

VALERE.

Mais qu'aurois-tu pû faire
Puiſque ſans ce brutal on ne la voit jamais;
Et qu'il n'eſt là dedans ſervantes ni valets
Dont, par l'appas flateur de quelque récompenſe,
Je puiſſe pour mes feux ménager l'aſſiſtance?

ERGASTE.

Elle ne ſçait donc pas encor que vous l'aimez?

VALERE.

C'eſt un point dont mes vœux ne ſont pas informés.
Par tout où ce farouche a conduit cette belle
Elle m'a toujours vû comme une ombre après elle,
Et mes regards aux ſiens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pû ſe faire entendre?

ERGASTE.

Ce langage, il eſt vray, peut être obſcur par fois
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALERE.

Que faire pour ſortir de cette peine extrême,
Et ſçavoir ſi la belle a connu que je l'aime?
Di-m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'eſt ce qu'il faut trouver.
Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

Fin du premier acte.



ACTE



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE SGANARELLE.

SGANARELLE.



VA, je ſçais la maiſon, & connois la perſonne
Aux marques ſeulement que ta bouche me donne.

ISABELLE *à part.*

O Ciel ! ſois-moi propice, & ſeconde en ce jour
Le ſtratagême adroit d'un innocent amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit, qu'il s'appelle Valere ?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, ſois en repos, rentre & me laiſſe faire ;
Je vais parler ſur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE *en s'en allant.*

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi ;
Mais l'injuſte rigueur dont envers moi l'on uſe,
Dans tout eſprit bien fait me ſervira d'excuſe.

SCENE II.

SGANARELLE *seul.*

[Il frappe à sa porte, croyant que c'est celle de Valere.]

NE perdons point de temps; c'est ici. Qui va là?
Bon, je rêve. Holà, dis-je, holà quelqu'un, holà.
Je ne m'étonne pas, après cette lumiére,
S'il y venoit tantôt de si douce maniére:
Mais je veux me hâter, & de son fol espoir...

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE *à Ergaste qui est sorti brusquement.*

PEste soit du gros bœuf, qui, pour me faire cheoir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche.

VALERE.

Monsieur, j'ai du regret....

SGANARELLE.

Ah! c'est vous que je cherche.

VALERE.

Moi, monsieur?

SGANARELLE.

Vous. Valere est-il pas votre nom?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALERE.

Puis-je être aſſez heureux pour vous rendre ſervice?

SGANARELLE.

Non; mais je prétends, moi, vous rendre un bon office;
Et c'eſt ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALERE.

Chez moi, monſieur?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'étonner?

VALERE.

J'en ai bien du ſujet, & mon ame ravie
De l'honneur....

SGANARELLE.

Laiſſons-là cet honneur, je vous prie,

VALERE.

Voulez-vous pas entrer?

SGANARELLE.

Il n'en eſt pas beſoin.

VALERE.

Monſieur, de grace.

SGANARELLE.

Non, je n'irai pas plus loin.

VALERE.

Tant que vous ſerez-là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moi, je n'en veux bouger.

VALERE.

Hé bien, il faut ſe rendre:

Vîte, puiſque monſieur à cela ſe réſout,
Donnez un ſiége ici.

SGANARELLE.

Je veux parler de bout.

VALERE.

Vous ſouffrir de la ſorte?

SGANARELLE.

Ah! contrainte effroyable!

VALERE.

Cette incivilité ſeroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en eſt une, que rien ne ſçauroit égaler,
De n'oüir pas les gens qui veulent nous parler.

VALERE.

Je vous obéïs donc.

SGANARELLE.

Vous ne ſçauriez mieux faire.

[*Ils font de grandes cérémonies pour ſe couvrir.*]

Tant de cérémonie eſt fort peu néceſſaire.
Voulez-vous m'écouter?

VALERE.

Sans doute, & de grand cœur.

SGANARELLE.

Sçavez-vous, dites-moi, que je ſuis le tuteur
D'une fille aſſez jeune, & paſſablement belle
Qui loge en ce quartier, & qu'on nomme Iſabelle?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le ſçavez, je ne vous l'apprends pas.
Mais ſçavez-vous auſſi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur ſa perſonne me touche,
Et qu'elle eſt deſtinée à l'honneur de ma couche?

VALERE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc; & qu'il eſt à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laiſſent en repos.

VALERE.

Qui? Moi, monſieur?

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALERE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'ame atteinte?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALERE.

Mais encore?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALERE.

Elle?

SGANARELLE.

Elle; eſt-ce aſſez dit?

Comme une fille honnête, & qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entiére confidence;
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ſes pas ſont ſuivis,
Son cœur, qu'avec excès votre pourſuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos ſecrets déſirs lui ſont aſſez connus,
Et que c'eſt vous donner des ſoucis ſuperflus
De vouloir davantage expliquer une flâme
Qui choque l'amitié que me garde ſon ame.

VALERE.

C'eſt elle, dites-vous, qui de ſa part vous fait...

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc & net;
Et qu'ayant vû l'ardeur dont votre ame eſt bleſſée,
Elle vous eût plûtôt fait ſçavoir ſa penſée,
Si ſon cœur avoit eu, dans ſon émotion,
A qui pouvoir donner cette commiſſion;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
L'a réduite à vouloir ſe ſervir de moi-même
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
Qu'à tout autre que moi ſon cœur eſt interdit,
Que vous avez aſſez joué de la prunelle,
Et que, ſi vous avez tant ſoit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres ſoins. Adieu, juſqu'au revoir.
Voilà ce que j'avois à vous faire ſçavoir.

VALERE *bas.*

Ergaste, que dis-tu d'une telle avanture?

SGANARELLE. *bas à part.*

Le voilà bien surpris!

ERGASTE *bas à Valere.*

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
Qu'un mystére assez fin est caché là-dessous,
Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE *à part.*

Il en tient comme il faut.

VALERE *bas à Ergaste.*

Tu crois mystérieux....

ERGASTE *bas.*

Oui... Mais il nous observe, ôtons-nous de ses yeux.

SCENE IV.

SGANARELLE, *seul.*

QUe sa confusion paroît sur son visage!
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message.
Appellons Isabelle, elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ses soins, & son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

SCENE V.

ISABELLE, SGANARELLE,

ISABELLE *bas en entrant.*

J'ai peur que mon amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonniére,
Hazarder un qui parle avec plus de lumiére.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien?

SGANARELLE.

Un plein effet
A suivi tes discours, & ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade;
Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord & muet & confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah! que me dites-vous? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plûtôt hors du logis,

Qu'ayant

Qu'ayant pour prendre l'air la tête à ma fenêtre,
J'ai vû dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Eſt venu me donner un bon jour ſurprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boëte jettée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu ſans tarder lui rejetter le tout;
Mais ſes pas de la ruë avoient gagné le bout,
Et je m'en ſens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruſe, & la friponnerie!

ISABELLE.

Il eſt de mon devoir de faire promtement
Reporter boëte & lettre à ce maudit amant;
Et j'aurois pour cela beſoin d'une perſonne....
Car, d'oſer à vous-même....

SGANARELLE.

Aucontraire, mignonne,
C'eſt me faire mieux voir ton amour & ta foi,
Et mon cœur avec joye accepte cet emploi;
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pû t'écrire.

ISABELLE.

Ah Ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'eſt moi ?
Une fille d'honneur doit toujours ſe défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curioſité qu'on fait lors éclater
Marque un ſecret plaiſir de s'en oüir conter ;
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui ſoit promtement reportée,
Afin que d'autant mieux il connoiſſe aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,
Que ſes feux déſormais perdent toute eſpérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes, elle a raiſon lorſqu'elle parle ainſi.
Va, ta vertu me charme, & ta prudence auſſi ;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre déſir.
La lettre eſt dans vos mains, & vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non je n'ai garde ; hélas ! tes raiſons ſont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du ſoin que tu me donnes ;
A quatre pas de là dire enſuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

DAns quel raviſſement eſt-ce que mon cœur nage,
Lorſque je vois en elle une fille ſi ſage!
C'eſt un tréſor d'honneur que j'ai dans ma maiſon.
Prendre un regard d'amour pour une trahiſon,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi même!
Je voudrois bien ſçavoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frere en uſeroit ainſi.
Ma foi, les filles ſont ce que l'on les fait être.
Holà [*Il frappe à la porte de Valere.*]

SCENE VII.

SGANARELLE, ERGASTE.

ERGASTE.

QU'eſt-ce?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingére pas d'oſer écrire encor
Des lettres qu'il envoye avec des boëtes d'or,
Et qu'Iſabelle en eſt puiſſamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée;

Il connoîtra l'état que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

SCENE VIII.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

QUe vient de te donner cette farouche bête?

ERGASTE.

Cette lettre, monsieur, qu'avecque cette boëte,
On prétend qu'ait reçuë Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux.
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre;
Lisez vîte, & voyons si je me puis méprendre.

VALERE *lit.*

Cette lettre vous surprendra sans doute, & l'on peut trouver bien hardi pour moi, & le dessein de vous l'écrire, & la maniére de vous la faire tenir; mais je me vois dans un état à ne plus garder de mesures. La juste horreur d'un mariage dont je suis menacée dans six jours, me fait hazarder toutes choses; &, dans la résolution de m'en affranchir par quelque voye que ce soit, j'ai crû que je devois plûtôt vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyiez redevable de tout à ma mauvaise destinée; ce n'est pas la contrainte où je me trouve qui a fait naître les sentimens que j'ai pour vous, mais c'est elle qui en précipite le témoignage, & qui me fait passer sur des formalités où la bienséance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bien-

tôt, & j'attends ſeulement que vous m'ayez marqué les intentions de votre amour, pour vous faire ſçavoir la réſolution que j'ai priſe: mais, ſur tout, ſongez que le tems preſſe, & que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi mot.

ERGASTE.

Hé bien, monſieur, le tour eſt-il d'original?
Pour une jeune fille, elle n'en ſçait pas mal;
De ces ruſes d'amour la croiroit-on capable?

VALERE.

Ah! je la trouve là tout-à-fait adorable;
Ce trait de ſon eſprit, & de ſon amitié,
Accroît pour elle encor mon amour de moitié;
Et joint aux ſentimens que ſa beauté m'inſpire....

ERGASTE.

La duppe vient, ſongez à ce qu'il vous faut dire.

SCENE IX.

SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

O Trois & quatre fois béni ſoit cet édit
Par qui des vêtemens le luxe eſt interdit!
Les peines des maris ne ſeront plus ſi grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh! que je ſçais au Roi bon gré de ces décris!
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie,
Comme de la guipure & de la broderie!

J'ai voulu l'acheter l'édit expreſſément,
Afin que d'Iſabelle il ſoit lû hautement;
Et ce ſera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertiſſement de notre après-ſoupée.
[*appercevant Valere.*]
Envoyerez-vous encor, monſieur aux blonds cheveux,
Avec des boëtes d'or des billets amoureux?
Vous penſiez bien trouver quelque jeune coquette
Friande de l'intrigue & tendre à la fleurette?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux:
Croyez-moi, c'eſt tirer votre poudre aux moineaux,
Elle eſt ſage, elle m'aime, & votre amour l'outrage,
Prenez viſée ailleurs, & trouſſez-moi bagage.

VALERE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun ſe rend,
Eſt à mes vœux, monſieur, un obſtacle trop grand;
Et c'eſt folie à moi, dans mon ardeur fidéle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Iſabelle.

SGANARELLE.

Il eſt vray, c'eſt folie.

VALERE.

Auſſi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à ſuivre ſes appas,
Si j'avois pû prévoir que ce cœur miſérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

Je n'ai garde à présent d'espérer;
Je vous céde, monsieur, & c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALERE.

Le droit de la sorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille votre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentimens qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALERE.

Oui, oui, je vous quitte la place:
Mais je vous prie au moins, & c'est la seule grace,
Monsieur, que vous demande un misérable amant
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment,
Je vous conjure donc d'assûrer Isabelle
Que, si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cet amour est sans tache, & n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGANARELLE.

Oui.

VALERE.

Que, ne dépendant que du choix de mon ame,
Tous mes desseins étoient de l'obtenir pour femme,
Si les destins, en vous qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALERE.

Que, quoi qu'on faſſe, il ne lui faut pas croire
Que jamais ſes appas ſortent de ma mémoire;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il me faille ſubir,
Mon ſort eſt de l'aimer juſqu'au dernier ſoupir;
Et que, ſi quelque choſe étouffe mes pourſuites,
C'eſt le juſte reſpect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'eſt parler ſagement, & je vais de ce pas
Lui faire ce diſcours qui ne la choque pas;
Mais, ſi vous me croyez, tâchez de faire en ſorte
Que de votre cerveau cette paſſion ſorte.
Adieu.

ERGASTE. *à Valere.*

La duppe eſt bonne.

SCENE X.

SGANARELLE *ſeul.*

IL me fait grand pitié
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié;
Mais c'eſt un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui ſe voit ma conquête.
[*Sganarelle heurte à ſa porte.*]

SCENE

SCENE XI.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

JAmais amant n'a fait tant de trouble éclater
Au poulet renvoyé ſans le décacheter:
Il perd toute eſpérance enfin, & ſe retire;
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire
Que du moins, en t'aimant, il n'a jamais penſé
A rien dont ton honneur ait lieu d'être offenſé,
Et que, ne dépendant que du choix de ſon ame,
Tous ſes déſirs étoient de t'obtenir pour femme,
Si les deſtins, en moi qui captive ton cœur,
N'oppoſoient un obſtacle à cette juſte ardeur;
Que, quoi qu'on puiſſe faire, il ne te faut pas croire
Que jamais tes appas ſortent de ſa mémoire;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il lui faille ſubir,
Son ſort eſt de t'aimer juſqu'au dernier ſoupir;
Et que, ſi quelque choſe étouffe ſa pourſuite,
C'eſt le juſte reſpect qu'il a pour mon mérite.
Ce ſont ſes propres mots, & loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, & le plains de t'aimer.

ISABELLE *bas.*

Ses feux ne trompent point ma ſecrette croyance,
Et toujours ſes regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu?

ISABELLE.

Qu'il m'eſt dur que vous plaigniez ſi fort
Un homme que je hais à l'égal de la mort;
Et que, ſi vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous ſentiriez l'affront que me font ſes pourſuites.

SGANARELLE.

Mais il ne ſçavoit pas tes inclinations;
Et, par l'honnêteté de ſes intentions,
Son amour ne mérite ....

ISABELLE.

Eſt-ce les avoir bonnes,
Dites-moi, de vouloir enlever les perſonnes?
Eſt-ce être homme d'honneur de former des deſſeins
Pour m'épouſer de force, en m'ôtant de vos mains?
Comme ſi j'étois fille à ſupporter la vie
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

Oui, oui, j'ai ſçû que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlévement;
Et j'ignore pour moi les pratiques ſecrettes
Qui l'ont inſtruit ſi-tôt du deſſein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puiſque ce n'eſt que d'hier que vous m'en fîtes part:

Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre ſort unir ma deſtinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

Oh! que pardonnez-moi!
C'eſt un fort honnête-homme, & qui ne ſent pour moi...

SGANARELLE.

Il a tort; & ceci paſſe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient ſa folie:
S'il vous eût vû tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos tranſports & mon reſſentiment;
Car c'eſt encor depuis ſa lettre mépriſée,
Qu'il a dit ce deſſein qui m'a ſcandaliſée;
Et ſon amour conſerve, ainſi que je l'ai ſçû,
La croyance qu'il eſt dans mon cœur bien reçû,
Que je fuis votre hymen quoique le monde en croye,
Et me verrois tirer de vos mains avec joye.

SGANARELLE.

Il eſt fou.

ISABELLE.

Devant vous il ſçait ſe déguiſer,
Et ſon intention eſt de vous amuſer.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous jouë.
Je ſuis bien malheureuſe, il faut que je l'avouë,
Qu'avecque tous mes ſoins pour vivre dans l'honneur,
Et rebuter les vœux d'un lâche ſuborneur,

Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infames entreprises.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le di
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout & renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme,
Je m'en vais le trouver, & lui chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit envain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein;
Et qu'après cet avis, quoiqu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
Enfin, que, sans plus perdre & soupirs & momens
Il doit sçavoir pour vous quels sont mes sentimens;
Et que, si d'un malheur il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela, d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne aſſûrance.

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.
Je languis quand je ſuis un moment ſans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure.

SCENE XII.

SGANARELLE *ſeul.*

Est-il une perſonne, & plus ſage & meilleure?
Ah! que je ſuis heureux & que j'ai de plaiſir
De trouver une femme au gré de mon déſir!
Oui, voilà comme il faut que les femmes ſoient faites;
Et non, comme j'en ſçais, de ces franches coquettes
Qui s'en laiſſent conter, & font dans tout Paris
Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.

[*Il frappe à la porte de Valere.*]

Holà, notre galant aux belles entrepriſes.

SCENE XIII.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE.

Monſieur, qui vous raméne en ce lieu?

SGANARELLE.

Vos ſottiſes.

VALERE.

Comment?

SGANARELLE.

Vous sçavez bien de quoi je veux parler.
Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer.
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez sous-main des espérances folles.
Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter,
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,
De faire en votre esprit les projets que vous faites?
De prétendre enlever une fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur?

VALERE.

Qui vous a dit, monsieur, cette étrange nouvelle?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle
Qui vous mande par moi, pour la derniére fois,
Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix,
Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense,
Qu'elle mourroit plûtôt qu'en souffrir l'insolence;
Et que vous causerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALERE.

S'il est vray qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre;
Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
Et je dois révérer l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si? Vous en doutez donc, & prenez pour des feintes
Tout ce que de ſa part je vous ai fait de plaintes?
Voulez-vous qu'elle-même elle explique ſon cœur?
J'y conſens volontiers pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi, vous verrez s'il eſt rien que j'avance,
Et ſi ſon jeune cœur entre nous deux balance.

[*Il va frapper à ſa porte.*]

SCENE XIV.

ISABELLE, SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

ISABELLE.

QUoi! vous me l'amenez? Quel eſt votre deſſein?
Prenez-vous contre moi ſes intérêts en main?
Et voulez-vous, charmé de ſes rares mérites,
M'obliger à l'aimer, & ſouffrir ſes viſites?

SGANARELLE.

Non, ma mie, & ton cœur pour cela m'eſt trop cher:
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'eſt moi qui parle, & te fais, par adreſſe,
Pleine pour lui de haine, & pour moi de tendreſſe;
Et par toi-même enfin j'ai voulu, ſans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit ſon amour.

ISABELLE *à Valere.*

Quoi! mon ame à vos yeux ne ſe montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute?

VALERE.

Oui, tout ce que monſieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de ſurprendre un eſprit.
J'ai douté, je l'avouë, & cet arrêt ſuprême
Qui décide du ſort de mon amour extrême,
Doit m'être aſſez touchant, pour ne pas s'offenſer
Que mon cœur par deux fois le faſſe prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous ſurprendre,
Ce ſont mes ſentimens qu'il vous a fait entendre,
Et je les tiens fondés ſur aſſez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on ſçache, & j'en dois être cruë,
Que le ſort offre ici deux objets à ma vûë,
Qui, m'inſpirant pour eux différens ſentimens,
De mon cœur agité ſont tous les mouvemens.
L'un, par un juſte choix où l'honneur m'intéreſſe,
A toute mon eſtime & toute ma tendreſſe,
Et l'autre, pour le prix de ſon affection,
A toute ma colére, & mon averſion.
La préſence de l'un m'eſt agréable & chére,
J'en reçois dans mon ame une allégreſſe entiére;
Et l'autre par ſa vûë inſpire dans mon cœur
De ſecrets mouvemens & de haine & d'horreur.
Me voir femme de l'un eſt toute mon envie;
Et plûtôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.
Mais c'eſt aſſez montrer mes juſtes ſentimens,
Et trop long-tems languir dans ces rudes tourmens;

Il

Il faut que ce que j'aime, uſant de diligence,
Faſſe à ce que je hais perdre toute eſpérance,
Et qu'un heureux hymen affranchiſſe mon ſort
D'un ſupplice pour moi plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Oui, mignonne, je ſonge à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'eſt l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le ſeras dans peu.

ISABELLE.

Je ſçais qu'il eſt honteux
Aux filles, d'expliquer ſi librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais en l'état où ſont mes deſtinées,
De telles libertés doivent m'être données,
Et je puis, ſans rougir, faire un aveu ſi doux
A celui que déjà je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon ame.

ISABELLE.

Qu'il ſonge donc, de grace, à me prouver ſa flâme.

SGANARELLE.

Oui, tien, baiſe ma main.

ISABELLE.

Que ſans plus de ſoupirs
Il concluë un hymen qui fait tous mes deſirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre perſonne.

[*Elle fait ſemblant d'embraſſer Sganarelle, & donne ſa main à baiſer à Valere.*]

SGANARELLE.

Hai, haï, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas long-tems, je t'en répond,
Va, chut.

[*à Valere.*]

Vous le voyez, je ne lui faïs pas dire,
Ce n'eſt qu'après moi ſeul que ſon ame reſpire.

VALERE.

Hé bien, madame, hé bien, c'eſt s'expliquer aſſez,
Je vois par ce diſcours de quoi vous me preſſez,
Et je ſçaurai dans peu vous ôter la préſence
De celui qui vous fait ſi grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me ſçauriez faire un plus charmant plaiſir;
Car enfin cette vûë eſt fâcheuſe à ſouffrir,
Elle m'eſt odieuſe, & l'horreur eſt ſi forte...

SGANARELLE.

Hé, hé?

ISABELLE.

Vous offenſai-je en parlant de la ſorte?

Fais-je ...

SGANARELLE.

Mon Dieu, nenni, je ne dis pas cela;
Mais je plains, ſans mentir, l'état où le voilà,
Et c'eſt trop hautement que ta haine ſe montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALERE.

Oui, vous ſerez contente, & dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous eſt odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE *à Valere.*

Je plains votre infortune:
Mais....

VALERE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune;
Madame, aſſûrément rend juſtice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ſes vœux.
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon! ſa douleur eſt extrême;
Venez, embraſſez-moi, c'eſt une autre elle-même.

[*Il embraſſe Valere.*]

SCENE XV.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

JE le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'eſt point.

SGANARELLE.

Au reſte, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, & je veux qu'il ait ſa récompenſe.
C'eſt trop que de huit jours pour ton impatience,
Dès demain je t'épouſe, & n'y veux appeller . . .

ISABELLE.

Dès demain ?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer ;
Mais je ſçais bien la joye où ce diſcours te jette,
Et tu voudrois déjà que la choſe fût faite.

ISABELLE.

Mais . . .

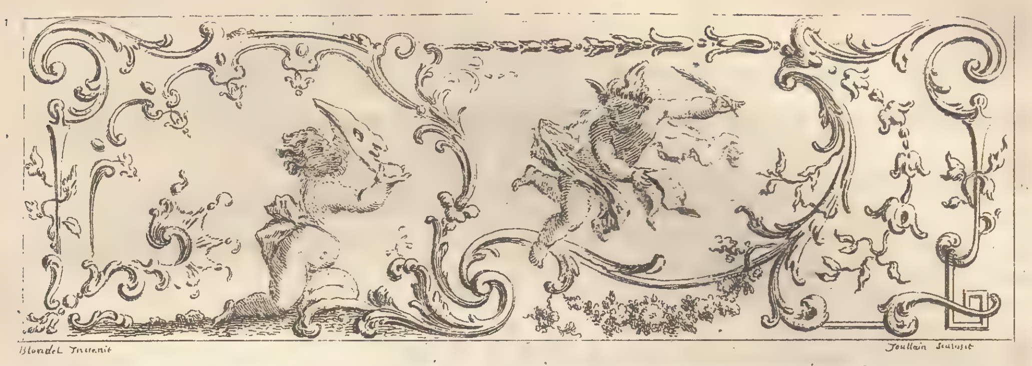
SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE *à part.*

O Ciel ! inſpirez-moi ce qui peut le parer.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.



OUI, le trépas cent fois me ſemble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs,
Doit trouver quelque grace auprès de mes cenſeurs.
Le tems preſſe, il fait nuit, allons, ſans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCENE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui ſont dans ſa maiſon.*

JE reviens, & l'on va pour demain de ma part...

ISABELLE.

O Ciel!

SGANARELLE.

C'eſt toi, mignonne? Où vas-tu donc ſi tard?

Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allois renfermer, lorsque je t'ai laissée;
Et tu m'avois prié même, que mon retour
T'y souffrît en repos jusques à demain jour.

ISABELLE.

Il est vray; mais...

SGANARELLE.

Hé? Quoi?

ISABELLE.

Vous me voyez confuse,
Et je ne sçais comment vous en dire l'excuse.

SGANARELLE.

Quoi donc! Que pourroit-ce être?

ISABELLE.

Un secret surprenant.
C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant;
Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

L'eût-on pû croire? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE.

Valere?

ISABELLE.

Eperduement.

C'eſt un tranſport ſi grand qu'il n'en eſt point de même;
Et vous pouvez juger de ſa puiſſance extrême,
Puiſque, ſeule, à cette heure, elle eſt venuë ici
Me découvrir à moi ſon amoureux ſouci,
Me dire abſolument qu'elle perdra la vie
Si ſon ame n'obtient l'effet de ſon envie,
Que depuis plus d'un an d'aſſez vives ardeurs
Dans un ſecret commerce entretenoient leurs cœurs,
Et que même ils s'étoient, leur flâme étant nouvelle,
Donné de s'épouſer une foi mutuelle.

SGANARELLE.

La vilaine!

ISABELLE.

Qu'ayant appris le déſeſpoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de ſouffrir que ſa flâme
Puiſſe rompre un départ qui lui perceroit l'ame,
Entretenir ce ſoir cet amant ſous mon nom
Par la petite ruë où ma chambre répond,
Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux ſentimens dont l'appas le retienne,
Et ménager enfin pour elle, adroitement,
Ce que pour moi l'on ſçait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela...

ISABELLE.

Moi? J'en ſuis courroucée.
Quoi! ma ſœur, ai je dit, êtes-vous inſenſée?

Ne rougiſſez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces ſortes de gens qui changent chaque jour?
D'oublier votre ſexe, & tromper l'eſpérance
D'un homme dont le Ciel vous donnoit l'alliance?

SGANARELLE.

Il le mérite bien, & j'en ſuis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin, de cent raiſons mon dépit s'eſt ſervi
Pour lui bien reprocher des baſſeſſes ſi grandes,
Et pouvoir cette nuit rejetter ſes demandes:
Mais elle m'a fait voir de ſi preſſans déſirs,
A tant verſé de pleurs, tant pouſſé de ſoupirs,
Tant dit qu'au déſeſpoir je porterois ſon ame
Si je lui refuſois ce qu'exige ſa flâme,
Qu'à céder, malgré moi, mon cœur s'eſt vû réduit;
Et, pour juſtifier cette intrigue de nuit
Où me faiſoit du ſang relâcher la tendreſſe,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrece
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour;
Mais vous m'avez ſurpriſe avec ce promt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce myſtere.
J'y pourrois conſentir à l'égard de mon frere;
Mais on peut être vû de quelqu'un de dehors,
Et celle que je dois honorer de mon corps
Non ſeulement doit être & pudique & bien née,
Il ne faut pas que même elle ſoit ſoupçonnée.

Allons

Allons chaſſer l'infame, & de ſa paſſion....

ISABELLE.

Ah! vous lui donneriez trop de confuſion,
Et c'eſt avec raiſon qu'elle pourroit ſe plaindre
Du peu de retenuë où j'ai ſçû me contraindre;
Puiſque de ſon deſſein je dois me départir,
Attendez que du moins je la faſſe ſortir.

SGANARELLE.

Hé bien, fais.

ISABELLE.

Mais ſur tout cachez-vous, je vous prie,
Et, ſans lui dire rien, daignez voir ſa ſortie.

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi je retiens mes tranſports:
Mais, dès le même inſtant qu'elle ſera dehors,
Je veux, ſans différer, aller trouver mon frere:
J'aurai joye à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bon ſoir; car tout d'un tems je vais me renfermer.

SGANARELLE.

Juſqu'à demain, ma mie.

[*Seul.*]

En quelle impatience
Suis-je de voir mon frere, & lui conter ſa chance!
Il en tient le bon homme avec tout ſon phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir cent bons écus.

ISABELLE *dans la maiſon.*

Oui, de vos déplaiſirs l'atteinte m'eſt ſenſible ;
Mais ce que vous voulez, ma ſœur, m'eſt impoſſible,
Mon honneur qui m'eſt cher y court trop de hazard ;
Adieu. Retirez vous avant qu'il ſoit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je crois, peſte de belle ſorte :
De peur qu'elle revînt, fermons à clé la porte.

ISABELLE *en entrant.*

O ciel! dans mes deſſeins ne m'abandonnez pas.

SGANARELLE *à part.*

Où pourra-t-elle aller? Suivons un peu ſes pas.

ISABELLE *à part.*

Dans mon trouble du moins la nuit me favoriſe.

SGANARELLE *à part.*

Au logis du galant! Quelle eſt ſon entrepriſe?

SCENE III.

VALERE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALERE *ſortant bruſquement.*

OUi, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler... Qui va là?

ISABELLE *à Valere.*

Ne faites point de bruit,
Valere, on vous prévient, & je ſuis Iſabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne, ce n'eſt pas elle.

De l'honneur que tu fuis, elle fuit trop les loix,
Et tu prends fauſſement, & ſon nom & ſa voix.

ISABELLE *à Valere.*

Mais à moins de vous voir par un ſaint hyménée....

VALERE.

Oui, c'eſt l'unique but où tend ma deſtinée;
Et je vous donne ici ma foi, que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre ſot qui s'abuſe!

VALERE.

Entrez en aſſûrance:
De votre argus duppé je brave la puiſſance,
Et devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCENE IV.

SGANARELLE, *ſeul.*

AH! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infame à tes feux aſſervie;
Que du don de ta foi je ne ſuis point jaloux,
Et que, ſi j'en ſuis crû, tu ſeras ſon époux.
Oui, faiſons-le ſurprendre avec cette effrontée:
La mémoire du pere, à bon droit reſpectée,
Joint au grand intérêt que je prends à la ſœur,
Veut que du moins l'on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà. [*Il frappe à la porte d'un Commiſſaire.*]

SCENE V.

SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS *avec un flambeau.*

LE COMMISSAIRE.

QU'eſt-ce ?

SGANARELLE.

Salut. Monſieur le commiſſaire,
Votre préſence en robe eſt ici néceſſaire;
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous ſortions....

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait aſſez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi ?

SGANARELLE.

D'aller là dedans, & d'y ſurprendre enſemble
Deux perſonnes, qu'il faut qu'un bon hymen aſſemble;
C'eſt une fille à nous que, ſous un don de foi,
Un Valere a ſéduite, & fait entrer chez ſoi;
Elle ſort de famille & noble & vertueuſe,
Mais...

LE COMMISSAIRE.

Si c'eſt pour cela, la rencontre eſt heureuſe,

Puiſqu'ici nous avons un notaire.

SGANARELLE.

Monſieur?

LE NOTAIRE.

Oui, notaire royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va ſans dire. Entrez dans cette porte,
Et ſans bruit ayez l'œil que perſonne n'en ſorte:
Vous ſerez pleinement contentés de vos ſoins;
Mais ne vous laiſſez pas graiſſer la patte au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment? Vous croyez donc qu'un homme de juſtice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frere promtement,
Faites que le flambeau m'éclaire ſeulement.
[*à part.*]
Je vais le réjouir cet homme ſans colére.
Holà. [*Il frappe à la porte d'Ariſte.*]

SCENE VI.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

QUi frappe? Ah, ah! Que voulez-vous, mon frere?

SGANARELLE.

Venez beau directeur, ſuranné damoiſeau,
On veut vous faire voir quelque choſe de beau.

ARISTE.

Comment?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, eſt-elle?

ARISTE.

Pourquoi cette demande? Elle eſt, comme je croi,
Au bal chèz ſon amie.

SGANARELLE.

Hé, oui, oui, ſuivez-moi,
Vous verrez à quel bal la donzelle eſt allée.

ARISTE.

Que voulez-vous conter?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien ſtilée.
Il n'eſt pas bon de vivre en ſévére cenſeur,
On gagne les eſprits par beaucoup de douceur,
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes, ny des filles:
Nous les portons au mal par tant d'auſtérité,
Et leur ſexe demande un peu de liberté.

Vrayment elle en a pris tout son saoul, la rusée,
Et la vertu chez elle est fort humanisée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien?

SGANARELLE.

Allez, mon frere aîné, cela vous sied fort bien;
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes pistoles,
Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles:
On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit,
L'une fuit les galans, & l'autre les poursuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SGANARELLE.

L'énigme est que son bal est chez monsieur Valere,
Que de nuit je l'ai vûë y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

ARISTE.

Qui?

SGANARELLE.

Léonor.

ARISTE.

Cessons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Je raille: il est fort bon avec sa raillerie.
Pauvre esprit! Je vous dis, & vous redis encor
Que Valere chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle
Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE.

Ce diſcours d'apparence eſt ſi fort dépourvû...

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vû:
J'enrage. Par ma foi, l'âge ne ſert de guére
Quand on n'a pas cela.

[*Il met le doit ſur ſon front.*]

ARISTE.

Quoi! Voulez-vous, mon frere...

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien, Suivez-moi ſeulement;
Votre eſprit tout-à-l'heure aura contentement;
Vous verrez ſi j'impoſe, & ſi leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainſi, ſans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pû conſentir!
Moi, qui dans toute choſe ai, depuis ſon enfance,
Montré toujours pour elle entiére complaiſance;
Et qui cent fois ai fait des proteſtations
De ne jamais gêner ſes inclinations.

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà commiſſaire & notaire;
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare ſur le champ l'honneur qu'elle a perdu:
Car je ne penſe pas que vous ſoyez ſi lâche
De vouloir l'épouſer avecque cette tache;

Si

Si vous n'avez encor quelques raiſonnemens
Pour vous mettre au-deſſus de tous les bernemens.

ARISTE.

Moi? je n'aurai jamais cette foibleſſe extrême
De vouloir poſſéder un cœur malgré lui-même.
Mais je ne ſçaurois croire enfin...

SGANARELLE.

Que de diſcours?
Allons, ce procès là continueroit toujours.

SCENE VII.

UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

IL ne faut mettre ici nulle force en uſage,
Meſſieurs, & ſi vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos tranſports en ce lieu ſe peuvent appaiſer;
Tous deux également tendent à s'épouſer,
Et Valere déjà, ſur ce qui vous regarde,
A ſigné que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille...

LE COMMISSAIRE.

Eſt renfermée, & ne veut point ſortir
Que vos déſirs aux leurs ne veuillent conſentir.

SCENE VIII.

VALERE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALERE *à la fenêtre de sa maison.*

NOn, messieurs, & personne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous sçavez qui je suis, & j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assûrance,
Sinon, faites état de m'arracher le jour
Plûtôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.
[*bas à part.*]
Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle:
Profitons de l'erreur.

ARISTE *à Valere.*

Mais, est-ce Léonor?

SGANARELLE *à Ariste.*

Taisez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux ſçavoir…

SGANARELLE.

Encor?

Vous tairez-vous, vous dis-je?

VALERE.

Enfin, quoi qu'il avienne

Iſabelle a ma foi, j'ai de même la ſienne,
Et ne ſuis point un choix, à tout examiner,
Que vous ſoyez reçûs à faire condamner.

ARISTE *à Sganarelle.*

Ce qu'il dit là n'eſt pas…

SGANARELLE.

Taiſez-vous, & pour cauſe;

[*à Valere.*]

Vous ſçaurez le ſecret. Oui, ſans dire autre choſe,
Nous conſentons tous deux que vous ſoyez l'époux
De celle qu'à préſent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'eſt dans ces termes-là que la choſe eſt conçûë,
Et le nom eſt en blanc pour ne l'avoir point vûë.
Signez. La fille après vous mettra tous d'acord.

VALERE.

J'y conſens de la ſorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.

[*à part.*]

Nous rirons bien tantôt. Là, ſignez donc, mon frere,
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi, tout ce myſtére...

SGANARELLE.

Diantre, que de façons! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Iſabelle, & vous de Léonor.

SGANARELLE.

N'êtes-vous pas d'accord, mon frere, ſi c'eſt elle,
De les laiſſer tous deux à leur foi mutuelle?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc; j'en fais de même auſſi.

ARISTE.

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous ſerez éclairci.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE *à Ariſte.*

Or ça, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

[*Il ſe retirent dans le fond du théatre.*]

SCENE IX.

LEONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE.

LEONOR.

O L'étrange martyre!
Que tous ces jeunes fous me paroiſſent fâcheux!
Je me ſuis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut ſe rendre agréable.

LEONOR.

Et moi, je n'ai rien vû de plus inſupportable,
Et je préférerois le plus ſimple entretien
A tous les contes bleux de ces diſeurs de rien;
Ils croyent que tout céde à leur perruque blonde,
Et penſent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorſqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler ſottement ſur l'amour d'un vieillard;
Et moi, d'un tel vieillard je priſe plus le zéle,
Que tous les beaux tranſports d'une jeune cervelle:
Mais n'apperçois-je pas...

SGANARELLE *à Ariſte.*

Oui, l'affaire eſt ainſi.

[*appercevant Léonor.*]
Ah! je la vois paroître, & ſa ſuivante auſſi.

ARISTE.

Léonor, ſans courroux, j'ai ſujet de me plaindre.
Vous ſçavez ſi jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et ſi, plus de cent fois, je n'ai pas proteſté
De laiſſer à vos vœux leur pleine liberté :
Cependant votre cœur, mépriſant mon ſuffrage,
De foi comme d'amour à mon inſçû s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement;
Mais votre procédé me touche aſſûrément,
Et c'eſt une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LEONOR.

Je ne ſçais pas ſur quoi vous tenez ce diſcours;
Mais croyez que je ſuis la même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon eſtime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, ſi vous voulez ſatisfaire mes vœux,
Un ſaint nœud dès demain nous unira tous deux;

ARISTE.

Deſſus quel fondement venez-vous donc, mon frere...

SGANARELLE.

Quoi! Vous ne ſortez pas du logis de Valere?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui,
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui?

LEONOR.

Qui vous a fait de moi de ſi belles peintures,
Et prend ſoin de forger de telles impoſtures?

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, VALERE, LEONOR, ARISTE, SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE.

MA sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom.
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagême;
Votre exemple condamne un tel emportement;
Mais le sort nous traita tous deux diversement.
[*à Sganarelle.*]
Pour vous, je ne veux point, monsieur, vous faire excuse,
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le Ciel, pour être joints, ne nous fit pas tous deux,
Je me suis reconnuë indigne de vos feux,
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALERE *à Sganarelle.*

Pour moi, je mets ma gloire & mon bien souverain
A la pouvoir, monsieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frere, doucement il faut boire la chose.
D'une telle action vos procédés sont cause,

Et je vois votre ſort malheureux à ce point,
Que, vous ſçachant duppé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi, je lui ſçais bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ſes ſoins eſt un trait exemplaire.

LEONOR.

Je ne ſçais ſi ce trait ſe doit faire eſtimer,
Mais je ſçais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au ſort d'être cocu ſon aſcendant l'expoſe,
Et, ne l'être qu'en herbe, eſt pour lui douce choſe.

SGANARELLE *ſortant de l'accablement dans lequel il étoit plongé.*

Non, je ne puis ſortir de mon étonnement.
Cette ruſe d'enfer confond mon jugement,
Et je ne penſe pas que Satan en perſonne
Puiſſe être ſi méchant qu'une telle friponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà;
Malheureux qui ſe fie à femme après cela:
La meilleure eſt toujours en malice féconde,
C'eſt un ſexe engendré pour damner tout le monde;
Je renonce à jamais à ce ſexe trompeur,
Et je le donne tout au diable, de bon cœur.

ERGASTE.

Bon.

ARISTE.

Allons tous chez moi. Venez, ſeigneur Valere,
Nous tâcherons demain d'appaiſer ſa colere.

LISETTE

LISETTE *au parterre.*

Vous, si vous connoissez des maris loup-garoux,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

FIN.



LES
FÂCHEUX,
COMÉDIE-BALLET.

AU ROI.

SIRE,

J'ajoute une ſcene à la comedie, & c'eſt une eſpéce de fâcheux aſſez inſupportable, qu'un homme qui dédie un livre, VOTRE MAJESTÉ *en ſçait des nouvelles plus que perſonne de ſon royaume, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'*ELLE *ſe voit en butte à la furie des épîtres dédicatoires. Mais bien que je ſuive l'exemple des autres, & me mette moi même au rang de ceux que j'ai joués, j'oſe dire toutefois à* VOTRE MAJESTÉ, *que ce que j'en ai fait, n'eſt pas tant pour lui préſenter un livre, que pour avoir lieu de lui rendre graces du ſuccès de cette comédie. Je le dois,* SIRE, *ce ſuccès qui a paſſé mon attente, non ſeulement à cette glorieuſe approbation dont* VOTRE MAJESTÉ *honora d'abord la piéce, & qui a entraîné ſi hautement celle de tout le monde; mais encore à l'ordre qu'*ELLE *me donna d'y ajouter un caractére de fâcheux, dont* ELLE *eut la bonté de m'ouvrir les idées* ELLE*-même, & qui a été trouvé par tout, le plus beau morceau de l'ouvrage. Il faut avouer,* SIRE, *que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni ſi promtement que cet endroit où* VOTRE MAJESTÉ *me commanda de travailler. J'avois une joye à lui obéir, qui me valoit bien mieux qu'Apollon & toutes les Muſes; & je conçois par là ce que je ſerois capable d'exécuter*

pour une comédie entiére, si j'étois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nés en un rang élevé, peuvent se proposer l'honneur de servir VOTRE MAJESTÉ *dans les grands emplois : mais pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits ; & je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France, que de contribuer quelque chose au divertissement de son Roi. Quand je n'y réussirai pas, ce ne sera jamais par un défaut de zéle, ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions, & qui sans doute affligeroit sensiblement,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéïssant,
& très-fidéle serviteur
MOLIERE.

AVERTISSEMENT.

JAmais entreprise au théatre ne fut si précipitée que celle-ci ; & c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçuë, faite, apprise & représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de *l'impromptu*, & en prétendre de la gloire : mais seulement pour prévenir certaines gens, qui pourroient trouver à redire que je n'aye pas mis ici toutes les espéces de fâcheux qui se trouvent. Je sçais que le nombre en est grand, & à la cour, & dans la ville ; & que sans épisodes, j'eusse bien pû en composer une comédie de cinq actes bien fournis, & avoir encore de la matiére de reste. Mais dans le peu de tems qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessein, & de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages, & sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns ; & je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, & que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître ; &, pour lier promtement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pûs trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, & si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les régles. Le tems viendra de faire imprimer mes remarques sur les piéces que j'aurai faites ; & je ne désespére pas de faire voir un jour, en grand auteur, que je puis citer Aristote &

Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions de la multitude, & je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouissance la piéce fut composée; & cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler : mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a mêlés avec la comédie.

Le dessein étoit de donner un ballet aussi; & comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danseurs excellens, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, & l'avis fut de les jetter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent tems aux mêmes baladins de venir sous d'autres habits. De sorte, que pour ne point rompre aussi le fil de la piéce par ces maniéres d'intermédes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, & de ne faire qu'une seule chose du ballet & de la comédie : mais comme le tems étoit fort précipité, & que tout cela ne fut pas réglé entiérement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mêlange qui est nouveau pour nos théatres, & dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité : & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses, qui pourroient être méditées avec plus de loisir.

D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire, moi, parut sur le théatre en habit de ville, &

s'adressant

s'adreſſant au Roi avec le viſage d'un homme ſurpris, fit des excuſes en déſordre de ce qu'il ſe trouvoit là ſeul, & manquoit de tems & d'acteurs, pour donner à ſa Majeſté le divertiſſement qu'elle ſembloit attendre. En même tems, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vûë; & l'agréable Nayade qui parut dedans s'avança au bord du théatre, & d'un air héroïque, prononça les vers que monſieur Péliſſon avoit faits, & qui ſervent de prologue.



PROLOGUE.

Le théatre repréſente un jardin orné de termes & de pluſieurs jets d'eau.

UNE NAYADE *ſortant des eaux dans une coquille.*

POur voir en ces beaux lieux le plus grand roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en ſa faveur, que la terre ou que l'eau
Produiſent à vos yeux un ſpectacle nouveau?
Qu'il parle ou qu'il ſouhaite, il n'eſt rien d'impoſſible.
Lui-même n'eſt-il pas un miracle viſible?
Son régne ſi fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers?
Jeune, victorieux, ſage, vaillant, auguſte,
Auſſi doux que ſévére, auſſi puiſſant que juſte,
Régler, & ſes Etats, & ſes propres déſirs;
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaiſirs;
En ſes juſtes projets jamais ne ſe méprendre;
Agir inceſſament, tout voir, & tout entendre;
Qui peut cela, peut tout: il n'a qu'à tout oſer,
Et le Ciel à ſes vœux ne peut rien refuſer.
Ces termes marcheront, &, ſi LOUIS l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôteſſes de leurs troncs, moindres Divinités,
C'eſt LOUIS qui le veut, ſortez, Nymphes, ſortez,

Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.
Quittez pour quelque tems votre forme ordinaire,
Et paroissons ensemble aux yeux des spectateurs,
Pour ce nouveau théatre, autant de vrais acteurs.

Plusieurs Driades accompagnées de Faunes & de Satyres sortent des arbres & des termes.

Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude,
Héroïque souci, royale inquiétude,
Laissez-le respirer, & souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement:
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéïr les loix, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaise, & semble consentir
A l'unique dessein de le bien divertir.
Fâcheux, retirez-vous; ou s'il faut qu'il vous voye,
Que ce soit seulement pour exciter sa joye.

La Nayade emméne avec elle, pour la comédie, une partie des gens qu'elle a fait paroître, pendant que le reste se met à danser au son des haut-bois qui se joignent aux violons.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

DAMIS, tuteur d'Orphiſe.

ORPHISE.

ERASTE, amoureux d'Orphiſe.

ALCIDOR.
LISANDRE.
ALCANDRE.
ALCIPE.
ORANTE.
CLIMENE.
DORANTE.
CARITIDES.
ORMIN.
FILINTE.
} fâcheux.

LA MONTAGNE, valet d'Eraſte.

L'EPINE, valet de Damis.

LA RIVIERE, & deux autres valets d'Eraſte.

ACTEURS DU BALLET.

Ier ACTE. { JOUEURS DE MAIL.
CURIEUX.

IIe ACTE. { JOUEURS DE BOULE.
FRONDEURS.
SAVETIERS, ET SAVETIERES.
UN JARDINIER.

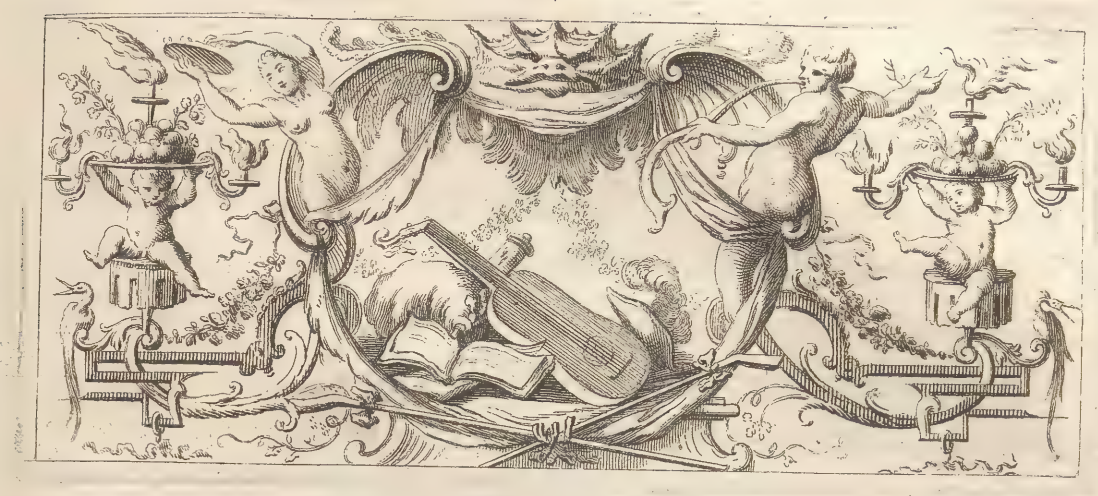
IIIe ACTE. { SUISSES.
QUATRE BERGERS.
UNE BERGERE.

La ſcene eſt à Paris.



Inv et dessine par F. Boucher — *Gravé par Lau. Cars.*

LES FASCHEUX



LES FACHEUX.

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.



ERASTE.



Sous quel aſtre, bon Dieu! faut-il que je ſois né
Pour être de fâcheux toujours aſſaſſiné!
Il ſemble que par tout le ſort me les adreſſe,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle eſpéce.
Mais il n'eſt rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui;
J'ai crû n'être jamais débarraſſé de lui,

Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîné de voir la comédie,
Où, penſant m'égayer, j'ai miſérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te faſſe un recit de l'affaire,
Car je m'en ſens encor tout émû de colére.
J'étois ſur le théatre en humeur d'écouter
La piéce, qu'à pluſieurs j'avois oüi vanter,
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit ſilence;
Lorſque, d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons eſt entré bruſquement
En criant, holà-ho, un ſiége, promtement,
Et de ſon grand fracas ſurprenant l'aſſemblée,
Dans le plus bel endroit a la piéce troublée.
Hé, mon Dieu! nos françois, ſi ſouvent redreſſés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens ſenſés,
Ai-je dit, & faut-il, ſur nos défauts extrêmes,
Qu'en théatre public nous nous joüions nous-mêmes,
Et confirmions ainſi, par des éclats de foux,
Ce que chez nos voiſins on dit par tout de nous?
Tandis que là-deſſus je hauſſois les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles;
Mais l'homme pour s'aſſeoir a fait nouveaux fracas,
Et traverſant encor le théatre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à ſon aiſe,
Au milieu du devant il a planté ſa chaiſe,
Et, de ſon large dos morguant les ſpectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.

Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte;
Mais lui ferme & constant n'en a fait aucun compte,
Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
Ah! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse.
Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant; mais on en voit paroître,
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissoit, & moi, pour l'arrêter,
Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter.
Tu n'as point vû ceci, Marquis? Ah! Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle, & je n'y suis pas âne;
Je sçais par quelles loix un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là-dessus de la piéce il m'a fait un sommaire,
Scene à scene averti de ce qui s'alloit faire,
Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur,
Il me les récitoit tout haut avant l'acteur.
J'avois beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
Et s'est devers la fin levé long-tems d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien, sur tout, d'oüir le dénouement.

Je rendois grace au Ciel, & croyois de justice.
Qu'avec la comédie eût fini mon supplice :
Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la cour il avoit de faveur,
Disant, qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
Je le remerciois doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé :
Et sortis de ce lieu, me la donnant plus séche,
Marquis, allons au cours faire voir ma caléche,
Elle est bien entenduë, & plus d'un duc & pair
En fait à mon faiseur faire une du même air.
Moi de lui rendre grace, & pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
Ah! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal à qui j'avois promis.
De la chere, ai-je dit, la doze est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure :
Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.
Tu te moques, Marquis, nous nous connoissons tous;
Et je trouve avec toi des passe-tems plus doux.

Je

Je pestois contre moi, l'ame triste & confuse
Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,
Et ne sçavois à quoi je devois recourir,
Pour sortir d'une peine à me faire mourir;
Lorsqu'un carosse fait de superbe maniére,
Et comblé de laquais, & devant & derriére,
S'est avec un grand bruit devant nous arrêté;
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun & lui courant à l'embrassade
Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
Et tandis que tous deux étoient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire;
Non sans avoir long-tems gémi d'un tel martyre,
Et maudit le fâcheux, dont le zéle obstiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.
Tout ne va pas, monsieur, au gré de notre envie,
Le Ciel veut qu'ici bas chacun ait ses fâcheux,
Et les hommes seroient sans cela trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes fâcheux, le plus fâcheux encore
C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et malgré ses bontés lui défend de me voir.

Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ERASTE.

Il est vray; mais je tremble, & mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,
En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé?

LA MONTAGNE.

Quoi! Vous doutez encor d'un amour confirmé?

ERASTE.

Ah! c'est mal-aisément qu'en pareille matiére,
Un cœur bien enflammé prend assûrance entiére.
Il craint de se flater, &, dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaite, est ce qu'il croit le moins:
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre rabat par devant se sépare.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laiſſez-moi l'ajuſter, s'il vous plaît.

ERASTE.

Ouf, tu métrangles, fat, laiſſe-le, comme il eſt.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu...

ERASTE.

Sottiſe ſans pareille!
Tu m'as d'un coup de dent, preſque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos canons...

ERASTE.

Laiſſe-les, tu prends trop de ſouci.

LA MONTAGNE.

Ils ſont tout chifonnés.

ERASTE.

Je veux qu'ils ſoient ainſi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, par grace ſinguliére,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de pouſſiére.

ERASTE.

Frotte donc, puiſqu'il faut que j'en paſſe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà.

ERASTE.

Mon Dieu, dépêche-toi.

LA MONTAGNE.

Ce feroit confcience.

ERASTE *après avoir attendu.*

C'eft affez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ERASTE.

Il me tuë.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous êtes-vous fourré?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé?

LA MONTAGNE.

C'eft fait.

ERASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE *laiffant tomber le chapeau.*

Hai!

ERASTE.

Le voilà par terre!

Je fuis fort avancé. Que la fiévre te ferre.

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ôte...

ERASTE.

Il ne me plaît pas.

Au diantre tout valet qui vous eft fur les bras,
Qui fatigue fon maître, & ne fait que déplaire
A force de vouloir trancher du néceffaire.

SCENE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE, LA MONTAGNE.

[*Orphiſe traverſe le fond du théatre, Alcidor lui donne la main.*]

ERASTE.

MAis vois-je pas Orphiſe? Oui, c'eſt elle qui vient.
Où va-t-elle ſi vîte, & quel homme la tient?

[*Il la ſaluë comme elle paſſe, & elle en paſſant détourne la tête.*]

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

QUoi! me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et paſſer en feignant de ne me pas connoître!
Que croire? Qu'en dis-tu? Parle donc, ſi tu veux.

LA MONTAGNE.

Monſieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ERASTE.

Et c'eſt l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un ſi cruel martyre.
Fai donc quelque réponſe à mon cœur abbattu.
Que dois-je préſumer? Parle, qu'en penſes-tu?
Di-moi ton ſentiment.

LA MONTAGNE.

Monſieur, je veux me taire,
Et ne déſire point trancher du néceſſaire.

ERASTE.

Peſte l'impertinent! Va-t-en ſuivre leurs pas,
Voi ce qu'ils deviendront, & ne les quitte pas.

LA MONTAGNE *revenant ſur ſes pas.*

Il faut ſuivre de loin?

ERASTE.

Oui.

LA MONTAGNE *revenant ſur ſes pas.*

Sans que l'on me voye?
Ou faire aucun ſemblant qu'après eux on m'envoye.

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils ſont de toi ſuivis.

LA MONTAGNE *revenant ſur ſes pas.*

Vous trouverai-je ici?

ERASTE.

Que le Ciel te confonde,
Homme, à mon ſentiment, le plus fâcheux du monde.

SCENE IV.

ERASTE *ſeul.*

AH! que je ſens de trouble, & qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer ce fatal rendez-vous.

Je penſois y trouver toutes choſes propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des ſupplices.

SCENE V.

LISANDRE, ERASTE.

LISANDRE.

Sous ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,
Cher Marquis, & d'abord je ſuis à toi venu.
Comme à de mes amis, il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante,
Qui de toute la cour contente les experts,
Et ſur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
J'ai le bien, la naiſſance, & quelque emploi paſſable,
Et fais figure en France aſſez conſidérable;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je ſuis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

[*il prélude.*]

La, la, hem, hem: écoute avec ſoin, je te prie.

[*Il chante ſa courante.*]

N'eſt-elle pas belle?

ERASTE.

Ah!

LISANDRE.

Cette fin eſt jolie.

[*Il rechante la fin quatre ou cinq fois de ſuite.*]

Comment la trouves-tu?

ERASTE.

Fort belle aſſûrément.

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément;
Et ſur tout la figure a merveilleuſe grace.

[*Il chante, parle & danſe tout enſemble.*]

Tien, l'homme paſſe ainſi : puis la femme repaſſe :
Enſemble, puis on quitte, & la femme vient là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?
Ce fleuret ? Ces coupés courant après la belle ?
Dos à dos, face à face, en ſe preſſant ſur elle ?
Que t'en ſemble, Marquis ?

ERASTE.

Tous ces pas-là ſont fins.

LISANDRE.

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ERASTE.

On le voit.

LISANDRE.

Les pas donc ?

ERASTE.

N'ont rien qui ne ſurprenne.

LISANDRE.

Veux-tu par amitié, que je te les apprenne ?

ERASTE.

Ma foi, pour le préſent, j'ai certain embarras...

LISANDRE.

Hé bien donc, ce ſera lors que tu le voudras.

Si j'avois dessus moi ces paroles nouvelles,
Nous les lirions ensemble, & verrions les plus belles.

ERASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu. Baptiste le très-cher
N'a point vû ma courante, & je vais le chercher:
Nous avons pour les airs de grandes simpathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.
[*Il s'en va chantant toujours.*]

SCENE VI.

ERASTE *seul.*

CIel! faut-il que le rang dont on veut tout couvrir,
De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences!

SCENE VII.

ERASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

MOnsieur, Orphise est seule, & vient de ce côté.

ERASTE.

Ah! d'un trouble bien grand je me sens agité:

J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raiſon voudroit que j'euſſe de la haine.

LA MONTAGNE.

Monſieur, votre raiſon ne ſçait ce qu'elle veut,
Ni ce que ſur un cœur une maîtreſſe peut.
Bien que de s'emporter on ait de juſtes cauſes,
Une belle d'un mot rajuſte bien des choſes.

ERASTE.

Hélas! je te l'avouë, & déjà cet aſpect
A toute ma colére imprime le reſpect.

SCENE VIII.

ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE.

VOtre front à mes yeux montre peu d'allegreſſe;
Seroit-ce ma préſence, Eraſte, qui vous bleſſe?
Qu'eſt-ce donc? Qu'avez-vous? Et ſur quels déplaiſirs,
Lorſque vous me voyez, pouſſez-vous des ſoupirs?

ERASTE.

Hélas! pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la triſteſſe mortelle?
Et d'un eſprit méchant n'eſt-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vûë
Paſſer...

ORPHISE *riant.*

C'eſt de cela que votre ame eſt émûë?

ERASTE.

Insultez, inhumaine, encore à mon malheur;
Allez, il vous siéd mal de railler ma douleur,
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flâme,
Du foible que pour vous vous sçavez qu'a mon ame.

ORPHISE.

Certes il en faut rire, & confesser ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est un homme fâcheux dont j'ai sçû me défaire;
Un de ces importuns, & sots officieux
Qui ne sçauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
Et viennent aussi-tôt, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,
Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main.
Je m'en suis promtement défaite de la sorte,
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos discours, Orphise, ajoûterai-je foi?
Et votre cœur est-il tout sincére pour moi?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encore, & ma sotte bonté...

ERASTE.

Ah! ne vous fâchez pas, trop sévére beauté.

Je veux croire en aveugle, étant ſous votre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, ſi vous voulez, un malheureux amant;
J'aurai pour vous reſpect juſques au monument.
Maltraitez mon amour, refuſez-moi le vôtre,
Expoſez à mes yeux le triomphe d'un autre;
Oui, je ſouffrirai tout de vos divins appas,
J'en mourrai: mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels ſentimens régneront dans votre ame,
Je ſçaurai de ma part...

SCENE IX.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

[*à Orphiſe.*]
MArquis, un mot. Madame,
De grace, pardonnez ſi je ſuis indiſcret,
En oſant devant vous lui parler en ſecret.
[*Orphiſe ſort.*]

SCENE X.

ALCANDRE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

AVec peine, Marquis, je te fais la priére ;
Mais un homme vient là de me rompre en visiére,
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part tu l'ailles appeller.
Tu sçais qu'en pareil cas ce seroit avec joye,
Que je te le rendrois en la même monnoye.

ERASTE *après avoir été quelque tems sans parler.*

Je ne veux point ici faire le capitan ;
Mais on m'a vû soldat avant que courtisan :
J'ai servi quatorze ans, & je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace,
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras me puisse être imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture,
Et notre Roi n'est pas un monarque en peinture.
Il sçait faire obéïr les plus grands de l'Etat,
Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire ;
Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire.
Je me fais de son ordre une suprême loi ;
Pour lui désobéïr, cherche un autre que moi.

Je te parle, Vicomte, avec franchise entiére,
Et suis ton serviteur en toute autre matiére.
Adieu.

SCENE XI.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Cinquante fois au diable les fâcheux!
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE.

Je ne sçais.

ERASTE.

Pour sçavoir où la belle est allée,
Va-t-en chercher par tout, j'attends dans cette allée.

Fin du premier acte.



BALLET DU PREMIER ACTE.

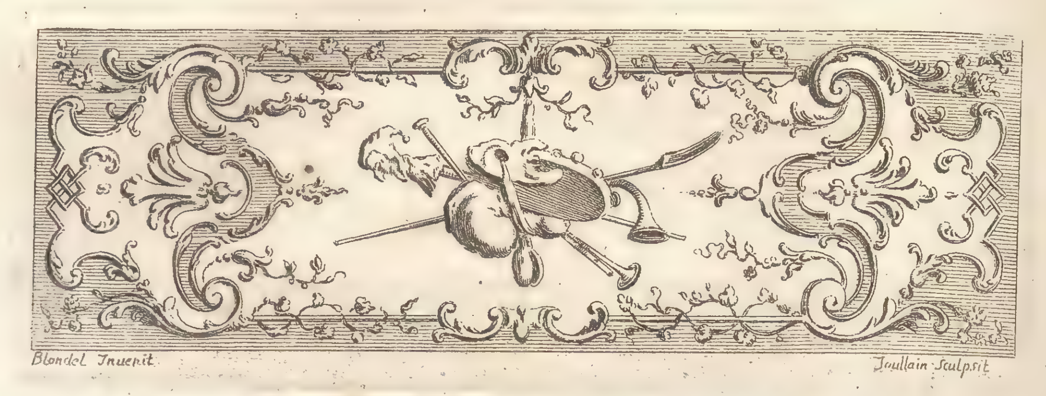
PREMIERE ENTRÉE.

DEs joueurs de mail, en criant gâre, obligent Eraſte à ſe retirer.

SECONDE ENTRÉE.

Après que les joueurs de mail ont fini, Eraſte revient pour attendre Orphiſe. Des curieux tournent autour de lui pour le connoître, & font qu'il ſe retire encore pour un moment.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.


Es fâcheux à la fin se sont-ils écartés ?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, & les trouve ; & pour second martyre,
Je ne sçaurois trouver celle que je désire.
Le tonnerre & la pluye ont promtement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au Ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !
Le soleil baisse fort, & je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

BOn jour.

ERASTE.

ERASTE *à part.*

Hé quoi ! toujours ma flâme divertie !

ALCIPE.

Console-moi, Marquis, d'une étrange partie,
Qu'au piquet je perdis hier contre un saint Bouvain
A qui je donnerois quinze points & la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les joueurs au diable ;
Un coup assûrément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un pic,
Je donne, il en prend six, & demande à refaire ;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de tréfle, admire mon malheur,
L'as, le roi, le valet, le huit, & dix de cœur,
Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame & roi de carreau, dix & dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portés la dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte major :
Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême,
Des bas carreaux, sur table, étale une sixiéme.
J'en avois écarté la dame avec le roi ;
Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
Et croyois bien du moins faire deux points uniques.
Avec les sept carreaux il avoit quatre piques,
Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne sçavoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jetté l'as de cœur, avec raison, me semble ;
Mais il avoit quitté quatre tréfles ensemble,

Et par un ſix de cœur je me ſuis vû capot,
Sans pouvoir, de dépit, proférer un ſeul mot.
Morbleu, fai-moi raiſon de ce coup effroyable;
A moins que l'avoir vû, peut-il être croyable?

ERASTE.

C'eſt dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du ſort.

ALCIPE.

Parbleu, tu jugeras, toi-même, ſi j'ai tort,
Et ſi c'eſt ſans raiſon que ce coup me tranſporte;
Car voici nos deux jeux, qu'exprès ſur moi je porte.
Tien, c'eſt ici mon port, comme je te l'ai dit,
Et voici....

ERASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,
Et vois de la juſtice au tranſport qui t'agite;
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
Adieu. Conſole-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPE.

Qui? Moi? J'aurai toujours ce coup-là ſur le cœur;
Et c'eſt, pour ma raiſon, pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.
[*Il s'en va, & rentre en diſant.*]
Un ſix de cœur! Deux points!

ERASTE *ſeul.*

En quel lieu ſommes-nous?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

AH! que tu fais languir ma juste impatience!

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin?

LA MONTAGNE.

Sans doute, & de l'objet qui fait votre destin,
J'ai par son ordre exprès quelque chose à vous dire.

ERASTE.

Et quoi? Déjà mon cœur après ce mot soupire.
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de sçavoir ce que c'est?

ERASTE.

Oui, di vîte.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ERASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine?

LA MONTAGNE.

Puisque vous désirez de sçavoir promtement
L'ordre que j'ai reçû de cet objet charmant,

Je vous dirai... Ma foi, ſans vous vanter mon zéle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle,
Et ſi...

ERASTE.

Peſte ſoit, fat, de tes digreſſions!

LA MONTAGNE.

Ah! il faut modérer un peu ſes paſſions;
Et Sénéque...

ERASTE.

Sénéque eſt un ſot dans ta bouche,
Puiſqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Di-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphiſe... Une bête eſt là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laiſſe.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de ſa part vous fait dire...

ERASTE.

Quoi?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sçais-tu que je ne veux pas rire?

LA MONTAGNE.

Son ordre eſt qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Aſſûré, que dans peu vous l'y verrez venir,

Lorſqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux perſonnes de cour fâcheuſes animales.

ERASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choiſir.
Mais puiſque l'ordre ici m'offre quelque loiſir,
Laiſſe-moi méditer.

[*La Montagne ſort.*]

J'ai deſſein de lui faire
Quelques vers, ſur un air où je la vois ſe plaire.

[*Il rêve.*]

SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE *dans un coin du théatre ſans être apperçû.*

ORANTE.

TOut le monde ſera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obſtination?

ORANTE.

Je penſe mes raiſons meilleures que les vôtres.

CLIMENE.

Je voudrois qu'on oüit les unes & les autres.

ORANTE *appercevant Eraſte.*

J'aviſe un homme ici qui n'eſt pas ignorant:
Il pourra nous juger ſur notre différend.
Marquis, de grace, un mot: ſouffrez qu'on vous appelle
Pour être entre nous deux juge d'une querelle,

D'un débat, qu'ont émû nos divers ſentimens
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amans.

ERASTE.

C'eſt une queſtion à vuider difficile,
Et vous devez chercher un Juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites-là d'inutiles chanſons.
Votre eſprit fait du bruit, & nous vous connoiſſons;
Nous ſçavons que chacun vous donne à juſte titre...

ERASTE.

Hé, de grace...

ORANTE.

En un mot, vous ſerez notre arbitre,
Et ce ſont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMENE *à Orante.*

Vous retenez ici qui vous doit condamner:
Car enfin, s'il eſt vrai ce que j'en oſe croire,
Monſieur à mes raiſons donnera la victoire.

ERASTE *à part.*

Que ne puis-je à mon traître inſpirer le ſouci
D'inventer quelque choſe à me tirer d'ici!

ORANTE *à Climene.*

Pour moi, de ſon eſprit j'ai trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon déſavantage.
[*à Eraſte.*]
Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,
Eſt de ſçavoir s'il faut qu'un amant ſoit jaloux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée & la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre?

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMENE.

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMENE.

Et moi, que si nos vœux doivent paroître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui; mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie,
Bien mieux dans les respects que dans la jalousie.

CLIMENE.

Et c'est mon sentiment, que qui s'attache à nous,
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

Fi, ne me parlez point pour être amans, Climene,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects & toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux;
Dont l'ame, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement;

Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent auſſi-tôt qu'il naît de leur préſence;
Et, lorſque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en ſoient le fondement:
Enfin, qui, prenant droit des fureurs de leur zéle,
Ne nous parlent jamais que pour faire querelle,
Oſent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et ſe font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amans que le reſpect inſpire,
Et leur ſoumiſſion marque mieux notre empire.

CLIMENE.

Fi, ne me parlez point, pour être vrays amans,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportemens,
De ces tiédes galans, de qui les cœurs paiſibles
Tiennent déjà pour eux les choſes infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, & laiſſent chaque jour,
Sur trop de confiance, endormir leur amour,
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laiſſent un champ libre à leur perſévérance.
Un amour ſi tranquille excite mon courroux,
C'eſt aimer froidement que n'être point jaloux;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver ſa flame,
Sur d'éternels ſoupçons laiſſe flotter ſon ame,
Et, par de promts tranſports, donne un ſigne éclatant
De l'eſtime qu'il fait de celle qu'il prétend.
On s'applaudit alors de ſon inquiétude,
Et, s'il nous fait par fois un traitement trop rude,

Le

Le plaisir de le voir soumis à nos genoux
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pû nous déplaire,
Sont un charme à calmer toute notre colére.

ORANTE.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,
Je sçais qui vous pourroit donner contentement;
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMENE.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
Je sçais certaines gens fort commodes pour vous,
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt, vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

[*Orphise paroît dans le fond du théatre, & voit Eraste entre Orante & Climene.*]

ERASTE.

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire;
Et pour ne point blâmer ce qui plait à vos yeux,
Le jaloux aime plus, l'autre aime bien mieux.

CLIMENE.

L'arrêt est plein d'esprit; mais...

ERASTE.

Suffit; j'en ſuis quitte.
Après ce que j'ai dit, ſouffrez que je vous quitte.

SCENE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE *appercevant Orphiſe, & allant au devant d'elle.*

QUe vous tardez, madame, & que j'éprouve bien....

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un ſi doux entretien.
A tort vous m'accuſez d'être trop tard venuë;
[*montrant Orante & Climene qui viennent de ſortir.*]
Et vous avez de quoi vous paſſer de ma vûë.

ERASTE.

Sans ſujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait ſouffrir?
Ah! de grace attendez...

ORPHISE.

Laiſſez-moi, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

SCENE VI.

ERASTE *ſeul.*

CIel! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuſes & fâcheux
Conſpirent à troubler les plus chers de mes vœux!

Mais allons ſur ſes pas malgré ſa réſiſtance,
Et faiſons à ſes yeux briller notre innocence.

SCENE VII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

AH! Marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaiſirs interrompre le cours!
Tu me vois enragé d'une aſſez belle chaſſe
Qu'un fat... C'eſt un récit qu'il faut que je te faſſe.

ERASTE.

Je cherche ici quelqu'un, & ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu, chemin faiſant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe aſſez bien aſſortie
Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie,
Et nous fûmes coucher ſur le pays exprès,
C'eſt-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice eſt mon plaiſir ſuprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf, qu'un chacun nous diſoit cerf-dix-corps;
Mais moi, mon jugement, ſans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'étoit que cerf à ſa ſeconde tête.
Nous avions comme il faut ſéparé nos relais,
Et déjeunions en hâte, avec quelques œufs frais

Lorqu'un franc campagnard avec longue rapiére,
Montant ſuperbement ſa jument pouliniére
Qu'il honoroit du nom de ſa bonne jument,
S'en eſt venu nous faire un mauvais compliment,
Nous préſentant auſſi pour ſurcroît de colére
Un grand benêt de fils auſſi ſot que ſon pere.
Il s'eſt dit grand chaſſeur, & nous a priés tous,
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
Dieu préſerve, en chaſſant, toute ſage perſonne
D'un porteur de huchet, qui mal à propos ſonne;
De ces gens qui, ſuivis de dix hourêts galeux
Diſent, ma meute, & font les chaſſeurs merveilleux.
Sa demande reçûë, & ſes vertus priſées,
Nous avons tous été frapper à nos briſées.
A trois longueurs de trait, tayaut; voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens. J'appuye, & ſonne fort.
Mon cerf débuche, & paſſe une aſſez longue plaine,
Et mes chiens après lui; mais ſi bien en haleine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un ſeul juſte-au-corps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute, & moi, je prends en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as vû?

ERASTE.

Non, je penſe.

DORANTE.

Comment? C'eſt un cheval auſſi bon qu'il eſt beau,
Et que, ces jours paſſés, j'achetai de Gaveau. *

*Fameux marchand de chevaux.

Je te laiſſe à penſer, ſi, ſur cette matiére,
Il voudroit me tromper, lui qui me conſidére;
Auſſi je m'en contente; & jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval, ni meilleur, ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette,
L'encolure d'un cigne, effilée, & bien droite;
Point d'épaules non plus qu'un liévre, courtjointé,
Et qui fait dans ſon port voir ſa vivacité;
Des piéds, morbleu des piéds! le rein double: à vray dire,
J'ai trouvé le moyen, moi ſeul, de le réduire,
Et ſur lui, quoiqu'aux yeux il montrât beau ſemblant,
Petit Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant.
Une croupe, en largeur, à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu ſçait! Bref, c'eſt une merveille,
Et j'en ai refuſé cent piſtoles, croi moi,
Au retour d'un cheval amené pour le Roi.
Je monte donc deſſus, & ma joye étoit pleine,
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine;
Je pouſſe, & je me trouve en un fort à l'écart,
A la queuë de nos chiens moi ſeul avec Drecart. *
Une heure là dedans notre cerf ſe fait battre.
J'appuye alors mes chiens, & fais le diable à quatre;
Enfin jamais chaſſeur ne ſe vit plus joyeux.
Je le relance ſeul, & tout alloit des mieux,
Lorſque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre;
Une part de mes chiens ſe ſépare de l'autre,
Et je les vois, Marquis, comme tu peux penſer,
Chaſſer tous avec crainte, & Finaut balancer;

* Fameux piqueur.

Il ſe rabat ſoudain, dont j'eus l'ame ravie,
Il empaume la voye, & moi, je ſonne & crie,
A Finaut, à Finaut; j'en revois à plaiſir,
Sur une taupiniére, & raiſonne à loiſir.
Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour diſgrace,
Le jeune cerf, Marquis, à mon campagnard paſſe.
Mon étourdi ſe met à ſonner comme il faut,
Et crie à pleine voix, tayaut, tayaut, tayaut.
Mes chiens me quittent tous, & vont à ma pécore;
J'y pouſſe, & j'en revois dans le chemin encore;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jetté l'œil,
Que je connus le change & ſentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces de mon cerf, & de ſes connoiſſances,
Il me ſoutient toujours, en chaſſeur ignorant,
Que c'eſt le cerf de meute, & par ce différend
Il donne tems aux chiens d'aller loin. J'en enrage,
Et, peſtant de bon cœur contre le perſonnage,
Je pouſſe mon cheval, & par haut & par bas,
Qui plioit des gaulis auſſi gros que le bras:
Je raméne les chiens à ma premiére voye,
Qui vont, en me donnant une exceſſive joye,
Requerir notre cerf, comme s'ils l'euſſent vû.
Ils le relancent; mais, ce coup eſt-il prévû?
A te dire le vray, cher Marquis, il m'aſſomme;
Notre cerf relancé va paſſer à notre homme
Qui, croyant faire un coup de chaſſeur fort vanté,
D'un piſtolet d'arçon qu'il avoit apporté,

Lui donne juſtement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie, ah! j'ai mis bas la bête.
A-t'on j'amais parlé de piſtolets, bon Dieu!
Pour coure un cerf? Pour moi, venant deſſus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'uſage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en ſuis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce ſot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, & ta prudence eſt rare:
C'eſt ainſi, des fâcheux, qu'il faut qu'on ſe ſépare.
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chaſſeur campagnard.

ERASTE.

[*ſeul.*]

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuſer avecque diligence.

Fin du ſecond Acte.



BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

DEs joueurs de boule arrêtent Erafte pour mefurer un coup, fur lequel ils font en difpute. Il fe défait d'eux avec peine, & leur laiffe danfer un pas, compofé de toutes les poftures qui font ordinaires à ce jeu.

DEUXIÉME ENTRÉE.

De petits frondeurs le viennent interrompre, qui font chaffés enfuite.

TROISIÉME ENTRÉE.

Des favetiers & des favetieres, leurs peres, & autres font auffi chaffés à leur tour.

QUATRIÉME ENTRÉE.

Un jardinier danfe feul, & fe retire pour faire place au troifiéme acte.

ACTE



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.


L eſt vray, d'un côté mes ſoins ont réuſſi,
Cet adorable objet enfin s'eſt adouci ;
Mais d'un autre on m'accable, & les aſtres ſévéres
Ont contre mon amour redoublé leurs coléres.
Oui, Damis ſon tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppoſe aux plus doux de mes vœux,
A ſon aimable niéce a défendu ma vûë,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvûë.
Orphiſe toutesfois, malgré ſon déſaveu,
Daigne accorder ce ſoir une grace à mon feu ;
Et j'ai fait conſentir l'eſprit de cette belle
A ſouffrir qu'en ſecret je la viſſe chez elle.
L'amour aime ſur tout les ſecrettes faveurs,
Dans l'obſtacle qu'on force il trouve des douceurs,
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorſqu'il eſt défendu, devient grace ſuprême.

Je vais au rendez-vous, c'en est l'heure à peu près;
Puis je veux m'y trouver plûtôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas?

ERASTE.

Non. Je craindrois que peut-être
A quelques yeux suspects tu me fisses connoître.

LA MONTAGNE.

Mais....

ERASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suivre vos loix:
Mais au moins de si loin....

ERASTE.

Te tairas-tu, vingt fois?
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode,
De te rendre à toute heure un valet incommode?

SCENE II.

CARITIDES, ERASTE.

CARITIDES.

Monsieur, le tems répugne à l'honneur de vous voir,
Le matin est plus propre à rendre un tel devoir:
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville:

Au moins meſſieurs vos gens me l'aſſûrent ainſi,
Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encore eſt-ce un grand heur dont le deſtin m'honore,
Car deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ERASTE.

Monſieur, ſouhaitez-vous quelque choſe de moi?

CARITIDES.

Je m'acquitte, monſieur, de ce que je vous doi;
Et vous viens... Excuſez l'audace qui m'inſpire,
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDES.

Comme le rang, l'eſprit, la généroſité
Que chacun vante en vous....

ERASTE.

Oui, je ſuis fort vanté.
Paſſons, monſieur.

CARITIDES.

Monſieur, c'eſt une peine extrême
Lorſqu'il faut à quelqu'un ſe produire ſoi-même,
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous faſſent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avecque poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Pour moi, j'aurois voulu que des gens bien inſtruits
Vous euſſent pû, monſieur, dire ce que je ſuis.

ERASTE.

Je vois aſſez, monſieur, ce que vous pouvez être,
Et votre ſeul abord le peut faire connoître.

CARITIDES.

Oui, je ſuis un ſçavant charmé de vos vertus,
Non pas de ces ſçavans, dont le nom n'eſt qu'en *us*:
Il n'eſt rien ſi commun qu'un nom à la latine,
Ceux qu'on habille en grec, ont bien meilleure mine,
Et pour en avoir un qui ſe termine en *és*,
Je me fais appeller, monſieur Caritidés.

ERASTE.

Monſieur Caritidés, ſoit. Qu'avez-vous à dire?

CARITIDES.

C'eſt un placet, monſieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la poſture où vous met votre emploi,
J'oſe vous conjurer de préſenter au Roi.

ERASTE.

Hé! monſieur, vous pouvez le préſenter vous-même.

CARITIDES.

Il eſt vray que le Roi fait cette grace extrême,
Mais par ce même excès de ſes rares bontés,
Tant de méchans placets, monſieur, ſont préſentés
Qu'ils étouffent les bons: & l'eſpoir où je fonde,
Eſt qu'on donne le mien, quand le Prince eſt ſans monde.

ERASTE.

Hé bien, vous le pouvez, & prendre votre tems.

CARITIDES.

Ah! monſieur, les huiſſiers ſont de terribles gens,

Ils traitent les sçavans de faquins à nazardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer,
Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçû l'esperance certaine,
Qu'auprès de notre Roi vous serez mon Mécéne.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ERASTE.

Hé bien, donnez-moi donc, je le présenterai.

CARITIDES.

Le voici; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non...

CARITIDES.

C'est pour être instruit, monsieur, je vous conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE,

Votre très humble, très obéissant, très-fidéle, & très-sçavant sujet & serviteur, Caritidés, françois de nation, grec de profession, ayant considéré les grands & notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule, & autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorans, compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse & détestable orthographe, toute sorte de sens & de raison, sans aucun égard d'étimologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand scandale de la république des lettres, & de la

nation françoise, qui se décrie & se deshonore par lesdits abus & fautes grossiéres envers les étrangers, notamment envers les allemans, curieux lecteurs & spectateurs desdites inscriptions.

ERASTE.

Ce placet est fort long, & pourroit bien fâcher...

CARITIDES.

Ah! monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

[*Il continuë.*]

Supplie humblement VOTRE MAJESTÉ *de créer pour le bien de son Etat, & la gloire de son empire, une charge de controlleur, intendant, correcteur, réviseur, & restaurateur général desdites inscriptions; & d'icelle honorer le suppliant, tant en considération de son rare & éminent sçavoir que des grands & signalés services qu'il a rendus à l'Etat, & à* VOTRE MAJESTÉ, *en faisant l'anagramme de* VOTREDITE MAJESTÉ *en françois, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe....*

ERASTE *l'interrompant.*

Fort bien: donnez-le vîte, & faites la retraite:
Il sera vû du Roi; c'est une affaire faite.

CARITIDES.

Hélas! monsieur, c'est tout que montrer mon placet.
Si le Roi le peut voir, je suis sûr de mon fait;
Car, comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.
Au reste, pour porter au Ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom, & surnom,
J'en veux faire un poëme en forme d'acrostiche,
Dans les deux bouts du vers, & dans chaque hémistiche.

ERASTE.

Oui, vous l'aurez demain, monſieur Caritidés.
[*ſeul.*]
Ma foi de tels ſçavans ſont des ânes bien-faits.
J'aurois dans d'autre tems bien ri de ſa ſottiſe.

SCENE III.

ORMIN, ERASTE.

ORMIN.

BIen qu'une grande affaire en ce lieu me conduiſe,
J'ai voulu qu'il ſortît avant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien ; mais dépêchons; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, monſieur, par ſa viſite.
C'eſt un vieux importun, qui n'a pas l'eſprit ſain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au mail, au luxembourg, & dans les tuileries,
Il fatigue le monde avec ſes rêveries ;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces ſçavantas qui ne ſont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puiſque je viens, monſieur, faire votre fortune.

ERASTE *bas à part.*

Voici quelque ſouffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et nous viennent toujours promettre tant de bien.

[*haut.*]

Vous avez fait, monſieur, cette benite pierre
Qui peut ſeule enrichir tous les rois de la terre?

ORMIN.

La plaiſante penſée, hélas, où vous voilà!
Dieu me garde, monſieur, d'être de ces fous-là!
Je ne me repais point de viſions frivoles,
Et je vous porte ici les ſolides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au Roi,
Et que tout cacheté je conſerve ſur moi.
Non de ces ſots projets, de ces chiméres vaines,
Dont les ſurintendans ont les oreilles pleines:
Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions;
Mais un, qui tous les ans, à ſi peu qu'on le monte,
En peut donner au Roi quatre cent de bon compte
Avec facilité, ſans riſque, ni ſoupçon,
Et ſans fouler le peuple en aucune façon;
Enfin c'eſt un avis d'un gain inconcevable,
Et que du premier mot on trouvera faiſable.
Oui, pourvû que par vous je puiſſe être pouſſé...

ERASTE.

Soit, nous en parlerons. Je ſuis un peu preſſé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le ſilence,
Je vous découvrirois cet avis d'importance.

ERASTE.

ERASTE.

Non, non, je ne veux point sçavoir votre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,
Et veux avec franchise en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.

[Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Eraste.]

Cet avis merveilleux dont je suis l'inventeur,
Est que...

ERASTE.

D'un peu plus loin, & pour cause, monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
Que de ses ports de mer le Roi tous les ans tire.
Or l'avis, dont encor nul ne s'est avisé,
Est qu'il faut de la France, & c'est un coup aisé,
En fameux ports de mer, mettre toutes les côtes,
Ce seroit pour monter à des sommes très-hautes,
Et si...

ERASTE.

L'avis est bon, & plaira fort au Roi.
Adieu. Nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins, appuyez-moi
Pour en avoir ouvert les premiéres paroles.

ERASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux piſtoles
Que vous reprendriez ſur le droit de l'avis,
Monſieur . . .

ERASTE.

[*Il donne deux louis à Ormin.*] [*ſeul.*]
Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je puſſe me voir quitte !
Voyez quel contre-tems prend ici leur viſite.
Je penſe qu'à la fin je pourrai bien ſortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir ?

SCENE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE.

MArquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ERASTE.

Quoi ?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ERASTE.

A moi ?

FILINTE.

Que te ſert-il de le diſſimuler ?
Je ſçais de bonne part qu'on t'a fait appeller ;
Et, comme ton ami, quoi qu'il en réuſſiſſe,
Je te viens contre tous faire offre de ſervice.

ERASTE.

Je te ſuis obligé; mais croi que tu me fais...

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas; mais tu ſors ſans valets.
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ERASTE *à part.*

Ah! j'enrage.

FILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi?

ERASTE.

Je te jure, Marquis, qu'on s'eſt moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye,
Si d'aucun démêlé...

FILINTE.

Tu penſes qu'on te croye?

ERASTE.

Hé, mon Dieu! je te dis, & ne déguiſe point,
Que...

FILINTE.

Ne me crois pas duppe, & crédule à ce point.

ERASTE.

Veux-tu m'obliger?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laiſſe-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Une galanterie
En certain lieu, ce ſoir . . .

FILINTE.

Je ne te quitte pas.
En quel lieu que ce ſoit, je veux ſuivre tes pas.

ERASTE.

Parbleu, puiſque tu veux que j'aye une querelle,
Je conſens à l'avoir pour contenter ton zéle;
Ce ſera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

C'eſt fort mal d'un ami recevoir le ſervice:
Mais puiſque je vous rends un ſi mauvais office,
Adieu. Vuidez ſans moi tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous ſerez mon ami quand vous me quitterez.
[*ſeul.*]
Mais voyez quels malheurs ſuivent ma deſtinée!
Ils m'auront fait paſſer l'heure qu'on m'a donnée.

SCENE V.

DAMIS, L'EPINE, ERASTE, LA RIVIERE *& ses compagnons.*

DAMIS *à l'Epine.*

Quoi ! malgré moi le traître espére l'obtenir ?
Ah ! mon juste courroux le sçaura prévenir.

ERASTE *à part.*

J'entrevois-là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoi ! toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise ?

DAMIS *à l'Epine.*

Oui, j'ai sçû que ma niéce, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Eraste sans témoins.

LA RIVIERE *à ses compagnons.*

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?
Approchons doucement sans nous faire connoître.

DAMIS *à l'Epine.*

Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t-en faire venir ceux que je viens de dire,
Pour les mettre en embuche aux lieux que je désire,
Afin qu'au nom d'Eraste, on soit prêt à venger
Mon honneur que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flâme criminelle.

LA RIVIERE *attaquant Damis avec ſes compagnons.*

Avant qu'à tes fureurs on puiſſe l'immoler,
Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ERASTE.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me preſſe
De ſecourir ici l'oncle de ma maîtreſſe.
[*à Damis.*]
Je ſuis à vous, monſieur.

[*Il met l'épée à la main contre la Riviere & ſes compagnons qu'il met en fuite.*]

DAMIS.

O Ciel! par quel ſecours,
D'un trépas aſſûré, vois-je ſauver mes jours?
A qui ſuis-je obligé d'un ſi rare ſervice?

ERASTE *revenant.*

Je n'ai fait, vous ſervant, qu'un acte de juſtice.

DAMIS.

Ciel! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi?
Eſt-ce la main d'Eraſte...

ERASTE.

Oui, oui, monſieur, c'eſt moi.
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DAMIS.

Quoi! celui dont j'avois réſolu le trépas,
Eſt celui qui pour moi vient d'employer ſon bras?
Ah! c'en eſt trop; mon cœur eſt contraint de ſe rendre,
Et, quoique votre amour ce ſoir ait pû prétendre,

Ce trait si surprenant de générosité,
Doit étouffer en moi toute animosité.
Je rougis de ma faute, & blâme mon caprice.
Ma haine trop long-tems vous a fait injustice;
Et, pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE.

ORPHISE *sortant de chez elle avec un flambeau.*

MOnsieur, quelle avanture a d'un trouble effroyable...

DAMIS.

Ma niéce, elle n'a rien que de très-agréable,
Puisqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en vous,
C'est elle qui vous donne Eraste pour époux.
Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ERASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux sort, dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir.

[*On frappe à la porte de Damis.*]

ERASTE.

Qui frappe-là si fort?

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ORPHISE, ERASTE, L'EPINE.

L'EPINE.

MOnsieur, ce sont des masques,
Qui portent des crins-crins & des tambours de basques.

[*Les masques entrent qui occupent toute la place.*]

ERASTE.

Quoi! toujours des fâcheux? Holà, suisses, ici,
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

FIN.



BALLET

BALLET DU TROISIÉME ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

DEs ſuiſſes avec des halebardes chaſſent tous les maſques fâcheux, & ſe retirent enſuite pour laiſſer danſer.

DERNIERE ENTRÉE.

Quatre bergers & une bergere ferment le divertiſſement.

FIN.



L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

A

MADAME.

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre, & je me trouve si peu fait au style

d'épître dédicatoire, que je ne sçais par où sortir de celle-ci. Un autre auteur qui seroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, *sur ce titre de* L'ÉCOLE DES FEMMES, *& l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moi,* MADAME, *je vous avouë mon foible. Je ne sçais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; & quelques belles lumiéres que mes confréres les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que* VOTRE ALTESSE ROYALE *pourroit avoir à démêler avec la comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, comme il faut faire pour vous louer. La matiére,* MADAME, *ne saute que trop aux yeux, &, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, & qualités sur qualités. Vous en avez,* MADAME, *du côté du rang, & de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des graces, & de l'esprit, & du corps qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voyent. Vous en avez du côté de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous. Je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez, cette bonté toute obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce sont particuliérement ces derniéres pour qui je suis, & dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais, encore une fois,* MADAME, *je ne sçais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes, & ce sont choses, à mon avis, & d'une trop vaste étenduë,*

& d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une épître, & les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, *je ne vois rien à faire ici pour moi, que de vous dédier simplement ma comédie, & de vous assûrer avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéïssant
& très-obligé serviteur,
MOLIERE.

PREFACE.

BIEN des gens ont frondé d'abord cette comédie ; mais les rieurs ont été pour elle, & tout le mal qu'on en a pû dire, n'a pû faire qu'elle n'ait eu un ſuccès dont je me contente. Je ſçais qu'on attend de moi dans cette impreſſion quelque préface qui réponde aux cenſeurs, & rende raiſon de mon ouvrage ; & ſans doute que je ſuis aſſez redevable à toutes les perſonnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres : mais il ſe trouve qu'une grande partie des choſes que j'aurois à dire ſur ce ſujet, eſt déjà dans une diſſertation que j'ai faite en dialogue, & dont je ne ſçais encore ce que je ferai. L'idée de ce dialogue, ou ſi l'on veut, de cette petite comédie, me vint après les deux ou trois premieres repréſentations de ma piéce. Je la dis, cette idée, dans une maiſon où je me trouvai un ſoir ; & d'abord une perſonne de qualité, dont l'eſprit eſt aſſez connu dans le monde, & qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet aſſez à ſon gré, non ſeulement pour me ſolliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même, & je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée, d'une maniére, à la vérité, beaucoup plus galante, & plus ſpirituelle que je ne puis faire ; mais où je trouvai des choſes trop avantageuſes pour moi ; & j'eus peur, que ſi je produiſois cet ouvrage ſur notre théatre, on ne m'accuſât d'avoir mendié les louanges qu'on

qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sçais ce qui en sera, & cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette préface ce qu'on verra dans la critique, en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens; car pour moi je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie, & je souhaite que toutes celles que je pourrai faire, soient traitées par eux comme celle-ci, pourvû que le reste soit de même.



ACTEURS.

ARNOLPHE, *ou* LA SOUCHE.

AGNÉS, fille d'Enrique.

HORACE, amant d'Agnés, fils d'Oronte.

CHRISALDE, ami d'Arnolphe.

ENRIQUE, beau-frere de Chriſalde, & pere d'Agnés.

ORONTE, pere d'Horace, & ami d'Arnolphe.

UN NOTAIRE.

ALAIN, payſan, valet d'Arnolphe.

GEORGETTE, payſanne, ſervante d'Arnolphe.

La ſcene eſt à Paris, dans une place d'un fauxbourg.



Inv: et dessine par F. Boucher. *Gravé par Lau: Cars.*

LECOLE DES FEMMES



L'ECOLE DES FEMMES, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.



Ous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRISALDE.

Nous sommes ici seuls, & l'on peut, ce me semble,
Sans crainte d'être oüis, y discourir ensemble.

Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?
Votre deſſein, pour vous me fait trembler de peur;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme, eſt à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il eſt vray, notre ami. Peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des ſujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes ſoient par tout l'infaillible appanage.

CHRISALDE.

Ce ſont coups du hazard, dont on n'eſt point garant,
Et bien ſot, ce me ſemble, eſt le ſoin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'eſt cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont ſouffert la furie:
Car enfin vous ſçavez qu'il n'eſt grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vûs garantis;
Que vos plus grands plaiſirs ſont, par tout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues ſecrettes...

ARNOLPHE.

Fort bien. Eſt-il au monde une autre ville auſſi,
Où l'on ait des maris ſi patiens qu'ici?
Eſt-ce qu'on n'en voit pas de toutes les eſpéces,
Qui ſont accommodés chez eux de toutes piéces?
L'un amaſſe du bien, dont ſa femme fait part
A ceux qui prennent ſoin de le faire cornard;
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infame,
Voit faire tous les jours des préſens à ſa femme,

Et d'aucun ſoin jaloux n'a l'eſprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'eſt pour ſa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui ſert de guéres;
L'autre en toute douceur laiſſe aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiſeau,
Prend fort honnêtement ſes gans & ſon manteau.
L'une de ſon galant, en adroite femelle,
Fait fauſſe confidence à ſon époux fidéle
Qui dort en ſûreté ſur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des ſoins qu'il ne perd pas;
L'autre pour ſe purger de ſa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépenſe,
Et le mari benêt, ſans ſonger à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.
Enfin ce ſont par tout des ſujets de ſatyre,
Et comme ſpectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos ſots . . .

CHRISALDE.

Oui; mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie auſſi de lui.
J'entends parler le monde, & des gens ſe délaſſent
A venir débiter les choſes qui ſe paſſent:
Mais, quoique l'on divulgue aux endroits où je ſuis,
Jamais on ne m'a vû triompher de ces bruits;
J'y ſuis aſſez modeſte, & bien qu'aux occurrences
Je puiſſe condamner certaines tolérances,
Que mon deſſein ne ſoit de ſouffrir nullement
Ce que quelques maris ſouffrent paiſiblement,

Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire :
Car enfin il faut craindre un revers de satyre,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout méne,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous-main :
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compere, il en est autrement ;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance,
De tout tems votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vû contr'eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné ;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gâre qu'aux carrefours on ne vous timpanise.
Et . . .

ARNOLPHE.

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien rusé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sçais les tours rusés, & les subtiles trames,
Dont, pour nous en planter sçavent user les femmes,
Et comme on est duppé par leurs dextérités,
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Hé, que prétendez-vous? Qu'une ſotte en un mot...

ARNOLPHE.

Epouſer une ſotte, eſt pour n'être point ſot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort ſage;
Mais une femme habile eſt un mauvais préſage,
Et je ſçais ce qu'il coûte à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi, j'irois me charger d'une ſpirituelle
Qui ne parleroit rien que cercle & que ruelle?
Qui de proſe & de vers feroit de doux écrits,
Et que viſiteroient marquis, & beaux eſprits,
Tandis que ſous le nom du mari de madame,
Je ſerois comme un ſaint que pas un ne reclame?
Non, non, je ne veux point d'un eſprit qui ſoit haut,
Et femme qui compoſe en ſçait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne en clartés peu ſublime,
Même ne ſçache pas ce que c'eſt qu'une rime;
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à ſon tour, qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crême;
En un mot qu'elle ſoit d'une ignorance extrême,
Et c'eſt aſſez pour elle, à vous en bien parler,
De ſçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

CHRISALDE.

Une femme ſtupide eſt donc votre marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien ſotte,

Q'une femme fort belle, avec beaucoup d'eſprit.

CHRISALDE.

L'eſprit & la beauté . . . .

ARNOLPHE.

L'honnêteté ſuffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puiſſe jamais ſçavoir ce que c'eſt qu'être honnête?
Outre qu'il eſt aſſez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute ſa vie une bête avec ſoi,
Penſez-vous le bien prendre, & que, ſur votre idée,
La ſûreté d'un front puiſſe être bien fondée?
Une femme d'eſprit peut trahir ſon devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle oſe le vouloir;
Et la ſtupide au ſien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & ſans penſer le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce diſcours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond;
Preſſez-moi de me joindre à femme autre que ſotte,
Prêchez, patrocinez juſqu'à la Pentecôte,
Vous ſerez ébahi, quand vous ſerez au bout,
Que vous ne m'aurez rien perſuadé du tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a ſa méthode.
En femme, comme en tout, je veux ſuivre ma mode.

Je me vois riche aſſez pour pouvoir, que je croi,
Choiſir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la ſoumiſe & pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien, ni naiſſance.
Un air doux & poſé parmi d'autres enfans,
M'inſpira de l'amour pour elle dès quatre ans:
Sa mere ſe trouvant de pauvreté preſſée,
De la lui demander il me vint en penſée,
Et la bonne payſanne apprenant mon déſir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaiſir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever ſelon ma politique,
C'eſt-à-dire, ordonnant quels ſoins on employeroit
Pour la rende idiotte autant qu'il ſe pourroit.
Dieu merci, le ſuccès a ſuivi mon attente;
Et grande, je l'ai vûë à tel point innocente,
Que j'ai beni le Ciel d'avoir trouvé mon fait
Pour me faire une femme au gré de mon ſouhait.
Je l'ai donc retirée; & comme ma demeure
A cent ſortes de gens eſt ouverte à toute heure,
Je l'ai miſe à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maiſon, où nul ne me vient voir;
Et pour ne point gâter ſa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout auſſi ſimples qu'elle.
Vous me direz, pourquoi cette narration?
C'eſt pour vous rendre inſtruit de ma précaution.
Le réſultat de tout, eſt qu'en ami fidéle,
Ce ſoir je vous invite à ſouper avec elle;

Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on doit me condamner.

CHRISALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez dans cette conférence,
Juger de sa personnne & de son innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut....

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et par fois elle en dit, dont je pâme de rire.
L'autre jour, (pourroit-on se le persuader?)
Elle étoit fort en peine, & me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait, se faisoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe....

ARNOLPHE.

Bon!
Me voulez-vous toujours appeller de ce nom?

CHRISALDE.

Ah! malgré que j'en aye, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser
A quarante-deux ans de vous débaptiser,

Et, d'un vieux tronc pourri de votre métairie,
Vous faire dans le monde un nom de ſeigneurie?

ARNOLPHE.

Outre que la maiſon par ce nom ſe connoît,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaît.

CHRISALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ſes peres,
Pour en vouloir prendre un bâti ſur des chiméres?
De la plûpart des gens c'eſt la démangeaiſon;
Et ſans vous embraſſer dans la comparaiſon,
Je ſçais un payſan, qu'on appelloit gros Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un ſeul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un foſſé bourbeux,
Et de monſieur de l'Iſle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous paſſer d'exemples de la ſorte,
Mais enfin de la Souche eſt le nom que je porte;
J'y vois de la raiſon, j'y trouve des appas,
Et m'appeller de l'autre, eſt ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la plûpart ont peine à s'y ſoumettre,
Et je vois même encor des adreſſes de lettre....

ARNOLPHE.

Je le ſouffre aiſément de qui n'eſt pas inſtruit;
Mais vous....

CHRISALDE.

Soit. Là-deſſus nous n'aurons point de bruit,

Et je prendrai le ſoin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que monſieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bon jour,
Et dire ſeulement que je ſuis de retour.

CHRISALDE *à part, en s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les maniéres.

ARNOLPHE *ſeul.*

Il eſt un peu bleſſé ſur certaines matiéres.
Choſe étrange de voir, comme avec paſſion,
Un chacun eſt chauſſé de ſon opinion!

[*Il frappe à ſa porte.*]

Holà.

SCENE II.

ARNOLPHE, ALAIN & GEORGETTE *dans la maiſon.*

ALAIN.

Qui heurte?

ARNOLPHE. [*à part.*]

Ouvrez. On aura, que je penſe,
Grande joye à me voir après dix jours d'abſence.

ALAIN.

Qui va là?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette.

GEORGETTE.

Hé bien?

ALAIN.

Ouvre là bas.

GEORGETTE.

Vas-y toi.

ALAIN.

Vas-y toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie
Pour me laisser dehors! Holà ho, je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain.

ALAIN.

Quoi?

GEORGETTE.

C'est monsieu.
Ouvre vîte.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je ſouffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne ſorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah!

GEORGETTE.

Par quelle raiſon y venir, quand j'y cours?

ALAIN.

Pourquoi plûtôt que moi? Le plaiſant ſtratagême!

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aye ici l'ame bien patiente!

ALAIN *en entrant.*

Au moins c'eſt moi, Monſieur.

GEORGETTE *en entrant.*

Je ſuis votre ſervante;

C'eſt moi.

ALAIN.

Sans le reſpect de monſieur que voilà,

Je te . . .

ARNOLPHE *recevant un coup d'Alain.*

Peſte!

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaut-là.

ALAIN.

C'eſt-elle auſſi, Monſieur.

ARNOLPHE.

Que tous deux on ſe taiſe.

Songez à me répondre, & laiſſons la fadaiſe.

Hé bien, Alain, comment ſe porte-t-on ici?

ALAIN.

Monſieur, nous nous . . .

[*Arnolphe ôte le chapeau de deſſus la tête d'Alain.*]

Monſieur, nous nous por . . .

[*Arnolphe l'ôte encore.*]

Dieu merci.

Nous nous . . .

ARNOLPHE *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisiéme fois, & le jettant par terre.*]

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête?

ALAIN.

Vous faites bien. J'ai tort.

ARNOLPHE *à Alain.*

Faites descendre Agnés.

SCENE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

LOrsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non?

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc? . . .

GEORGETTE.

Oui, je meure.
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, âne, ou mulet qu'elle ne prît pour vous.

SCENE

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main, c'est un bon témoignage.
Hé bien, Agnés, je suis de retour du voyage.
En êtes-vous bien aise?

AGNES.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNES.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNES.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là?

AGNES.

Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit, & vos coëffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ah! Voilà qui va bien. Allez, montez là-haut,
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt;
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCENE V.

ARNOLPHE *seul.*

HEroïnes du tems, mesdames les sçavantes,
Pousseuses de tendresse & de beaux sentimens,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête & pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui;
Et pourvû que l'honneur soit....

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

QUe vois-je? Est-ce?... Oui.
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même.
Hor....

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah! Joye extrême!

Et depuis quand ici?

HORACE.

Depuis neúf jours.

ARNOLPHE.

Vrayment...

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étois à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE.

Oh! Comme les enfans croiſſent en peu d'années!
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vû pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte votre pere,
Mon bon & cher ami que j'eſtime & révére,
Que fait-il à préſent? Eſt-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche il ſçait que je prends part;
Nous ne nous ſommes vûs depuis quatre ans enſemble
Ni, qui plus eſt, écrit l'un à l'autre, me ſemble.

HORACE.

Il eſt, ſeigneur Arnolphe, encor plus gay que nous,
Et j'avois de ſa part une lettre pour vous;
Mais depuis par une autre il m'apprend ſa venuë,
Et la raiſon encor ne m'en eſt pas connuë.
Sçavez-vous qui peut être un de vos citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
Qu'il s'eſt en quatorze ans acquis dans l'Amérique?

ARNOLPHE.

Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon pere m'en parle, & qu'il eſt revenu,
Comme s'il devoit m'être entiérement connu;
Et m'écrit qu'en chemin enſemble ils ſe vont mettre,
Pour un fait important que ne dit pas ſa lettre.

[*Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.*]

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joye à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

[*Après avoir lû la lettre.*]

Il faut pour les amis des lettres moins civiles
Et tous ces complimens ſont choſes inutiles.
Sans qu'il prît le ſouci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement diſpoſer de mon bien.

HORACE.

Je ſuis homme à ſaiſir les gens par leurs paroles,
Et j'ai préſentement beſoin de cent piſtoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'eſt m'obliger que d'en uſer ainſi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez auſſi la bourſe.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laiſſons ce ſtile.
Hé bien, comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuſe en citoyens, ſuperbe en bâtimens,
Et j'en crois merveilleux les divertiſſemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ſes plaiſirs qu'il ſe fait à ſa guiſe;
Mais pour ceux que du nom de galans on baptiſe,
Ils ont en ce pays de quoi ſe contenter,
Car les femmes y ſont faites à coquetter,
On trouve d'humeur douce, & la brune & la blonde,
Et les maris auſſi les plus benins du monde;
C'eſt un plaiſir de prince, &, des tours que je voi,
Je me donne ſouvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déja féru quelqu'une.
Vous eſt-il point encore arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine avanture;
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE *à part.*

Bon. Voici de nouveau quelque conte gaillard,
Et ce ſera de quoi mettre ſur mes tablettes.

HORACE.

Mais de grace qu'au moins ces choſes ſoient ſecrettes.

ARNOLPHE.

Oh!

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occaſions,
Un ſecret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchiſe,
Qu'ici d'une beauté mon ame s'eſt épriſe.
Mes petits ſoins d'abord ont eu tant de ſuccès
Que je me ſuis chez elle ouvert un doux accès,
Et, ſans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y ſont en fort bonne poſture.

ARNOLPHE *en riant.*

Hé? C'eſt?

HORACE *lui montrant le logis d'Agnés.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'ici que les murs ſont rougis;
Simple, à la vérité, par l'erreur ſans ſeconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde;

Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'aſſervir,
Fait briller des attraits capables de ravir,
Un air tout engageant, je ne ſçais quoi de tendre,
Dont il n'eſt point de cœur qui ſe puiſſe défendre.
Mais peut-être il n'eſt pas que vous n'ayez bien vû
Ce jeune aſtre d'amour de tant d'attraits pourvû;
C'eſt Agnés qu'on l'appelle.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! Je créve.

HORACE.

Pour l'homme,
C'eſt, je crois, de la Zouſſe, ou Source qu'on le nomme.
Je ne me ſuis pas fort arrêté ſur le nom;
Riche, à ce qu'on m'a dit; mais des plus ſenſés, non;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoiſſez-vous point?

ARNOLPHE *à part.*

La fâcheuſe pilule!

HORACE.

Hé? Vous ne dites mot?

ARNOLPHE.

Hé oui... je le connoi.

HORACE.

C'eſt un fou, n'eſt-ce pas?

ARNOLPHE.

Hé...

HORACE.

Qu'en dites-vous? Quoi?

Hé, c'eſt-à-dire, oui. Jaloux à faire rire?
Sot? Je vois qu'il en eſt ce que l'on m'a pû dire.
Enfin l'aimable Agnés a ſçû m'aſſujettir,
C'eſt un joli bijou, pour ne vous point mentir;
Et ce ſeroit péché, qu'une beauté ſi rare
Fût laiſſée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchiſe,
N'eſt que pour mettre à bout cette juſte entrepriſe.
Vous ſçavez mieux que moi, quelques ſoient nos efforts,
Que l'argent eſt la clé de tous les grands reſſorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me ſemblez chagrin. Seroit-ce qu'en effet
Vous déſaprouveriez le deſſein que j'ai fait?

ARNOLPHE.

Non, c'eſt que je ſongeois...

HORACE.

Cet entretien vous laſſe.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Ah! Faut-il...

HORACE *revenant.*

De rechef, veuillez être diſcret,
Et n'allez pas, de grace, éventer mon ſecret.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Que je ſens dans mon ame...

HORACE

HORACE *revenant.*

Et furtout à mon pere,
Qui s'en feroit peut-être un fujet de colére.

ARNOLPHE *croyant qu'Horace revient encore.*

[*feul.*]

Oh . . . Oh! Que j'ai fouffert durant cet entretien!
Jamais trouble d'efprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence, & quelle hâte extrême,
Il m'eft venu conter cette affaire à moi-même!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur?
Mais ayant tant fouffert, je devois me contraindre
Jufques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pouffer jufqu'au bout fon caquet indifcret,
Et fçavoir pleinement leur commerce fecret.
Tâchons de le rejoindre, il n'eft pas loin, je penfe;
Tirons-en de ce fait l'entiére confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche fouvent plus qu'on ne veut trouver.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

IL m'eſt, lorſque j'y penſe, avantageux ſans doute
D'avoir perdu mes pas, & pû manquer ſa route:
Car enfin, de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pû ſe renfermer tout entier à ſes yeux,
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il ſçût ce qu'il ignore.
Mais je ne ſuis pas homme à gober le morceau,
Et laiſſer un champ libre aux yeux d'un damoiſeau;
J'en veux rompre le cours, &, ſans tarder, apprendre
Juſqu'où l'intelligence entr'eux a pû s'étendre:
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en eſt;
Elle n'a pû faillir ſans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin, eſt ſur mon compte.
Eloignement fatal! Voyage malheureux!

[*Il frappe à ſa porte.*]

SCENE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

AH! Monſieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez-çà tous deux.
Paſſez-là, paſſez-là. Venez-là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah! vous me faites peur, & tout mon ſang ſe fige.

ARNOLPHE.

C'eſt donc ainſi qu'abſent vous m'avez obéi?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Hé! ne me mangez pas, Monſieur, je vous conjure.

ALAIN *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'aſſûre.

ARNOLPHE *à part.*

Ouf. Je ne puis parler, tant je ſuis prévenu;
Je ſuffoque, & voudrois me pouvoir mettre nud.
[*à Alain & Georgette.*]
Vous avez donc ſouffert, ô canaille maudite,
[*à Alain qui veut s'enfuir.*]
Qu'un homme ſoit venu... Tu veux prendre la fuite?
[*à Georgette.*]
Il faut que ſur le champ... Si tu bouges... Je veux
[*à Alain.*]
Que vous me diſiez... Hé! Oui, je veux que tous deux..

[*Alain & Georgette se levent & veulent encore s'enfuir.*]

Quiconque remuera, par la mort, je l'aſſomme.
Comme eſt-ce que chez moi s'eſt introduit cet homme?
Hé? Parlez. Dépêchez, vîte, promtement, tôt,
Sans rêver, veut-on dire?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah!

GEORGETTE *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut.

ALAIN *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs.

ARNOLPHE *à part.*

Je ſuis en eau: prenons un peu d'haleine:
Il faut que je m'évente, & que je me proméne.
Aurois-je deviné, quand je l'ai vû petit,
Qu'il croîtroit pour cela? Ciel! Que mon cœur pâtit!
Je penſe qu'il vaut mieux que de ſa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre reſſentiment;
Patience, mon cœur, doucement, doucement.

[*à Alain & à Georgette.*]

Levez-vous, & rentrant faites qu'Agnés deſcende.

[*à part.*]

Arrêtez. Sa ſurpriſe en deviendroit moins grande,
Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire ſortir.

[*à Alain & à Georgette.*]

Que l'on m'attende ici.

SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

MOn Dieu, qu'il eſt terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce monſieur l'a fâché, je te le diſois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre eſt cela, qu'avec tant de rudeſſe
Il nous fait au logis garder notre maîtreſſe?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne ſçauroit voir perſonne en approcher?

ALAIN.

C'eſt que cette action le met en jalouſie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il eſt pris de cette fantaiſie?

ALAIN.

Cela vient ... Cela vient de ce qu'il eſt jaloux.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi l'eſt-il? Et pourquoi ce courroux?

ALAIN.

C'eſt que la jalouſie ... Entends-tu bien, Georgette,
Eſt une choſe ... là ... qui fait qu'on s'inquiéte ...
Et qui chaſſe les gens d'autour d'une maiſon.
Je m'en vais te bailler une comparaiſon,

Afin de concevoir la chofe davantage.
Di-moi, n'eft-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que fi quelque affamé venoit pour en manger,
Tu ferois en colére, & voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'eft juftement tout comme.
La femme eft en effet le potage de l'homme,
Et quand un homme voit d'autres hommes par fois,
Qui veulent dans fa foupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre auffi-tôt une colére extrême.

GEORGETTE.

Oui: mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même?
Et que nous en voyons qui paroiffent joyeux,
Lorfque leurs femmes font avec les beaux monfieux?

ALAIN.

C'eft que chacun n'a pas cette amitié goulüë
Qui n'en veut que pour foi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berlüë,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux font bons, c'eft lui.

GEORGETTE.

Voi comme il eft chagrin.

ALAIN.

C'eft qu'il a de l'ennui.

SCENE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE *à part.*

UN certain grec diſoit à l'empereur Auguſte,
Comme une inſtruction utile, autant que juſte,
Que, lorſqu'une avanture en colére nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet;
Afin que dans ce tems la bile ſe tempére,
Et qu'on ne faſſe rien que l'on ne doive faire.
J'ai ſuivi ſa leçon ſur le ſujet d'Agnés,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les ſoupçons de mon eſprit malade
Puiſſent ſur le diſcours la mettre adroitement,
Et, lui ſondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

VEnez, Agnés.
[*à Alain & Georgette.*]
Rentrez.

SCENE VI.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE.

LA promenade eſt belle.

AGNES.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour!

AGNES.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

AGNES.

Le petit chat eſt mort.

ARNOLPHE.

C'eſt dommage; mais quoi?
Nous ſommes tous mortels, & chacun eſt pour ſoi.
Lorſque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluye?

AGNES.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNES.

Jamais je ne m'ennuye.

ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNES.

Six chemises, je pense, & six coëffes aussi.

ARNOLPHE *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chere Agnés, est une étrange chose.
Voyez la médisance, & comme chacun cause.
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Etoit en mon absence à la maison venu,
Que vous aviez souffert sa vûë & ses harangues;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit faussement...

AGNES.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vrayment.

ARNOLPHE.

Quoi! C'est la vérité qu'un homme...

AGNES.

Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE *bas à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité
Me marque pour le moins son ingénuité.

[*haut.*]

Mais il me semble, Agnés, si ma mémoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNES.

Oui; mais quand je l'ai vû, vous ignoriez pourquoi,
Et vous en auriez fait sans doute autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être : mais enfin, contez-moi cette hiſtoire.

AGNES.

Elle eſt fort étonnante & difficile à croire.
J'étois ſur le balcon à travailler au frais,
Lorſque je vis paſſer ſous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vûë,
D'une humble révérence auſſi-tôt me ſaluë :
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence auſſi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence :
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
Et lui d'une troiſiéme auſſi-tôt repartant,
D'une troiſiéme auſſi j'y repars à l'inſtant.
Il paſſe, vient, repaſſe, & toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle :
Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle révérence auſſi je lui rendois :
Tant que, ſi ſur ce point la nuit ne fût venuë
Toujours comme cela je me ſerois tenuë,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût eſtimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNES.

Le lendemain, étant ſur notre porte,
Une vieille m'aborde en parlant de la ſorte :

Mon enfant, le bon Dieu puiſſe-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits long-tems vous maintenir!
Il ne vous a pas faite une belle perſonne,
Afin de mal-uſer des choſes qu'il vous donne;
Et vous devez ſçavoir que vous avez bleſſé
Un cœur, qui de s'en plaindre eſt aujourd'hui forcé.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! ſuppôt de Satan, exécrable damnée!

AGNES.

Moi, j'ai bleſſé quelqu'un? fis-je toute étonnée.
Oui, dit-elle, bleſſé, mais bleſſé tout de bon,
Et c'eſt l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
Hélas! Qui pourroit, dis-je, en avoir été cauſe?
Sur lui, ſans y penſer, fis-je cheoir quelque choſe?
Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'eſt de leurs regards qu'eſt venu tout ſon mal.
Hé, mon Dieu! ma ſurpriſe eſt, fis-je, ſans ſeconde;
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?
Oui, fit-elle, vos yeux pour cauſer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne ſçavez pas.
En un mot, il languit le pauvre miſérable;
Et s'il faut, pourſuivit la vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuſe un ſecours,
C'eſt un homme à porter en terre dans deux jours.
Mon Dieu! J'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais pour le ſecourir, qu'eſt-ce qu'il me demande?
Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir & vous entretenir;

Vos yeux peuvent eux ſeuls empêcher ſa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.
Hélas ! Volontiers, dis-je, &, puiſqu'il eſt ainſi,
Il peut tant qu'il voudra me venir voir ici.

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! ſorciére maudite, empoiſonneuſe d'ames,
Puiſſe l'enfer payer tes charitables trames !

AGNES.

Voilà comme il me vit, & reçût guériſon.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raiſon ?
Et pouvois-je, après tout, avoir la conſcience
De le laiſſer mourir faute d'une aſſiſtance ?
Moi, qui compâtis tant aux gens qu'on fait ſouffrir,
Et ne puis, ſans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE *bas à part.*

Tout cela n'eſt parti que d'une ame innocente ;
Et j'en dois accuſer mon abſence imprudente,
Qui ſans guide a laiſſé cette bonté de mœurs
Expoſée aux aguets des ruſés ſéducteurs.
Je crains que le pendard, dans ſes vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait pouſſé les affaires.

AGNES.

Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me ſemble, un petit :
Eſt-ce que c'eſt mal fait ce que je vous ai dit ?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vûë apprenez-moi les ſuites,
Et comme le jeune homme a paſſé ſes viſites.

AGNES.

Hélas! si vous sçaviez comme il étoit ravi,
Comme il perdit son mal si-tôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain & Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, & diriez comme nous.

ARNOLPHE.

Oui; mais que faisoit-il étant seul avec vous?

AGNES.

Il disoit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, & là dedans remuë
Certain je ne sçais quoi, dont je suis toute émûë.

ARNOLPHE *bas à part.*

O fâcheux examen d'un mystére fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal!

[*haut.*]

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

AGNES.

Oh! tant. Il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnés, quelqu'autre chose?

[*La voyant interdite.*]

Ouf.

AGNES.

Hé, il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi?

AGNES.

Pris...

ARNOLPHE.

Hé?

AGNES.

Le...

ARNOLPHE.

Plaît-il?

AGNES.

Je n'ose:
Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu! Non.

AGNES.

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNES.

Il m'a pris... Vous serez en colére.

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre, que de myſtére !
Qu'eſt-ce qu'il vous a pris ?

AGNES.

Il...

ARNOLPHE *à part.*

Je ſouffre en damné.

AGNES.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné ;
A vous dire le vrai, je n'ai pû m'en défendre.

ARNOLPHE *reprenant haleine.*

Paſſe pour le ruban. Mais je voulois apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiſer les bras.

AGNES.

Comment ? Eſt-ce qu'on fait d'autres choſes ?

ARNOLPHE.

Non pas.
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le poſſéde,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre remède ?

AGNES.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que, pour le ſecourir, j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE *bas à part.*

Grace aux bontés du Ciel, j'en ſuis quitte à bon compte.
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.
[*haut.*]
Chut. De votre innocence, Agnés, c'eſt un effet,
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'eſt fait, eſt fait.
Je ſçais qu'en vous flatant le galant ne déſire
Que de vous abuſer, & puis après s'en rire.

AGNES.

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que ſa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des caſſettes,
Et de ces beaux blondins écouter les ſornettes,
Que ſe laiſſer par eux, à force de langueur,
Baiſer ainſi les mains, & chatouiller le cœur,
Eſt un péché mortel des plus gros qu'il ſe faſſe.

AGNES.

Un péché, dites-vous? Et la raiſon de grace?

ARNOLPHE.

La raiſon? La raiſon eſt l'arrêt prononcé,
Que par ces actions le Ciel eſt courroucé.

AGNES.

Courroucé? Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'eſt une choſe, hélas! ſi plaiſante & ſi douce.
J'admire quelle joye on goûte à tout cela,
Et je ne ſçavois point encor ces choſes-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'eſt un grand plaiſir que toutes ces tendreſſes,
Ces propos ſi gentils, & ces douces careſſes;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et, qu'en ſe mariant, le crime en ſoit ôté.

AGNES.

N'eſt-ce plus un péché, lorſque l'on ſe marie?

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Mariez-moi donc promtement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le ſouhaitez, je le ſouhaite auſſi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNES.

Eſt-il poſſible?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNES.

Que vous me ferez aiſe!

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaiſe.

AGNES.

Vous nous voulez, nous deux...

ARNOLPHE.

Rien de plus aſſûré.

AGNES.

Que, ſi cela ſe fait, je vous carreſſerai.

ARNOLPHE.

Hé, la chose sera de ma part réciproque.

AGNES.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNES.

Nous serons mariés?

ARNOLPHE.

Oui

AGNES.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.

AGNES *riant*.

Dès ce soir?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNES.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je désire.

AGNES.

Hélas! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction!

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNES.

Avec... Là....

ARNOLPHE.

Là... Là n'eſt pas mon compte.
A choiſir un mari, vous êtes un peu prompte,
C'eſt un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt;
Et quant au monſieur, là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui déſormais vous rompiez tout commerce,
Que, venant au logis, pour votre compliment
Vous lui fermiez au néz la porte honnêtement,
Et lui jettant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnés? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je ferai le témoin.

AGNES.

Las! Il eſt ſi bien fait. C'eſt...

ARNOLPHE.

Ah! Que de langage!

AGNES.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNES.

Mais, quoi? Voulez-vous....

ARNOLPHE.

C'est assez.

Je suis maître, je parle, allez, obéïssez.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.



U i, tout a bien été, ma joye eſt ſans pareille,
Vous avez là ſuivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin ſéducteur,
Et voilà de quoi ſert un ſage directeur.
Votre innocence, Agnés, avoit été ſurpriſe :
Voyez, ſans y penſer, où vous vous étiez miſe.
Vous enfiliez tout droit, ſans mon inſtruction,
Le grand chemin d'enfer & de perdition.
De tous ces damoiſeaux on ſçait trop les coutumes,
Ils ont de beaux canons, force rubans & plumes,
Grands cheveux, belles dents, & des propos fort doux :
Mais, comme je vous dis, la griffe eſt là-deſſous,
Et ce ſont vrays Satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée :
Mais, encore une fois, grace au ſoin apporté,
Vous en êtes ſortie avec honnêteté.

L'air dont je vous ai vû lui jetter cette pierre
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux, à ne point différer
Les nôces, où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.
[*à Georgette & à Alain.*]
Un siége au frais ici. Vous, si jamais en rien....

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre monsieur-là nous en faisoit accroire:
Mais....

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi-bien est-ce un sot, il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étoient point de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je désire,
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici l'un ou l'autre au retour
Le notaire qui loge au coin du carrefour.

SCENE II.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *affis.*

AGnés, pour m'écouter, laiſſez-là votre ouvrage,
Levez un peu la tête, & tournez le viſage;
[*mettant le doigt ſur ſon front.*]
Là, regardez-moi là durant cet entretien;
Et, juſqu'au moindre mot, imprimez-le vous bien.
Je vous épouſe, Agnés, &, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre deſtinée,
Contempler la baſſeſſe où vous avez été,
Et dans le même tems admirer ma bonté
Qui, de ce vil état de pauvre villageoiſe,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoiſe,
Et jouir de la couche & des embraſſemens
D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens,
Et dont, à vingt partis fort capables de plaire,
Le cœur a refuſé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez ſans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous inſtruiſe
A mériter l'état où je vous aurai miſe,
A toujours vous connoître, & faire qu'à jamais
Je puiſſe me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnés, n'eſt pas un badinage,
A d'auſtéres devoirs le rang de femme engage,

Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine & prendre du bon tems.
Votre ſexe n'eſt là que pour la dépendance.
Du côté de la barbe eſt la toute-puiſſance.
Bien qu'on ſoit deux moitiés de la ſociété,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité:
L'une eſt moitié ſuprême, & l'autre ſubalterne,
L'une en tout eſt ſoumiſe à l'autre qui gouverne;
Et, ce que le ſoldat dans ſon devoir inſtruit
Montre d'obéïſſance au chef qui le conduit,
Le valet à ſon maître, un enfant à ſon pere,
A ſon ſupérieur le moindre petit frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéïſſance, & de l'humilité,
Et du profond reſpect où la femme doit être
Pour ſon mari, ſon chef, ſon ſeigneur, & ſon maître.
Lorſqu'il jette ſur elle un regard ſérieux,
Son devoir auſſi-tôt eſt de baiſſer les yeux,
Et de n'oſer jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'eſt ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
Mais ne vous gâtez pas ſur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laiſſer prendre aux aſſauts du malin,
C'eſt-à-dire, d'oüir aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faiſant moitié de ma perſonne,
C'eſt mon honneur, Agnés, que je vous abandonne;
Que

Que cet honneur eſt tendre, & ſe bleſſe de peu,
Que ſur un tel ſujet il ne faut point de jeu,
Et qu'il eſt aux enfers des chaudiéres bouillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal-vivantes.
Ce que je vous dis-là ne ſont pas des chanſons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre ame les ſuit, & fuit d'être coquette,
Elle ſera toujours comme un lys, blanche & nette;
Mais, s'il faut qu'à l'honneur elle faſſe un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vray partage du diable,
Bouillir dans les enfers, à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleſte bonté.
Faites la révérence. Ainſi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit ſçavoir ſon office,
Entrant au mariage il en faut faire autant:
Et voici dans ma poche un écrit important
Qui vous enſeignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur: mais c'eſt quelque bonne ame;
Et je veux que ce ſoit votre unique entretien.

[*Il ſe léve.*]

Tenez. Voyons un peu ſi vous le lirez bien.

AGNES *lit*.

LES MAXIMES DU MARIAGE, *OU* LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE.

Avec ſon exercice journalier.

I. MAXIME.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit ſe mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire :
Mais pour l'heure préſente il ne faut rien que lire.

AGNES *pourſuit.*

II. MAXIME.

Elle ne le doit parer
Qu'autant que peut déſirer
Le mari qui la poſſéde ;
C'eſt lui que touche ſeul le ſoin de ſa beauté ;
Et pour rien doit être compté,
Que les autres la trouvent laide.

III. MAXIME.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédiens qui font des teins fleuris ;
A l'honneur, tous les jours, ce ſont drogues mortelles,

Et les ſoins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

IV. Maxime.

Sous ſa coëffe en ſortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ſes yeux elle étouffe les coups;
Car, pour bien plaire à ſon époux,
Elle ne doit plaire à perſonne.

V. Maxime.

Hors ceux dont au mari la viſite ſe rend,
La bonne régle déſend
De recevoir aucune ame;
Ceux qui, de galante humeur,
N'ont affaire qu'à madame,
N'accommodent pas monſieur.

VI. Maxime.

Il faut des préſens des hommes
Qu'elle ſe défende bien;
Car, dans le ſiécle où nous ſommes,
On ne donne rien pour rien.

VII. Maxime.

Dans ſes meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes:
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

VIII. Maxime.

Ces ſociétés déréglées,
Qu'on nomme belles aſſemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les eſprits;

En bonne politique on les doit interdire :
Car c'eſt là que l'on conſpire
Contre les pauvres maris.

IX. MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur ſe vouer,
Doit ſe défendre de jouer,
Comme d'une choſe funeſte :
Car le jeu fort décevant
Pouſſe une femme ſouvent
A jouer de tout ſon reſte.

X. MAXIME.

Des promenades du tems,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle eſſaye.
Selon les prudens cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux
Eſt toujours celui qui paye.

XI. MAXIME.

ARNOLPHE.

Vous acheverez ſeule, &, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choſes comme il faut.
Je me ſuis ſouvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire, & ne tarderai guére.
Rentrez, & conſervez ce livre chérement.
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCENE III.

ARNOLPHE *seul.*

JE ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette ame.
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a, péche de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le reméde est facile;
Toute personne simple aux leçons est docile,
Et, si du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejetter.
Mais une femme habile est bien une autre bête;
Notre sort ne dépend que de sa seule tête:
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignemens ne font là que blanchir:
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à dupper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue,
Une femme d'esprit est un diable en intrigue,
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas.

Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire ;
Par ſon trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos françois l'ordinaire défaut ;
Dans la poſſeſſion d'une bonne fortune,
Le ſecret eſt toujours ce qui les importune,
Et la vanité ſotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils ſe pendroient plûtôt que de ne cauſer pas.
Oh ! que les femmes ſont du diable bien tentées,
Lorſqu'elles vont choiſir ces têtes éventées !
Et que... Mais le voici. Cachons-nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin eſt le ſien.

SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

JE reviens de chez vous, & le deſtin me montre
Qu'il n'a pas réſolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé, mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compliment.
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies,
Et, ſi l'on m'en croyoit, elles ſeroient bannies.
C'eſt un maudit uſage, & la plûpart des gens
Y perdent ſottement les deux tiers de leur tems.

[*Il se couvre.*]

Mettons donc, sans façon. Hé bien, vos amourettes?
Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?
J'étois tantôt distrait par quelque vision;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réfléxion:
De vos premiers progrès j'admire la vîtesse,
Et dans l'événement mon ame s'intéresse.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh, oh! Comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle,
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon très-grand regret,
Il a sçû de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il si-tôt appris cette avanture?

HORACE.

Je ne sçais: mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton & de visage,
& servante & valet m'ont bouché le passage;

Et d'un, *Retirez-vous, vous nous importunez*,
M'ont assez rudement fermé la porte au néz.

ARNOLPHE.

La porte au néz !

HORACE.

Au néz.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, *Vous n'entrerez point, monsieur l'a défendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre
Agnés m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jetté.

ARNOLPHE.

Comment d'un grès ?

HORACE.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre ! Ce ne sont pas des prunes que cela ;
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il eſt vray, je ſuis mal par ce retour funeſte.

ARNOLPHE.

Certes, j'en ſuis fâché pour vous, je vous proteſte.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui; mais cela n'eſt rien,

Et de vous racrocher vous trouverez moyen?

HORACE.

Il faut bien eſſayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous eſt facile, & la fille, après tout,
Vous aime.

HORACE.

Aſſûrément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'eſpére.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute;

Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là,
Qui, ſans ſe faire voir, conduiſoit tout cela.

Mais ce qui m'a ſurpris, & qui va vous ſurprendre,
C'eſt un autre incident que vous allez entendre,
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de ſa ſimplicité.
Il le faut avouer, l'amour eſt un grand maître,
Ce qu'on ne fut jamais il nous enſeigne à l'être,
Et ſouvent de nos mœurs l'abſolu changement
Devient par ſes leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obſtacles,
Et ſes effets ſoudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'inſtant il fait un libéral;
Un vaillant d'un poltron; un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus peſante,
Et donne de l'eſprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnés;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès,
Retirez-vous, mon ame aux viſites renonce,
Je ſçais tous vos diſcours, & voilà ma réponſe,
Cette pierre, ou ce grès dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre eſt tombée à mes piéds:
Et j'admire de voir cette lettre ajuſtée
Avec le ſens des mots, & la pierre jettée.
D'une telle action n'êtes-vous pas ſurpris?
L'amour ſçait-il pas l'art d'aiguiſer les eſprits?
Et peut-on me nier que ſes flâmes puiſſantes
Ne faſſent dans un cœur des choſes étonnantes?
Que dites-vous du tour, & de ce mot d'écrit?
Hé? N'admirez-vous point cette adreſſe d'eſprit?

Trouvez-vous pas plaiſant de voir quel perſonnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaiſant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

[*Arnolphe rit d'un air forcé.*]

Cet homme gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui ſe retranche, & de grès fait parade,
Comme ſi j'y voulois monter par eſcalade,
Qui pour me repouſſer, dans ſon bizarre effroi
Anime du dedans tous ſes gens contre moi,
Et qu'abuſe à ſes yeux, par ſa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême.
Pour moi, je vous l'avouë, encor que ſon retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaiſant autant qu'on ſçauroit dire;
Je ne puis y ſonger ſans de bon cœur en rire,
Et vous n'en riez pas aſſez à mon avis.

ARNOLPHE *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre ſa lettre.
Tout ce que ſon cœur ſent, ſa main a ſçû l'y mettre,
Mais en termes touchans, & tout pleins de bonté,
De tendreſſe innocente, & d'ingénuité:

De la maniére enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la premiére blessure.

ARNOLPHE *bas à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert,
Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

Je veux vous écrire, & je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerois que vous sçussiez ; mais je ne sçais comment faire pour vous les dire, & je me défie de mes paroles. Comme je commence à connoître qu'on m'a toujours tenuë dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, & d'en dire plus que je ne devrois. En vérité, je ne sçais ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, & que je serois bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela, mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, & je voudrois que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, & que tout ce que vous me dites, n'est que pour m'abuser: mais je vous assûre que je n'ai pû encore me figurer cela de vous, & je suis si touchée de vos paroles, que je ne sçaurois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est : car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde si vous me trompiez, & je pense que j'en mourrois de déplaisir.

ARNOLPHE *à part.*

Hon, chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi? Rien. C'eſt que je touſſe.

HORACE.

Avez-vous jamais vû d'expreſſion plus douce?
Malgré les ſoins maudits d'un injuſte pouvoir,
Un plus beau naturel ſe peut-il faire voir?
Et n'eſt-ce pas ſans doute un crime puniſſable,
De gâter méchamment ce fond d'ame admirable?
D'avoir, dans l'ignorance & la ſtupidité,
Voulu de cet eſprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et, ſi, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'eſpére, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment? Si vîte?

ARNOLPHE.

Il m'eſt dans la penſée
Venu tout maintenant une affaire preſſée.

HORACE.

Mais ne ſçauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maiſon pourroit avoir accès?
J'en uſe ſans ſcrupule, & ce n'eſt pas merveille,
Qu'on ſe puiſſe, entre amis, ſervir à la pareille.

Je n'ai plus là dedans que gens pour m'obſerver;
Et ſervante & valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y ſois pû prendre,
Adouci leur rudeſſe à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main
D'un génie, à vray dire, au deſſus de l'humain.
Elle m'a dans l'abord ſervi de bonne ſorte;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme eſt morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?

ARNOLPHE.

Non vrayment, &, ſans moi, vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCENE V.

ARNOLPHE *ſeul.*

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaiſir cuiſant!
Quoi! Pour une innocente, un eſprit ſi préſent?
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtreſſe,
Ou le diable à ſon ame a ſoufflé cette adreſſe.
Enfin me voilà mort par ce funeſte écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé ſon eſprit,
Qu'à m'a ſuppreſſion, il s'eſt ancré chez elle,
Et c'eſt mon déſeſpoir, & ma peine mortelle.

Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sçais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même :
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel ! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coëffé ?
Elle n'a ni parens, ni support, ni richesse,
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse,
Et cependant je l'aime après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte ? Ah ! je créve, j'enrage,
Et je souffleterois mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu : mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.
Ciel ! faites que mon front soit exemt de disgrace ;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidens,
La constance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troisiéme acte.





ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.



J'Ai peine, je l'avouë, à demeurer en place,
Et de mille ſoucis mon eſprit s'embarraſſe,
Pour pouvoir mettre un ordre & dedans & dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtreſſe a ſoutenu ma vûë!
De tout ce qu'elle a fait elle n'eſt point émûë,
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je ſentois en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillans tranſports dont s'enflammoit mon cœur,
Y ſembloient redoubler mon amoureuſe ardeur.
J'étois aigri, fâché, déſeſpéré contr'elle,
Et cependant jamais je ne la vis ſi belle;
Jamais ſes yeux aux miens n'ont paru ſi perçans,
Jamais je n'eus pour eux des déſirs ſi preſſans,

Et

Et je ſens là dedans qu'il faudra que je créve,
Si de mon triſte ſort la diſgrace s'achéve.
Quoi! J'aurai dirigé ſon éducation
Avec tant de tendreſſe & de précaution?
Je l'aurai fait paſſer chez moi dès ſon enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre eſpérance?
Mon cœur aura bâti ſur ſes attraits naiſſans,
Et crû la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou, dont elle s'amourache,
Me la vienne enlever juſques ſur la mouſtache,
Lorſqu'elle eſt avec moi mariée à demi?
Non parbleu, non parbleu, petit ſot mon ami,
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos eſpérances vaines,
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point.

SCENE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

AH! Le voilà. Bon jour. Me voici tout à point
Pour dreſſer le contrat que vous ſouhaitez faire.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul, & ſans voir ni entendre le notaire.*]

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

A mes précautions je veux ſonger de près.

LE NOTAIRE.

Je ne paſſerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Il ſe faut garantir de toutes les ſurpriſes.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires ſoient miſes.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçû,
Quittancer le contrat, que vous n'ayez reçû.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

J'ai peur, ſi je vais faire éclater quelque choſe,
Que de cet incident par la ville on ne cauſe.

LE NOTAIRE.

Hé bien, il eſt aiſé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en ſecret faire votre contrat.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en ſorte?

LE NOTAIRE.

Le douaire ſe régle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Je l'aime; & cet amour eſt mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Quel traitement lui faire en pareille avanture?

LE NOTAIRE.

L'ordre eſt que le futur doit douer la future

Du tiers de dot qu'elle a; mais cet ordre n'eſt rien,
Et l'on va plus avant lorſque l'on le veut bien.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Si....

[*Il apperçoit le notaire.*]

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde enſemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui ſemble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lorſqu'il l'aime beaucoup, & qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle,
Ou ſans retour, qui va de ladite à ſes hoirs,
Ou coutumier, ſelon les différens vouloirs,
Ou par donation dans le contrat formelle
Qu'on fait ou pure ou ſimple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hauſſer le dos? Eſt-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne ſçait pas les formes d'un contrat?
Qui me les apprendra? Perſonne, je préſume.
Sçais-je pas qu'étant joints, on eſt par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles & conquêts,
A moins que par un acte on n'y renonce exprès?

Sçais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour...

ARNOLPHE.

Oui, c'eſt choſe ſûre,
Vous ſçavez tout cela : mais qui vous en a dit mot ?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire paſſer pour ſot,
En me hauſſant l'épaule, & faiſant la grimace.

ARNOLPHE.

La peſte ſoit de l'homme, & ſa chienne de face ?
Adieu. C'eſt le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dreſſer un contrat m'a-t-on pas fait venir ?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé : mais la choſe eſt remiſe ;
Et l'on vous mandera quand l'heure ſera priſe.
Voyez quel diable d'homme avec ſon entretien ?

LE NOTAIRE *ſeul.*

Je penſe qu'il en tient, & je crois penſer bien.

SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE *allant audevant d'Alain & de Georgette.*

M'Etes-vous pas venu querir pour votre maître ?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connoître ;
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCENE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

MOnsieur...

ARNOLPHE.

Approchez-vous, vous êtes mes fidéles,
Mes bons, mes vrays amis, & j'en sçais des nouvelles.

ALAIN.

Le notaire...

ARNOLPHE.

Laiſſons, c'eſt pour quelqu'autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfans, pourroit-ce être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître?
Vous n'oſeriez après paroître en nul endroit,
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.
Donc, puiſqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puiſſe en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais, à ſes beaux diſcours, gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh! Vrayment...

GEORGETTE.

Nous ſçavons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement, Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de ſecours ſoulage ma langueur.

ALAIN.

Vous êtes un ſot.

ARNOLPHE.

[*à Georgette.*]

Bon. Georgette ma mignonne,
Tu me parois ſi douce, & ſi bonne perſonne.

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

[*à Alain.*]

Bon. Quel mal trouves-tu

Dans un dessein honnête, & tout plein de vertu?

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

[*à Georgette.*]

Fort bien. Ma mort est sûre,

Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

[*à Alain.*] Fort bien.

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien.

Je sçais, quand on me sert, en garder la mémoire.

Cependant par avance, Alain, voilà pour boire,

Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

[*Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent.*]

Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.

Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,

C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE *le poussant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN *le poussant.*

Hors dici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE *le poussant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà, c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puisque je le désire.
Je vous laisse l'argent. Allez. Je vous rejoins,
Ayez bien l'œil à tout, & secondez mes soins.

SCENE

SCENE V.

ARNOLPHE *seul.*

JE veux pour espion qui soit d'exacte vûë,
Prendre le savetier du coin de notre ruë.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, & sur tout en bannir
Vendeuses de rubans, perruquiéres, coëffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantiéres, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mystéres d'amour.
Enfin j'ai vû le monde, & j'en sçais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

LA place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'avanture,
Seule dans son balcon j'ai vû paroître Agnés
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a sçû faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte :

Mais à peine tous deux dans ſa chambre étions-nous,
Qu'elle a ſur les degrés entendu ſon jaloux,
Et tout ce qu'elle a pû dans un tel acceſſoire,
C'eſt de me renfermer dans une grande armoire.
Il eſt entré d'abord; je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, ſans rien dire, à grands pas,
Pouſſant de tems en tems des ſoupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups ſur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
Et jettant bruſquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même caſſé, d'une main mutinée,
Des vaſes dont la belle ornoit ſa cheminée;
Et ſans doute il faut bien qu'à ce becque cornu,
Du trait qu'elle a joué, quelque jour ſoit venu.
Enfin, après vingt tours, ayant de la maniére,
Sur ce qui n'en peut mais, déchargé ſa colére,
Mon jaloux inquiet, ſans dire ſon ennui,
Eſt ſorti de la chambre, & moi, de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du perſonnage,
Riſquer à nous tenir enſemble davantage,
C'étoit trop hazarder: mais je dois, cette nuit,
Dans ſa chambre un peu tard m'introduire ſans bruit.
En touſſant par trois fois je me ferai connoître,
Et je dois au ſignal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, & ſecondé d'Agnés,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon ſeul ami, je veux bien vous l'apprendre.
L'allégreſſe du cœur s'augmente à la répandre,

Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en eſt pas content, ſi quelqu'un ne le ſçait.
Vous prendrez part, je penſe, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais ſonger aux choſes néceſſaires.

SCENE VII.

ARNOLPHE *ſeul.*

QUoi! L'aſtre qui s'obſtine à me déſeſpérer,
Ne me donnera pas le tems de reſpirer?
Coup ſur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes ſoins vigilans confondre la prudence,
Et je ſerai la duppe, en ma maturité,
D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé?
En ſage philoſophe, on m'a vû vingt années
Contempler des maris les triſtes deſtinées,
Et m'inſtruire avec ſoin de tous les accidens
Qui font dans le malheur tomber les plus prudens:
Des diſgraces d'autrui profitant dans mon ame,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts:
Pour ce noble deſſein j'ai crû mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
Et, comme ſi du ſort il étoit arrêté
Que nul homme ici bas n'en ſeroit exemté,

Après l'expérience, & toutes les lumiéres
Que j'ai pû m'acquérir ſur de telles matiéres,
Après vingt ans & plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace
Pour me trouver après dans la même diſgrace?
Ah! Bourreau de deſtin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on pourſuit, je ſuis encor nanti;
Si ſon cœur m'eſt volé par ce blondin funeſte,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reſte,
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne ſe paſſera pas ſi doucement qu'on croit.
Ce m'eſt quelque plaiſir, parmi tant de triſteſſe,
Que l'on me donne avis du piége qu'on me dreſſe,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Faſſe ſon confident de ſon propre rival.

SCENE VIII.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

HÉ bien? Souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce ſoir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grace, excuſez-moi, j'ai quelqu'autre embarras.

CHRISALDE.

Votre hymen réſolu ne ſe fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'eſt trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh! Si bruſquement! Quels chagrins ſont les vôtres?
Seroit-il point, compere, à votre paſſion,
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois preſque à voir votre viſage.

ARNOLPHE.

Quoiqu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas reſſembler à de certaines gens,
Qui ſouffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'eſt un étrange fait qu'avec tant de lumiéres,
Vous vous effarouchiez toujours ſur ces matiéres,
Qu'en cela vous mettiez le ſouverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Etre avare, brutal, fourbe, méchant & lâche,
N'eſt rien, à votre avis, auprès de cette tache;
Et, de quelque façon qu'on puiſſe avoir vécu,
On eſt homme d'honneur, quand on n'eſt point cocu.
A le bien prendre au fonds, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une ame bien née ait à ſe reprocher
L'injuſtice d'un mal qu'on ne peut empêcher?

Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on ſoit digne à ſon choix de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monſtre plein d'effroi,
De l'affront que nous fait ſon manquement de foi?
Mettez-vous dans l'eſprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image,
Que, des coups du hazard aucun n'étant garant,
Cet accident de ſoi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde gloſe,
N'eſt que dans la façon de recevoir la choſe;
Et, pour ſe bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces ſortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galans,
En font par tout l'éloge, & prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites ſympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raiſon les gens ſont étonnés
De voir leur hardieſſe à montrer là leur néz.
Ce procedé ſans doute eſt tout-à-fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'eſt pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne ſuis pas auſſi pour ces gens turbulens
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête & qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, ſemblent ne pas vouloir
Qu'aucun puiſſe ignorer ce qu'ils peuvent avoir.

Entre ces deux partis, il en eſt un honnête,
Où, dans l'occaſion, l'homme prudent s'arrête;
Et, quand on le ſçait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puiſſe agir.
Quoiqu'on en puiſſe dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aiſément s'enviſage,
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le ſçavoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE.

Après ce beau diſcours, toute la confrairie
Doit un remerciment à votre ſeigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler,
Montrera de la joye à s'y voir enrôler.

CHRISALDE.

Je ne dis pas cela; car c'eſt ce que je blâme:
Mais, comme c'eſt le ſort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainſi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adreſſe, &, d'une ame réduite,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'eſt-à-dire dormir & manger toujours bien,
Et ſe perſuader que tout cela n'eſt rien.

CHRISALDE.

Vous penſez vous moquer: mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choſes plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur,
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.

Penſez-vous qu'à choiſir de deux choſes preſcrites,
Je n'aimaſſe pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaiſe humeur fait un procès ſur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diableſſes,
Se retranchant toujours ſur leurs ſagesroueſſes,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et, veulent ſur le piéd de nous être fidéles,
Que nous ſoyions tenus de tout endurer d'elles ?
Encore un coup, compere, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'eſt que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le ſouhaiter pour de certaines cauſes,
Et qu'il a ſes plaiſirs comme les autres choſes.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'eſt pas la mienne d'en tâter;
Et plûtôt que ſubir une telle avanture....

CHRISALDE.

Mon Dieu, ne jurez point de peur d'être parjure.
Si le ſort l'a réglé, vos ſoins ſont ſuperflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-deſſus.

ARNOLPHE.

Moi? Je ſerois cocu?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.
Mille gens le ſont bien, ſans vous faire bravade,

Qui

Qui de mine, de cœur, de biens & de maiſon,
Ne feroient avec vous nulle comparaiſon.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune;
Mais cette raillerie en un mot m'importune,
Briſons-là, s'il vous plaît.

CHRISALDE.

Vous êtes en courroux.
Nous en ſçaurons la cauſe. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que ſur ce ſujet votre honneur vous inſpire,
Que c'eſt être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le ſera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, & je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon reméde.

[*Il court heurter à ſa porte.*]

SCENE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

MEs amis, c'eſt ici que j'implore votre aide;
Je ſuis édifié de votre affection,
Mais il faut qu'elle éclate en cette occaſion;
Et, ſi vous m'y ſervez ſelon ma confiance,
Vous êtes aſſûrés de votre récompenſe.
L'homme que vous ſçavez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai ſçû, m'attraper cette nuit,

Dans la chambre d'Agnés entrer par escalade ;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon,
(Car dans le tems qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre,)
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir ;
Sans me nommer pourtant en aucune maniére,
Ni faire aucun semblant que je serai derriére.
Auriez-vous bien l'esprit de servir mon courroux ?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, Monsieur, tout est à nous,
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoi qu'aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc, & sur tout gardez de babiller.

[*seul.*]

Voilà pour le prochain une leçon utile ;
Et, si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.



RAÎTRES, qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monſieur, obéïſſance.

ARNOLPHE.

De cette excuſe en vain vous voulez vous armer.
L'ordre étoit de le battre, & non de l'aſſommer;
Et c'étoit ſur le dos, & non pas ſur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fît cheoir la tempête.
Ciel! Dans quel accident me jette ici le ſort!
Et que puis-je réſoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maiſon, & gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pû vous preſcrire.

[*ſeul.*]

Le jour s'en va paroître, & je vais conſulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.

Hélas ! Que deviendrai-je ? Et que dira le pere,
Lors qu'inopinément il sçaura cette affaire ?

SCENE II.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE *à part.*

IL faut que j'aille un peu reconnoître qui c'est.

ARNOLPHE.

[*se croyant seul.*] [*heurté par Horace qu'il ne reconnoît pas.*]
Eût-on jamais prévû . . . Qui va-là ? s'il vous plaît.

HORACE.

C'est vous, seigneur Arnolphe ?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous . . .

HORACE.

C'est Horace.

Je m'en allois chez vous, vous prier d'une grace.
Vous sortez bien matin ?

ARNOLPHE *bas à part.*

Quelle confusion !

Est-ce un enchantement ? Est-ce une illusion ?

HORACE.

J'étois, à dire vray, dans une grande peine ;
Et je bénis du Ciel la bonté souveraine,
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a réussi,

Et même beaucoup plus que je n'euſſe oſé dire,
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne ſçais point par où l'on a pû ſoupçonner
Cette aſſignation qu'on m'avoit ſçû donner;
Mais, étant ſur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon eſpoir, vû quelques gens paroître,
Qui, ſur moi bruſquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le piéd, & tomber juſqu'en bas;
Et ma chûte, aux dépens de quelque meurtriſſure,
De vingt coups de bâton m'a ſauvé l'avanture.
Ces gens-là, dont étoit, je penſe, mon jaloux,
Ont imputé ma chûte à l'effort de leurs coups,
Et, comme la douleur, un aſſez long eſpace,
M'a fait, ſans remuer, demeurer ſur la place,
Ils ont crû tout de bon qu'ils m'avoient aſſommé,
Et chacun d'eux s'en eſt auſſi-tôt alarmé.
J'entendois tout le bruit dans le profond ſilence,
L'un l'autre ils s'accuſoient de cette violence,
Et, ſans lumiére aucune, en querellant le ſort,
Sont venus doucement tâter ſi j'étois mort.
Je vous laiſſe à penſer ſi, dans la nuit obſcure,
J'ai d'un vray trépaſſé ſçû tenir la figure;
Ils ſe ſont retirés avec beaucoup d'effroi,
Et, comme je ſongeois à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnés émûë,
Avec empreſſement eſt devers moi venuë:
Car les diſcours qu'entr'eux ces gens avoient tenus
Juſques à ſon oreille étoient d'abord venus,

Et, pendant tout ce trouble étant moins obſervée,
Du logis aiſément elle s'étoit ſauvée :
Mais, me trouvant ſans mal, elle a fait éclater,
Un tranſport difficile à bien repréſenter.
Que vous dirai-je enfin ? Cette aimable perſonne
A ſuivi les conſeils que ſon amour lui donne,
N'a plus voulu ſonger à retourner chez ſoi,
Et de tout ſon deſtin s'eſt commiſe à ma foi.
Conſidérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expoſe d'un fou la haute impatience;
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon ame eſt embraſée,
J'aimerois mieux mourir que l'avoir abuſée;
Je lui vois des appas dignes d'un autre ſort,
Et rien ne m'en ſçauroit ſéparer que la mort.
Je prévois là-deſſus l'emportement d'un pere,
Mais nous prendrons le tems d'appaiſer ſa colére.
A des charmes ſi doux je me laiſſe emporter,
Et dans la vie enfin il faut ſe contenter.
Ce que je veux de vous, ſous un ſecret fidéle,
C'eſt que je puiſſe mettre en vos mains cette belle,
Que dans votre maiſon, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux;
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher ſa fuite,
Et qu'on en pourroit faire une exacte pourſuite,
Vous ſçavez qu'une fille auſſi de ſa façon
Donne avec un jeune homme un étrange ſoupçon;

Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entiére confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Très-volontiers, vous dis-je, & je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir.
Je rends graces au Ciel de ce qu'il me l'envoye,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joye.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés!
J'avois de votre part craint des difficultés:
Mais vous êtes du monde, & dans votre sagesse
Vous sçavez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? Car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être,
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur,
Mon allée est commode, & je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.

Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi ſans éclat je retourne ſoudain.

ARNOLPHE *ſeul.*

Ah fortune! Ce trait d'avanture propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.
[*Il s'enveloppe le néz dans ſon manteau.*]

SCENE III.

AGNES, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE *à Agnés.*

NE ſoyez point en peine où je vais vous mener;
C'eſt un logement ſûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi ce ſeroit tout détruire,
Entrez dans cette porte, & laiſſez-vous conduire.
[*Arnolphe lui prend la main ſans qu'elle le connoiſſe.*]

AGNES *à Horace,*

Pourquoi me quittez-vous?

HORACE.

Chére Agnés, il le faut.

AGNES.

Songez donc, je vous prie, à revenir bien-tôt.

HORACE.

J'en ſuis aſſez preſſé par ma flâme amoureuſe.

AGNES.

Quand je ne vous vois point, je ne ſuis point joyeuſe.

HORACE.

HORACE.

Hors de votre préſence, on me voit triſte auſſi.

AGNES.

Hélas! S'il étoit vray, vous reſteriez ici.

HORACE.

Quoi! Vous pourriez douter de mon amour extrême?

AGNES.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

[*Arnolphe la tire.*]

Ah! L'on me tire trop.

HORACE.

C'eſt qu'il eſt dangereux,
Chére Agnés, qu'en ce lieu nous ſoyions vûs tous deux;
Et ce parfait ami, de qui la main vous preſſe,
Suit le zéle prudent qui pour nous l'intéreſſe.

AGNES.

Mais ſuivre un inconnu que...

HORACE.

N'appréhendez rien.
Entre de telles mains vous ne ſerez que bien.

AGNES.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois....

[*à Arnolphe qui la tire encore.*]

Attendez.

HORACE.

Adieu. Le jour me chaſſe.

AGNES.

Quand vous verrai-je donc?

HORACE.

Bien-tôt assûrément.

AGNES.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

HORACE *en s'en allant.*

Grace au Ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence,
Et je puis maintenant dormir en assûrance.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *caché dans son manteau, & déguisant sa voix.*

Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé,
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
[*se faisant connoître.*]
Me connoissez-vous?

AGNES.

Hai!

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous posséde.
[*Agnés regarde si elle ne verra point Horace.*]
N'appellez point des yeux le galant à votre aide,

Il eſt trop éloigné pour vous donner ſecours.
Ah, ah, ſi jeune encor, vous jouez de ces tours?
Votre ſimplicité, qui ſemble ſans pareille,
Demande ſi l'on fait les enfans par l'oreille,
Et vous ſçavez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour ſuivre un galant vous évader ſans bruit?
Tu-Dieu! Comme avec lui votre langue cajole!
Il faut qu'on vous ait miſe à quelque bonne école.
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des eſprits,
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel deſſein!
Petit ſerpent que j'ai rechauffé dans mon ſein,
Et qui, dès qu'il ſe ſent, par une humeur ingrate
Cherche à faire du mal à celui qui le flate.

AGNES.

Pourquoi me criez-vous?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet.

AGNES.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'eſt pas une action infâme?

AGNES.

C'eſt un homme qui dit qu'il me veut pour ſa femme:
J'ai ſuivi vos leçons, & vous m'avez prêché
Qu'il ſe faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre,
Et je vous l'avois fait, ce ſemble, aſſez entendre.

AGNES.

Oui. Mais à vous parler franchement entre nous,
Il eſt plus pour cela ſelon mon goût que vous.
Chez vous le mariage eſt fâcheux & pénible,
Et vos diſcours en font une image terrible;
Mais, las! Il le fait, lui, ſi rempli de plaiſirs
Que de ſe marier il donne des déſirs.

ARNOLPHE.

Ah! c'eſt que vous l'aimez, traîtreſſe.

AGNES.

Oui. Je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même?

AGNES.

Et pourquoi, s'il eſt vray, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNES.

Hélas!
Eſt-ce que j'en puis mais? Lui ſeul en eſt la cauſe,
Et je n'y ſongeois pas, lorſque ſe fit la choſe.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chaſſer cet amoureux déſir.

AGNES.

Le moyen de chaſſer ce qui fait du plaiſir?

ARNOLPHE.

Et ne ſçaviez-vous pas que c'étoit me déplaire?

AGNES.

Moi? Point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE.

Il eſt vray, j'ai ſujet d'en être réjoui.
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

AGNES.

Vous?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNES.

Hélas! Non.

ARNOLPHE.

Comment, non?

AGNES.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente?

AGNES.

Mon Dieu, ce n'eſt pas moi que vous devez blâmer;
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer?
Je ne vous en ai pas empêché, que je penſe.

ARNOLPHE.

Je m'y ſuis efforcé de toute ma puiſſance;
Mais les ſoins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNES.

Vrayment, il en ſçait donc là-deſſus plus que vous,

Car, à ſe faire aimer, il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE *à part.*

Voyez comme raiſonne & répond la vilaine !
Peſte ! Une précieuſe en diroit-elle plus ?
Ah ! Je l'ai mal connuë, ou, ma foi, là-deſſus
Une ſotte en ſçait plus que le plus habile homme.
[*à Agnés.*]
Puiſqu'en raiſonnement votre eſprit ſe conſomme,
La belle raiſonneuſe, eſt-ce qu'un ſi long-tems
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens ?

AGNES.

Non. Il vous rendra tout juſques au dernier double.

ARNOLPHE *bas à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
[*haut.*]
Me rendra-t-il, coquine, avec tout ſon pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir ?

AGNES.

Je ne vous en ai pas de ſi grandes qu'on penſe.

ARNOLPHE.

N'eſt-ce rien que les ſoins d'élever votre enfance ?

AGNES.

Vous avez là dedans bien opéré vrayment,
Et m'avez fait en tout inſtruire joliment.
Croit-on que je me flate, & qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je ſuis une bête ?
Moi-même j'en ai honte, &, dans l'âge où je ſuis,
Je ne veux point paſſer pour ſotte, ſi je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoiqu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNES.

Sans doute.
C'est de lui que je sçais ce que je peux sçavoir,
Et, beaucoup plus qu'à vous, je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sçais qui me tient qu'avec une gourmade,
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.

AGNES.

Hélas! Vous le pouvez, si cela vous peut plaire.

ARNOLPHE *à part.*

Ce mot, & ce regard désarme ma colére,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, & que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance, & qu'indiscrétion,
Leur esprit est méchant, & leur ame fragile,
Il n'est rien de plus foible, & de plus imbécille,
Rien de plus infidéle, &, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
[*à Agnés*]

Hé bien, faiſons la paix. Va, petite traîtreſſe,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendreſſe,
Conſidére par-là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant ſi bon, en revanche, aime moi.

AGNES.

Du meilleur de mon cœur, je voudrois vous complaire;
Que me coûteroit-il, ſi je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux, ſi tu veux.
Ecoute ſeulement ce ſoupir amoureux;
Voi ce regard mourant, contemple ma perſonne,
Et quitte ce morveux, & l'amour qu'il te donne.
C'eſt quelque ſort qu'il faut qu'il ait jetté ſur toi,
Et tu ſeras cent fois plus heureuſe avec moi.
Ta forte paſſion eſt d'être brave & leſte,
Tu le ſeras toujours, va je te le proteſte.
Sans ceſſe, nuit & jour, je te careſſerai,
Je te bouchonnerai, baiſerai, mangerai;
Tout comme tu voudras, tu te pourras conduire:
Je ne m'explique point, & cela, c'eſt tout dire.

[*bas à part.*]

Juſqu'où la paſſion peut-elle faire aller?

[*haut.*]

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler.
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? Veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tuë? Oui, di ſi tu le veux,

Je

Je ſuis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flâme.

AGNES.

Tenez, tous vos diſcours ne me touchent point l'ame;
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah! C'eſt trop me braver, trop pouſſer mon courroux.
Je ſuivrai mon deſſein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'inſtant de la ville.
Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout,
Mais un cul de couvent me vengera de tout.

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN.

ALAIN.

JE ne ſçais ce que c'eſt, Monſieur, mais il me ſemble
Qu'Agnés & le corps mort s'en ſont allés enſemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.
[*à part.*]
Ce ne ſera pas là qu'il la viendra chercher;
Et puis, c'eſt ſeulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une ſûre demeure,
[*à Alain.*]
Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et, ſur tout, gardez-vous de la quitter des yeux.
[*ſeul.*]
Peut-être que ſon ame, étant dépayſée,
Pourra de cet amour être déſabuſée.

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

AH! Je viens vous trouver accablé de douleur.
Le Ciel, ſeigneur Arnolphe, a conclu mon malheur;
Et, par un trait fatal d'une injuſtice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici, mon pere a pris le frais;
J'ai trouvé qu'il mettoit piéd à terre ici près,
Et la cauſe en un mot d'une telle venuë
Qui, comme je diſois, ne m'étoit pas connuë,
C'eſt qu'il m'a marié, ſans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-tems plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cauſe tout le malheur dont je reſſens les coups;
Il vient avec mon pere achever ma ruine,
Et c'eſt ſa fille unique à qui l'on me deſtine.
J'ai dès leurs premiers mots penſé m'évanouir,
Et d'abord, ſans vouloir plus long-tems les oüir,
Mon pere ayant parlé de vous rendre viſite,
L'eſprit plein de frayeur, je l'ai devancé vîte.
De grace, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir,

Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-dà.

HORACE.

Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espére.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable pere.
Dites-lui que mon âge... Ah! je le vois venir.
Ecoutez les raisons que je vous puis fournir.

SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

[*Horace & Arnolphe se retirent dans un coin du théatre, & parlent bas ensemble.*]

ENRIQUE *à Chrisalde.*

AUssi-tôt qu'à mes yeux je vous ai vû paroître,
Quand on ne m'eut rien dit, j'aurois sçû vous connoître.

J'ai reconnu les traits de cette aimable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur,
Et je serois heureux, si la parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidéle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chére présence,
Tâchons de nous résoudre, & de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en est pû rester.
Il vous touche de près, & sans votre suffrage
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi,
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRISALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE *à part à Horace.*

Oui, je veux vous servir de la bonne façon.

HORACE *à part à Arnolphe.*

Gardez encore un coup...

ARNOLPHE *à Horace.*

N'ayez aucun soupçon.

[*Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser Oronte.*]

ORONTE *à Arnolphe.*

Ah! que cette embrassade est pleine de tendresse!

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande allégresse!

ORONTE.

Je ſuis ici venu . . .

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,
Je ſçais ce qui vous méne.

ORONTE.

On vous l'a déjà dit?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen réſiſte,
Et ſon cœur prévenu n'y voit rien que de triſte,
Il m'a même prié de vous en détourner;
Et moi, tout le conſeil que je vous puis donner,
C'eſt de ne pas ſouffrir que ce nœud ſe différe,
Et de faire valoir l'autorité de pere.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faiſons contr'eux à leur être indulgens.

HORACE *à part.*

Ah! Traître!

CHRISALDE.

Si ſon cœur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire réſiſtance.
Mon frere, que je crois, ſera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi? Se laiſſera-t-il gouverner par ſon fils?

Eſt-ce que vous voulez qu'un pere ait la molleſſe
De ne ſçavoir pas faire obéïr la jeuneſſe ?
Il ſeroit beau vrayment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui.
Non, non, c'eſt mon intime, & ſa gloire eſt la mienne ;
Sa parole eſt donnée, il faut qu'il la maintienne,
Qu'il faſſe voir ici de fermes ſentimens,
Et force de ſon fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'eſt parler comme il faut, & dans cette alliance,
C'eſt moi qui vous réponds de ſon obéïſſance.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je ſuis ſurpris, pour moi, du grand empreſſement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inſpire . . .

ARNOLPHE.

Je ſçais ce que je fais, & dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, ſeigneur Arnolphe, il eſt . . .

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit,
C'eſt monſieur de la Souche, on vous l'a déja dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE *à part.*

Qu'entends-je ?

ARNOLPHE *se tournant vers Horace.*

Oui. C'est-là le mystére,
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE *à part.*

En quel trouble...

SCENE VIII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnés;
Elle veut à tous coups s'échaper, & peut-être
Qu'elle se pourroit bien jetter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-la moi venir, aussi bien de ce pas

[*à Horace.*]

Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas.
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe,
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

HORACE *à part.*

Quels maux peuvent, ô Ciel, égaler mes ennuis!
Et s'est-on jamais vû dans l'abyme où je suis!

ARNOLPHE *à Oronte.*

Preſſez vîte le jour de la cérémonie,
J'y prends part, & déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'eſt bien là mon deſſein.

SCENE IX.

AGNES, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRISALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE *à Agnés.*

VEnez, belle, venez,
Qu'on ne ſçauroit tenir, & qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompenſe,
Vous pouvez faire une humble & douce révérence.
[*à Horace.*]
Adieu. L'événement trompe un peu vos ſouhaits,
Mais tous les amoureux ne ſont pas ſatisfaits.

AGNES.

Me laiſſez-vous, Horace, emmener de la ſorte?

HORACE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, tant ma douleur eſt forte.

ARNOLPHE.

Allons, cauſeuſe, allons.

AGNES.

AGNES.

Je veux reſter ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'eſt que ce myſtére-ci.
Nous nous regardons tous, ſans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loiſir je pourrai vous l'apprendre.
Juſqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point, comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conſeillé, malgré tout ſon murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui. Mais, pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit?
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens ſecrets eut le ſeigneur Enrique.
Sur quoi votre diſcours étoit-il donc fondé?

CHRISALDE.

Je m'étonnois auſſi de voir ſon procédé.

ARNOLPHE.

Quoi?

CHRISALDE.

D'un hymen ſecret ma ſœur eut une fille,
Dont on cacha le ſort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, ſous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par ſon époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et, dans ce tems, le ſort lui déclarant la guerre,
L'obligea de ſortir de ſa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller eſſuyer mille périls divers,
Dans ces lieux ſéparés de nous, par tant de mers.

CHRISALDE.

Où ſes ſoins ont gagné ce que dans ſa patrie
Avoient pû lui ravir l'impoſture & l'envie.

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de ſa fille il confia le ſort.

CHRISALDE.

Et cette payſanne a dit avec franchiſe,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remiſe.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait, ſur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

Et lui, plein de tranſport, & d'allégreſſe en l'ame,
A fait juſqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce myſtére éclairci.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je devine à peu près quel eſt votre ſupplice :
Mais le ſort en cela ne vous eſt que propice.
Si n'être point cocu vous ſemble un ſi grand bien,
Ne vous point marier en eſt le vray moyen.

ARNOLPHE *s'en allant tout tranſporté & ne pouvant parler.*]

Ouf.

SCENE DERNIERE.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, AGNES, HORACE.

ORONTE.

D'Où vient qu'il s'enfuit ſans rien dire?

HORACE.

Ah! mon pere,
Vous ſçaurez pleinement ce ſurprenant myſtére.
Le hazard en ces lieux avoit exécuté
Ce que votre ſageſſe avoit prémédité.
J'étois, par les doux nœuds d'une amour mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'eſt elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a penſé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vûë,
Et mon ame depuis n'a ceſſé d'être émûë.

Ah! ma fille, je céde à des tranſports ſi doux.

CHRISALDE.

J'en ferois de bon cœur, mon frere, autant que vous;
Mais ces lieux & cela ne s'accommodent guéres.
Allons dans la maiſon débrouiller ces myſtéres,
Payer à notre ami ſes ſoins officieux,
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux.

FIN.



LA CRITIQUE
DE
L'ECOLE
DES FEMMES,
COMÉDIE.

A LA REINE MERE,

MADAME,

Je sçais bien que VOTRE MAJESTÉ *n'a que faire de toutes mes dédicaces, & que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers* ELLE, *sont des hommages, à dire vray, dont* ELLE *nous dispenseroit très-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier* la critique de l'école des femmes; *& je n'ai pû refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joye à* VOTRE MAJESTÉ *sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande, & la meilleure Princesse du monde, & nous promet en* ELLE *de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis dans cette allégresse générale, de pouvoir encore avoir l'honneur de divertir* VOTRE MAJESTÉ. ELLE, MADAME, *qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissemens; qui, de ses hautes pensées, & de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, & ne dédaigne pas de rire de cette même bouche dont* ELLE *prie si bien Dieu. Je flate, dis-je, mon esprit, de l'espérance de cette gloire; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde, & quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joye que puisse recevoir,*

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéïssant, & très-obligé serviteur, MOLIERE.

ACTEURS.

URANIE.
ÉLISE.
CLIMENE.
LE MARQUIS.
DORANTE, *ou* LE CHEVALIER.
LYSIDAS, poëte.
GALOPIN, laquais.

La scene est à Paris dans la maison d'Uranie.





Inv et dessine par F. Boucher — *Gravé par Lau. Cars*

LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES



LA CRITIQUE
DE
L'ÉCOLE DES FEMMES,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

URANIE, ELISE.



URANIE.



Uoi! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ELISE.

Personne du monde.

URANIE.

Vrayment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une & l'autre tout aujourd'hui.

ELISE.

Cela m'étonne aussi; car ce n'est guéres notre coutume, &

votre maiſon, Dieu merci, eſt le refuge ordinaire de tous les fainéans de la cour.

URANIE.

L'après-dinée, à dire vray, m'a ſemblé fort longue.

ELISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'eſt que les beaux eſprits, couſine, aiment la ſolitude.

ELISE.

Ah! très-humble ſervante au bel eſprit; vous ſçavez que ce n'eſt pas là que je viſe.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avouë.

ELISE.

Je l'aime auſſi; mais je l'aime choiſie, & la quantité des ſottes viſites qu'il vous faut eſſuyer parmi les autres, eſt cauſe bien ſouvent que je prends plaiſir d'être ſeule.

URANIE.

La délicateſſe eſt trop grande, de ne pouvoir ſouffrir que des gens triés.

ELISE.

Et la complaiſance eſt trop générale de ſouffrir indifféremment toutes ſortes de perſonnes.

URANIE.

Je goûte ceux qui ſont raiſonnables, & me divertis des extravagans.

ELISE.

Ma foi, les extravagans ne vont guéres loin ſans vous

ennuyer, & la plûpart de ces gens-là ne ſont plus plaiſans dès la ſeconde viſite. Mais à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? Penſez-vous me le laiſſer toujours ſur les bras, & que je puiſſe durer à ſes turlupinades perpétuelles?

URANIE.

Ce langage eſt à la mode, & l'on le tourne en plaiſanterie à la cour.

ELISE.

Tant pis pour ceux qui le font, & qui ſe tuent tout le jour à parler ce jargon obſcur. La belle choſe de faire entrer, aux converſations du louvre, de vieilles équivoques ramaſſées parmi les bouës des halles & de la place maubert! La jolie façon de plaiſanter pour des courtiſans, & qu'un homme montre d'eſprit, lorſqu'il vient vous dire: Madame, vous êtes dans la place royale, & tout le monde vous voit de trois lieuës de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cauſe que Bonneuil eſt un village à trois lieuës d'ici! Cela n'eſt-il pas bien galant & bien ſpirituel, & ceux qui trouvent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela auſſi, comme une choſe ſpirituelle, & la plûpart de ceux qui affectent ce langage, ſçavent bien eux-mêmes qu'il eſt ridicule.

ELISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des ſottiſes, & d'être mauvais plaiſans de deſſein formé. Je les en tiens moins excuſables, & ſi j'en étois Juge, je ſçais bien à quoi

je condamnerois tous ces meſſieurs les turlupins.

URANIE.

Laiſſons cette matiére qui t'échauffe un peu trop, & diſons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le ſouper que nous devons faire enſemble.

ELISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, & que....

SCENE II.

URANIE, ELISE, GALOPIN.

GALOPIN.

VOilà Climene, madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE.

Hé, mon Dieu! Quelle viſite!

ELISE.

Vous vous plaignez d'être ſeule; auſſi le Ciel vous en punit.

URANIE.

Vîte, qu'on aille dire que je n'y ſuis pas.

GALOPIN.

On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui eſt le ſot qui l'a dit?

GALOPIN.

Moi, Madame.

URANIE.

Diantre ſoit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponſes de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, madame, que vous voulez être ſortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, & la laiſſez monter, puiſque la ſottiſe eſt faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la ruë.

URANIE.

Ah! couſine, que cette viſite m'embarraſſe à l'heure qu'il eſt!

ELISE.

Il eſt vray que la dame eſt un peu embarraſſante de ſon naturel; j'ai toujours eu pour elle une furieuſe averſion, &, n'en déplaiſe à ſa qualité, c'eſt la plus ſotte bête qui ſe ſoit jamais mêlée de raiſonner.

URANIE.

L'épithéte eſt un peu forte.

ELISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, & quelque choſe de plus, ſi on lui faiſoit juſtice. Eſt-ce qu'il y a une perſonne qui ſoit plus véritablement qu'elle, ce qu'on appelle précieuſe, à prendre le mot dans ſa plus mauvaiſe ſignification?

URANIE.

Elle ſe défend bien de ce nom, pourtant.

ELISE.

Il eſt vrai. Elle ſe défend du nom; mais non pas de la choſe: car enfin elle l'eſt depuis les piéds juſques à la tête, & la plus grande façonniére du monde. Il ſemble que tout ſon corps ſoit démonté, & que les mouvemens de ſes hanches,

de ſes épaules, & de ſa tête, n'aillent que par reſſorts. Elle affecte toujours un ton de voix languiſſant, & niais, fait la mouë pour montrer une petite bouche, & roule les yeux pour les faire paroître grands.

URANIE.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

ELISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me ſouviens toujours du ſoir qu'elle eut envie de voir Damon ſur la réputation qu'on lui donne, & les choſes que le public a vûës de lui. Vous connoiſſez l'homme, & ſa naturelle pareſſe à ſoutenir la converſation. Elle l'avoit invité à ſouper comme bel eſprit, & jamais il ne parut ſi ſot, parmi une demi douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, & qui le regardoient avec de grands yeux, comme une perſonne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils penſoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots; que chaque parole qui ſortoit de ſa bouche devoit être extraordinaire; qu'il devoit faire des impromptu ſur tout ce qu'on diſoit, & ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par ſon ſilence, & la dame fut auſſi mal ſatisfaite de lui, que je le fus d'elle.

URANIE.

Tai-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ELISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis, dont nous avons parlé. Le bel aſſemblage que ce ſeroit d'une précieuſe, & d'un turlupin!

URANIE.

Veux-tu te taire? La voici.

SCENE III.

CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

URANIE.

VRayment, c'eſt bien tard que...

CLIMENE.

Hé, de grace, ma chére, faites-moi vîte donner un ſiége.

URANIE *à Galopin.*

Un fauteuil promtement.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu!

URANIE.

Qu'eſt-ce donc?

CLIMENE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris?

CLIMENE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous qu'on vous délace?

CLIMENE.

Mon Dieu, non. Ah!

URANIE.

Quel eſt donc votre mal? Et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, & je l'ai apporté du palais royal.

URANIE.

Comment?

CLIMENE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapſodie de l'école des femmes. Je ſuis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, & je penſe que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ELISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent, ſans qu'on y ſonge!

URANIE.

Je ne ſçais pas de quel tempérament nous ſommes ma couſine & moi; mais nous fûmes avant-hier à la même piéce, & nous en revinmes toutes deux ſaines & gaillardes.

CLIMENE.

Quoi! Vous l'avez vûe?

URANIE.

Oui; & écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMENE.

Et vous n'en avez pas été juſques aux convulſions, ma chére?

URANIE.

Je ne ſuis pas ſi délicate, Dieu merci, & je trouve pour moi que

que cette comédie ſeroit plûtôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu! Que dites-vous là? Cette propoſition peut-elle être avancée par une perſonne, qui ait du revenu en ſens commun? Peut-on, impunément, comme vous faites, rompre en viſiére à la raiſon, &, dans le vray de la choſe, eſt-il un eſprit ſi affamé de plaiſanterie, qu'il puiſſe tâter des fadaiſes dont cette comédie eſt aſſaiſonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de ſel dans tout cela. *Les enfans par l'oreille* m'ont paru d'un goût déteſtable: *La tarte à la crême* m'a affadi le cœur; & j'ai penſé vomir *au potage*.

ELISE.

Mon Dieu! Que tout cela eſt dit élégamment! J'aurois crû que cette piéce étoit bonne; mais madame a une éloquence ſi perſuaſive, elle tourne les choſes d'une maniere ſi agréable, qu'il faut être de ſon ſentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaiſance; &, pour dire ma penſée, je tiens cette comédie une des plus plaiſantes que l'auteur ait produites.

CLIMENE.

Ah! vous me faites pitié de parler ainſi; & je ne ſçaurois vous ſouffrir cette obſcurité de diſcernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une piéce, qui tient ſans ceſſe la pudeur en alarme, & ſalit à tout moment l'imagination?

ELISE.

Les jolies façons de parler que voilà ! Que vous êtes, madame, une rude joueuse en critique, & que je plains le pauvre Moliere de vous avoir pour ennemie !

CLIMENE.

Croyez-moi, ma chére, corrigez de bonne foi votre jugement, &, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plû.

URANIE.

Moi, je ne sçais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMENE.

Hélas ! Tout ; & je mets en fait qu'une honnête femme ne la sçauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures & de saletés.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayiez des lumiéres que les autres n'ont pas ; car, pour moi, je n'y en ai point vû.

CLIMENE.

C'est que vous ne voulez pas en avoir vû, assûrément : car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, & les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ELISE.

Ah !

CLIMENE.

Hai, hai, hai.

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMENE.

Hélas! Est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE.

Oui. Je vous demande seulement un endroit, qui vous ait fort choquée.

CLIMENE.

En faut-il d'autre que la scene de cette Agnés, lorsqu'elle dit ce qu'on lui a pris?

URANIE.

Et que trouvez-vous là de sale?

CLIMENE.

Ah!

URANIE.

De grace.

CLIMENE.

Fi.

URANIE.

Mais encore?

CLIMENE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMENE.

Tant-pis pour vous.

URANIE.

Tant-mieux plûtôt, ce me ſemble. Je regarde les choſes du côté qu'on me les montre, & ne les tourne point, pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMENE.

L'honnêteté d'une femme . . .

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'eſt pas dans les grimaces. Il ſiéd mal de vouloir être plus ſage, que celles qui ſont ſages. L'affectation en cette matiere eſt pire qu'en toute autre ; & je ne vois rien de ſi ridicule, que cette délicateſſe d'honneur qui prend tout en mauvaiſe part, donne un ſens criminel aux plus innocentes paroles, & s'offenſe de l'ombre des choſes. Croyez-moi. Celles qui font tant de façons, n'en ſont pas eſtimées plus femmes de bien. Au contraire, leur ſévérité myſtérieuſe, & leurs grimaces affectées irritent la cenſure de tout le monde, contre les actions de leur vie. On eſt ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire, &, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectérent durant toute la piéce, leurs détournemens de tête, & leurs cachemens de viſage, firent dire de tous côtés cent ſottiſes de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites ſans cela ; & quelqu'un même des laquais cria tout haut, qu'elles étoient plus chaſtes des oreilles, que de tout le reſte du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut être aveugle dans cette piéce, & ne pas faire

ſemblant d'y voir les choſes.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y eſt pas.

CLIMENE.

Ah ! Je ſoutiens, encore un coup, que les ſaletés y crévent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoi ! la pudeur n'eſt pas viſiblement bleſſée par ce que dit Agnés dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE.

Non vrayment. Elle ne dit pas un mot, qui de ſoi ne ſoit fort honnête ; &, ſi vous voulez entendre deſſous quelqu'autre choſe, c'eſt vous qui faites l'ordure, & non pas elle, puiſqu'elle parle ſeulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMENE.

Ah ! Ruban, tant qu'il vous plaira ; mais ce, *le*, où elle s'arrête, n'eſt pas mis pour des prunes. Il vient ſur ce, *le*, d'étranges penſées. Ce, *le*, ſcandaliſe furieuſement : &, quoique vous puiſſiez dire, vous ne ſçauriez défendre l'inſolence de ce, *le*.

ELISE.

Il eſt vray, ma couſine, je ſuis pour madame contre ce, *le*. Ce, *le*, eſt inſolent au dernier point, & vous avez tort de défendre ce, *le*.

CLIMENE.

Il a une obſcénité qui n'eſt pas ſupportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce mot-là, madame ?

CLIMENE.

Obſcénité, madame.

ELISE.

Ah ! mon Dieu, Obſcénité. Je ne ſçais ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMENE.

Enfin, vous voyez comme votre ſang prend mon parti.

URANIE.

Hé, mon Dieu ! c'eſt une cauſeuſe qui ne dit pas ce qu'elle penſe. Ne vous y fiez pas beaucoup, ſi vous m'en voulez croire.

ELISE.

Ah ! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre ſuſpecte à madame ! Voyez un peu où j'en ſerois, ſi elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je ſi malheureuſe, madame, que vous euſſiez de moi cette penſée ?

CLIMENE.

Non, non, je ne m'arrête pas à ſes paroles, & je vous crois plus ſincére qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah ! que vous avez bien raiſon, madame, & que vous me rendrez juſtice, quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante perſonne du monde, que j'entre dans tous vos ſentimens, & ſuis charmée de toutes les expreſſions qui ſortent de votre bouche.

CLIMENE.

Hélas ! je parle ſans affectation.

ELISE.

On le voit bien, madame, & que tout eſt naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, & votre ajuſtement ont je ne ſçais quel air de qualité, qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux & des oreilles; & je ſuis ſi remplie de vous, que je tâche d'être votre ſinge, & de vous contrefaire en tout.

CLIMENE.

Vous vous moquez de moi, madame.

ELISE.

Pardonnez-moi, madame. Qui voudroit ſe moquer de vous?

CLIMENE.

Je ne ſuis pas un bon modéle, madame.

ELISE.

Oh! Que ſi, madame.

CLIMENE.

Vous me flatez, madame.

ELISE.

Point du tout, madame.

CLIMENE.

Epargnez-moi, s'il vous plaît, madame.

ELISE.

Je vous épargne auſſi, madame, & je ne dis pas la moitié de ce que je penſe, madame.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu ! Briſons-là, de grace. Vous me jetteriez

dans une confuſion épouvantable.

[*à Uranie.*]

Enfin, nous voilà deux contre vous, & l'opiniâtreté ſied ſi mal aux perſonnes ſpirituelles....

SCENE IV.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

GALOPIN *à la porte de la chambre.*

ARrêtez, s'il vous plaît, monſieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, ſans doute.

GALOPIN.

Si fait, je vous connois : mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah ! que de bruit, petit laquais !

GALOPIN.

Cela n'eſt pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtreſſe.

GALOPIN.

Elle n'y eſt pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans ſa chambre.

GALOPIN.

GALOPIN.

Il est vray, la voilà: mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

C'est votre laquais, madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y êtes pas, madame, & il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour, de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet insolent! Je vous prie, monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vû, madame; &, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ELISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE *à galopin*.

Un siége donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un?

URANIE.

Approche-le. [*Galopin pousse le siége rudement & sort.*]

SCENE V.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE.

LE MARQUIS.

VOtre petit laquais, madame, a du mépris pour ma perſonne.

ELISE.

Il auroit tort, ſans doute.

LE MARQUIS.

C'eſt peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaiſe mine :

[*Il rit.*]

hai, hai, hai, hai.

ELISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, meſdames, lorſque je vous ai interrompuës ?

URANIE.

Sur la comédie de l'école des femmes.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en ſortir.

CLIMENE.

Hé bien, monſieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMENE.

Ah! que j'en ſuis ravie!

LE MARQUIS.

C'eſt la plus méchante choſe du monde. Comment, diable! A peine ai-je pû trouver place. J'ai penſé être étouffé à la porte, & jamais on ne m'a tant marché ſur les pieds. Voyez comme mes canons, & mes rubans en ſont ajuſtés, de grace.

ELISE.

Il eſt vray que cela crie vengeance contre l'école des femmes, & que vous la condamnez avec juſtice.

LE MARQUIS.

Il ne s'eſt jamais fait, je penſe, une ſi méchante comédie.

URANIE.

Ah! Voici Dorante que nous attendions.

SCENE VI.

DORANTE, CLIMENE, URANIE, ELISE, LE MARQUIS.

DORANTE.

NE bougez, de grace, & n'interrompez point votre diſcours. Vous êtes-là ſur une matiére, qui, depuis quatre jours, fait preſque l'entretien de toutes les maiſons de Paris; & jamais on n'a rien vû de ſi plaiſant, que la diverſité des jugemens qui ſe font là-deſſus. Car enfin, j'ai oüi condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choſes que j'ai vû d'autres eſtimer le plus.

URANIE.

Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il est vray. Je la trouve détestable, morbleu, détestable, du dernier détestable; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE.

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS.

Quoi, Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette piéce?

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison, de grace, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE.

Après cela, il n'y a plus rien à dire, voilà son procès fait. Mais encore instrui-nous, & nous di les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sçais-je moi? Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sçais bien que je n'ai jamais rien vû

de si méchant, Dieu me sauve ; & Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité est belle, & te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, & qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fut-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre jour sur le théatre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la piéce avec un sérieux le plus sombre du monde, &, tout ce qui égayoit les autres, ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussoit les épaules, & regardoit le parterre en pitié ; & quelquefois aussi le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut, *Ri donc, parterre, ri donc*. Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, & chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Appren, Marquis, je te prie, & les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie ; que la différence du demi louis d'or, & de la piéce de quinze sols, ne fait rien du tout au bon goût ; que debout ou assis l'on peut donner un mauvais jugement, & qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui

le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une piéce selon les régles, & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, & de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, Chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu, je m'en réjouis, & je ne manquerai pas de l'avertir, que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai, hai.

DORANTE.

Ri tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, & ne sçaurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours & parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connoître; qui, dans une comédie se récrieront aux méchans endroits, & ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même & louent tout à contre sens, prenent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, & ne manquent jamais de les estropier, & de les mettre hors de place. Hé, morbleu, Messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, & songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu le prends là...

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'eſt pas à toi que je parle. C'eſt à une douzaine de meſſieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs maniéres extravagantes, & font croire parmi le peuple que nous nous reſſemblons tous. Pour moi, je m'en veux juſtifier le plus qu'il me ſera poſſible; & je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils ſe rendront ſages.

LE MARQUIS.

Di-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lyſandre ait de l'eſprit?

DORANTE.

Oui ſans doute, & beaucoup.

URANIE.

C'eſt une choſe qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demande-lui ce qu'il lui ſemble de l'école des femmes. Tu verras qu'il te dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Hé, mon Dieu! il y en a beaucoup que le trop d'eſprit gâte, qui voyent mal les choſes à force de lumiére, & même qui ſeroient bien fâchés d'être de l'avis des autres pour avoir la gloire de décider.

URANIE.

Il eſt vray. Notre ami eſt de ces gens-là, ſans doute. il veut être le premier de ſon opinion, & qu'on attende par reſpect ſon jugement. Toute approbation qui marche avant la ſienne eſt un attentat ſur ſes lumiéres, dont il ſe venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le conſulte ſur

toutes les affaires d'esprit; & je suis sûre que si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie par tout pour épouvantable, & dit qu'elle n'a pû jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE.

Je dirai que cela est digne du caractere qu'elle a pris, & qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voyent qu'elles perdent, & prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse & de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune, & l'habileté de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avoit vû. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, & qu'il n'y a point presque de mots, dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queuë, pour les syllabes deshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE.

Vous êtes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta comédie, en faisant la satyre de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

ELISE.

ELISE.

Tout beau, monſieur le Chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elles, qui ſeroient dans les mêmes ſentimens.

DORANTE.

Je ſçais bien que ce n'eſt pas vous, au moins, & que, lorſque vous avez vû cette repréſentation......

ELISE. [*Montrant Climene.*]

Il eſt vray; mais j'ai changé d'avis, & madame ſçait appuyer le ſien par des raiſons ſi convaincantes, qu'elle m'a entraînée de ſon côté.

DORANTE *à Climene.*

Ah! madame, je vous demande pardon, &, ſi vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMENE.

Je ne veux pas que ce ſoit pour l'amour de moi; mais pour l'amour de la raiſon: car enfin cette piéce, à le bien prendre, eſt tout-à-fait indéfendable, & je ne conçois pas....

URANIE.

Ah! Voici l'auteur monſieur Lyſidas. Il vient tout à propos, pour cette matiére. Monſieur Lyſidas, prenez un ſiége vous-même, & vous mettez-là.

SCENE VII.

LYSIDAS, CLIMENE, URANIE, ELISE, DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

MAdame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma piéce chez madame la marquiſe, dont je vous avois parlé, & les louanges qui lui ont été données, m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ELISE.

C'eſt un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE.

Aſſéyez-vous donc, monſieur Lyſidas, nous lirons votre piéce après ſouper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étoient-là doivent venir à ſa premiére repréſentation, & m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le crois. Mais, encore une fois, aſſéyez-vous, s'il vous plaît. Nous ſommes ici ſur une matiére que je ſerai bien aiſe que nous pouſſions.

LYSIDAS.

Je penſe, madame, que vous retiendrez auſſi une loge pour ce jour-là.

URANIE.

Nous verrons. Pourſuivons de grace notre diſcours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, madame, qu'elles ſont preſque toutes retenuës.

URANIE.

Voilà qui eſt bien. Enfin j'avois beſoin de vous, lorſque vous êtes venu, & tout le monde étoit ici contre moi.

ELISE *à Uranie.*

[*montrant Dorante.*]

Il s'eſt mis d'abord de votre côté : mais maintenant qu'il ſçait

[*montrant Climene.*]

que madame eſt à la tête du parti contraire, je penſe que vous n'avez qu'à chercher un autre ſecours.

CLIMENE.

Non, non, je ne voudrois pas qu'il fît mal ſa cour auprés de madame votre couſine, & je permets à ſon eſprit d'être du parti de ſon cœur.

DORANTE.

Avec cette permiſſion, madame, je prendrai la hardieſſe de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant ſçachons un peu les ſentimens de monſieur Lyſidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, madame?

URANIE.

Sur le ſujet de l'école des femmes,

LYSIDAS.

Ah, ah!

DORANTE.

Que vous en ſemble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-deſſus; & vous ſçavez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonſpection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que penſez-vous de cette comédie.

LYSIDAS.

Moi, monſieur?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Aſſûrément.

LYSIDAS.

Aſſûrément. Pourquoi non? N'eſt-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hon, hon, vous êtes un méchant diable, monſieur Lyſidas; vous ne dites pas ce que vous penſez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon dieu! Je vous connois. Ne diſſimulons point.

LYSIDAS.

Moi, monsieur?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette piéce n'est que par honnêteté, & que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens, qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS.

Hai, hai, hai.

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS.

Il est vray qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu en tiens, & te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah.

DORANTE.

Pousse, mon cher Marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les sçavans de notre côté.

DORANTE.

Il est vray. Le jugement de monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela; & puisque j'ai bien l'au- [*Montrant Climene.*] dace de me défendre contre les sentimens de madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ELISE.

Quoi! Vous voyez contre vous, madame, monsieur le mar-

quis, & monsieur Lysidas, & vous osez résister encore? Fi, que cela est de mauvaise grace.

CLIMENE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette piéce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bien-tôt dit, Marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi, & je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! Je ne dis plus mot, tu as raison, Marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assûrément. Ce sont tous gens éclairés, & qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sçais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette piéce, non plus que les satyres desobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser, & de

prendre rien ſur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces ſortes de ſatyres tombent directement ſur les mœurs, & ne frappent les perſonnes que par réfléxion. N'allons point nous appliquer à nous-mêmes les traits d'une cenſure générale, & profitons de la leçon, ſi nous pouvons, ſans faire ſemblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expoſe ſur les théatres, doivent être regardées ſans chagrin de tout le monde. Ce ſont miroirs publics où il ne faut jamais témoigner qu'on ſe voye; & c'eſt ſe taxer hautement d'un défaut, que ſe ſcandaliſer qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choſes par la part que j'y puiſſe avoir, & je penſe que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui ſe gouvernent mal.

ELISE.

Aſſûrément, madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite eſt aſſez connuë, & ce ſont de ces ſortes de choſes qui ne ſont conteſtées de perſonne.

URANIE *à Climene.*

Auſſi, madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous, & mes paroles, comme les ſatyres de la comédie, demeurent dans la théſe générale.

CLIMENE.

Je n'en doute pas, madame. Mais enfin paſſons ſur ce chapitre. Je ne ſçais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre ſexe dans un certain endroit de la piéce; & pour moi, je vous avouë que je ſuis dans une colére

épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux.*

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'eſt un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, madame, ne ſçavez-vous pas que les injures des amans n'offenſent jamais, qu'il eſt des amours emportés auſſi-bien que des doucereux, & qu'en de pareilles occaſions les paroles les plus étranges, & quelque choſe de pis encore, ſe prennent bien ſouvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent?

ELISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne ſçaurois digérer cela, non plus que le *potage & la tarte à la crême*, dont madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! Ma foi, oui, *tarte à la crême!* Voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crême.* Que je vous ſuis obligé, madame, de m'avoir fait ſouvenir de *tarte à la crême.* Y a-t-il aſſez de pommes en Normandie pour *tarte à la crême?* *Tarte à la crême*, morbleu, *tarte à la crême!*

DORANTE.

Hé bien, que veux-tu dire? *Tarte à la crême!*

LE MARQUIS.

Parbleu, *tarte à la crême*, Chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE

LE MARQUIS.

Tarte à la crême !

DORANTE.

Di-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême !

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême ! Madame.

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire ?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crême !*

URANIE.

Ah ! Je le quitte.

ELISE.

Monsieur le marquis s'y prend bien, & vous bourre de la belle maniére. Mais je voudrois bien que monsieur Lysidas voulût les achever, & leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, & je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, & qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles, à la beauté des piéces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui, on ne

court plus qu'à cela, & l'on voit une ſolitude effroyable aux grands ouvrages, lorſque des ſottiſes ont tout Paris. Je vous avouë que le cœur m'en ſaigne quelquefois, & cela eſt honteux pour la France.

CLIMENE.

Il eſt vray que le goût des gens eſt étrangement gâté là-deſſus, & que le ſiécle s'encanaille furieuſement.

ELISE.

Celui-là eſt joli encore, s'encanaille. Eſt-ce vous qui l'avez inventé, madame?

CLIMENE.

Hé!

ELISE.

Je m'en ſuis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, monſieur Lyſidas, que tout l'eſprit & toute la beauté ſont dans les poëmes ſérieux, & que les piéces comiques ſont des niaiſeries qui ne méritent aucune louange?

URANIE.

Ce n'eſt pas mon ſentiment, pour moi. La tragédie, ſans doute, eſt quelque choſe de beau quand elle eſt bien touchée; mais la comédie a ſes charmes, & je tiens que l'une n'eſt pas moins difficile que l'autre.

DORANTE.

Aſſûrément, madame; & quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuſeriez pas. Car enfin, je trouve qu'il eſt bien plus aiſé de ſe guinder ſur de grands ſentimens, de braver en vers

la fortune, accuser les destins, & dire des injures aux Dieux, que d'entrer, comme il faut, dans le ridicule des hommes, & de rendre agréablement sur le théatre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; & vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, & qui souvent laisse le vray pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; & vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siécle. En un mot, dans les piéces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens, & bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; & c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMENE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens, & cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vû.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE.

Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as pas trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guéres mieux, & toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela...

LYSIDAS.

Ah! monſieur, la cour?

DORANTE.

Achevez, monſieur Lyſidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne ſe connoît pas à ces choſes; & c'eſt le refuge ordinaire de vous autres meſſieurs les auteurs dans le mauvais ſuccès de vos ouvrages, que d'accuſer l'injuſtice du ſiécle, & le peu de lumiére des courtiſans. Sçachez, s'il vous plaît, monſieur Lyſidas, que les courtiſans ont d'auſſi bons yeux que d'autres, qu'on peut être habile avec un point de Veniſe & des plumes, auſſi-bien qu'avec une perruque courte, & un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'eſt le jugement de la cour; que c'eſt ſon goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réuſſir; qu'il n'y a point de lieu où les déciſions ſoient ſi juſtes, &, ſans mettre en ligne de compte tous les gens ſçavans qui y ſont, que, du ſimple bon ſens naturel & du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une maniére d'eſprit, qui, ſans comparaiſon, juge plus finement des choſes, que tout le ſçavoir enrouillé des pédans.

URANIE.

Il eſt vray que pour peu qu'on y demeure, il nous paſſe-là tous les jours aſſez de choſes devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connoître; & ſurtout, pour ce qui eſt de la bonne ou mauvaiſe plaiſanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, & je ſuis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma

ſoi, il y en a un grand nombre parmi les beaux eſprits de profeſſion; & ſi l'on jouë quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, & que ce ſeroit une choſe plaiſante à mettre ſur le théatre, que leurs grimaces ſçavantes, & leurs rafinemens ridicules, leur vicieuſe coutume d'aſſaſſiner les gens de leurs ouvrages, leurs friandiſes de louanges, leurs ménagemens de penſées, leur trafic de réputation, & leurs ligues offenſives & défenſives, auſſi-bien que leurs guerres d'eſprit, & leurs combats de proſe & de vers.

LYSIDAS.

Moliere eſt bien-heureux, monſieur, d'avoir un protecteur auſſi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il eſt queſtion de ſçavoir ſi la piéce eſt bonne, & je m'offre d'y montrer par tout cent défauts viſibles.

URANIE.

C'eſt une étrange choſe de vous autres meſſieurs les poëtes, que vous condamniez toujours les piéces où tout le monde court, & ne diſiez jamais du bien que de celles où perſonne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, & pour les autres une tendreſſe qui n'eſt pas concevable.

DORANTE.

C'eſt qu'il eſt généreux de ſe ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais de grace, monſieur Lyſidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me ſuis point apperçûë.

LYSIDAS.

Ceux qui poſſédent Ariſtote & Horace, voyent d'abord, madame, que cette comédie péche contre toutes les régles de l'art.

URANIE.

Je vous avouë que je n'ai aucune habitude avec ces mesſieurs-là, & que je ne ſçais point les régles de l'art.

DORANTE.

Vous êtes de plaiſantes gens avec vos régles dont vous embarraſſez les ignorans, & nous étourdiſſez tous les jours. Il ſemble à vous oüir parler, que ces régles de l'art ſoient les plus grands myſtéres du monde, & cependant, ce ne ſont que quelques obſervations aiſées que le bon ſens a faites ſur ce qui peut ôter le plaiſir que l'on prend à ces ſortes de poëmes; & le même bon ſens qui a fait autrefois ces obſervations, les fait fort aiſément tous les jours, ſans le ſecours d'Horace & d'Ariſtote. Je voudrois bien ſçavoir ſi la grande régle de toutes les régles n'eſt pas de plaire, & ſi une piéce de théatre qui a attrapé ſon but, n'a pas ſuivi un bon chemin? Veut-on que tout un public s'abuſe ſur ces ſortes de choſes, & que chacun n'y ſoit pas juge du plaiſir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une choſe de ces meſſieurs-là, c'eſt que ceux qui parlent le plus des régles, & qui les ſçavent mieux que les autres, font des comédies que perſonne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'eſt ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs diſputes embarraſſantes. Car enfin, ſi les piéces qui ſont ſelon les régles ne plaiſent pas, & que celles qui plaiſent ne ſoient pas ſelon les régles, il faudroit de néceſſité que les régles euſſent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent aſſujettir le goût du public, &

ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, & ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; &, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, & si les régles d'Aristote me défendoient de rire.

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sausse excellente, & qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les préceptes du cuisinier françois.

URANIE.

Il est vray; & j'admire les rafinemens de certaines gens, sur des choses que nous devons sentir nous-mêmes.

DORANTE.

Vous avez raison, madame, de les trouver étranges tous ces rafinemens mystérieux. Car enfin, s'il ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; &, jusqu'au manger & au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, monsieur, toute votre raison, c'est que l'école des femmes a plu; & vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les régles, pourvû...

DORANTE.

Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela.

Je dis bien que le grand art est de plaire, & que cette comédie ayant plû à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, & qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais avec cela je soutiens qu'elle ne péche contre aucune des régles dont vous parlez. Je les ai lûës, Dieu merci, autant qu'un autre, & je ferois voir aisément, que peut-être n'avons-nous point de piéce au théatre plus réguliére que celle-là.

ELISE.

Courage, monsieur Lysidas, nous sommes perdus, si vous reculez.

LYSIDAS.

Quoi, monsieur, la protase, l'épitase, & la péripétie...

DORANTE.

Ah! monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paroissez point si sçavant, de grace. Humanisez votre discours, & parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'exposition du sujet, que la protase; le nœud, que l'épitase; & le dénouëment, que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, & je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une piéce qui péche contre le nom propre des piéces de théatre? Car enfin le nom de poëme dramatique vient d'un mot grec qui signifie, agir, pour montrer que la nature de ce poëme consiste

consiste dans l'action ; & dans cette comédie-ci, il ne se passe point d'actions, & tout consiste en des récits que viennent faire, ou Agnés, ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah, ah, Chevalier.

CLIMENE.

Voilà qui est spirituellement remarqué, & c'est prendre le fin des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, & sur tout celui *des enfans par l'oreille?*

CLIMENE.

Fort bien.

ELISE.

Ah!

LYSIDAS.

La scene du valet & de la servante au-dedans de la maison, n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, & tout-à-fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela est vrai.

CLIMENE.

Assûrément.

ELISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à

Horace? Puiſque c'eſt le perſonnage ridicule de la piéce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS.

Bon. La remarque eſt encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.

ELISE.

Merveilleuſe.

LYSIDAS.

Le ſermon & les maximes ne ſont-elles pas des choſes ridicules, & qui choquent même le reſpect que l'on doit à nos myſtéres?

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit.

CLIMENE.

Voilà parler comme il faut.

ELISE.

Il ne ſe peut rien dire de mieux.

LYSIDAS.

Et ce monſieur de la Souche enfin, qu'on nous fait un homme d'eſprit, & qui paroît ſi ſérieux en tant d'endroits, ne deſcend-il point dans quelque choſe de trop comique, & de trop outré au cinquiéme acte, lorſqu'il explique à Agnés la violence de ſon amour, avec ces roulemens d'yeux extravagans, ces ſoupirs ridicules, & ces larmes niaiſes qui font rire tout le monde?

LE MARQUIS.

Morbleu, merveille!

CLIMENE.

Miracle !

ELISE.

Vivat, monſieur Lyſidas.

LYSIDAS.

Je laiſſe cent mille autres choſes, de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, te voilà mal ajuſté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Répond, répond, répond, répond.

DORANTE.

Volontiers. Il . . . .

LE MARQUIS.

Répond donc, je te prie.

DORANTE.

Laiſſe-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu, je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui. Si tu parles toujours.

CLIMENE.

De grace, écoutons ſes raiſons.

DORANTE.

Premierement, il n'eſt pas vrai de dire que toute la piéce n'eſt qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui ſe paſſent ſur la ſcene; & les récits eux-mêmes y ſont des actions, ſuivant la cönſtitution du ſujet; d'autant qu'ils ſont tous faits innocemment, ces récits, à la perſonne intéreſſée, qui par là entre à tous coups dans une confuſion à réjouir les ſpectateurs, & prend, à chaque nouvelle, toutes les meſures qu'il peut, pour ſe parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du ſujet de l'école des femmes conſiſte dans cette confidence perpétuelle; & ce qui me paroît aſſez plaiſant, c'eſt qu'un homme qui a de l'eſprit, & qui eſt averti de tout par une innocente qui eſt ſa maîtreſſe, & par un étourdi qui eſt ſon rival, ne puiſſe avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMENE.

Foible réponſe.

ELISE.

Mauvaiſes raiſons.

DORANTE.

Pour ce qui eſt des *enfans par l'oreille*, ils ne ſont plaiſans que par réfléxion à Arnolphe, & l'auteur n'a pas mis cela pour être de ſoi un bon mot; mais ſeulement pour une choſe qui caractériſe l'homme, & peint d'autant mieux ſon extravagance, puiſqu'il rapporte une ſottiſe triviale qu'a dite

Agnés, comme la chose la plus belle du monde, & qui lui donne une joye inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMENE.

Cela ne satisfait point.

ELISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, & honnête homme en d'autres. Et, pour la scene d'Alain & de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue & froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; & de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour long-tems à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit par tout puni, par les choses dont il a crû faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appellez un sermon, il est

certain que de vrays dévots qui l'ont oüi, n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; & sans doute que ces paroles d'*enfer* & de *chaudiéres bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, & par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquiéme acte, qu'on accuse d'être trop outré & trop comique, je voudrois bien sçavoir si ce n'est pas faire la satyre des amans, & si les honnêtes gens même & les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses....

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin, si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Ecoute-moi si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

[*Il chante.*]

DORANTE.

Quoi?...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sçais pas si...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il me ſemble que . . .

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il ſe paſſe des choſes aſſez plaiſantes dans notre diſpute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, & que cela ne ſeroit pas trop mal à la queuë de l'école des femmes.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle qui ne te ſeroit pas avantageux.

DORANTE.

Il eſt vray, Marquis.

CLIMENE.

Pour moi, je ſouhaiterois que cela ſe fît, pourvû qu'on traitât l'affaire comme elle s'eſt paſſée.

ELISE.

Et moi, je fournirois de bon cœur mon perſonnage.

LYSIDAS.

Je ne refuſerois pas le mien, que je penſe.

URANIE.

Puiſque chacun en ſeroit content, Chevalier, faites un mémoire de tout, & le donnez à Moliere que vous connoiſſez,

pour le mettre en comédie.

CLIMENE.

Il n'auroit garde, ſans doute, & ce ne ſeroient pas des vers à ſa louange.

URANIE.

Point, point, je connois ſon humeur; il ne ſe ſoucie pas qu'on fronde ſes piéces, pourvû qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénouement pourroit-il trouver à ceci? Car il ne ſçauroit y avoir ni mariage, ni reconnoiſſance, & je ne ſçais point par où l'on pourroit faire finir la diſpute.

URANIE.

Il faudroit rêver à quelque incident pour cela.

SCENE DERNIERE.

CLIMENE, URANIE, ELISE DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

MAdame, on a ſervi ſur table.

DORANTE.

Ah! Voilà juſtement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, & l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On diſputera fort & ferme de part & d'autre, comme nous avons fait, ſans que perſonne ſe rende; un petit laquais viendra

viendra dire qu'on a ſervi, on ſe levera, & chacun ira ſouper.

URANIE.

La comédie ne peut pas mieux finir, & nous ferons bien d'en demeurer là.

FIN.



L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMÉDIE.

ACTEURS.

MOLIERE, marquis ridicule.

BRÉCOURT, homme de qualité.

LA GRANGE, marquis ridicule.

DU CROISY, poëte.

Mademoiselle DUPARC, marquise façonniére.

Mademoiselle BÉJART, prude.

Mademoiselle DE BRIE, sage coquette.

Mademoiselle MOLIERE, satyrique spirituelle.

Mademoiselle DU CROISY, peste doucereuse.

Mademoiselle HERVÉ, servante précieuse.

LA THORILLIERE, marquis fâcheux.

BÉJART, homme qui fait le nécessaire.

QUATRE NECESSAIRES.

La scene est à Versailles, dans l'antichambre du Roi.



Inv et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.



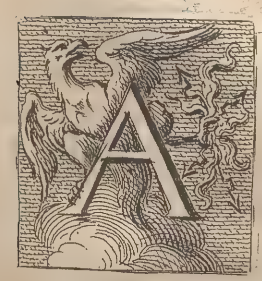
L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Mesdemoiselles DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'.

MOLIERE *seul, parlant à ses camarades qui sont derriére le théatre.*



ALLONS donc, Messieurs & Mesdames, vous moquez-vous, avec votre longueur, & ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà, ho, monsieur de Brécourt.

BRECOURT *derriére le théatre.*

Quoi?

MOLIERE.

Monſieur de la Grange.

LA GRANGE *derriére le théatre.*

Qu'eſt-ce ?

MOLIERE.

Monſieur du Croiſy.

DU CROISY *derriére le théatre.*

Plaît-il ?

MOLIERE.

Mademoiſelle du Parc.

Mademoiſelle DU PARC *derriére le théatre.*

Hé bien ?

MOLIERE.

Mademoiſelle Béjart.

Mademoiſelle BEJART *derriére le théatre.*

Qu'y a-t-il ?

MOLIERE.

Mademoiſelle de Brie.

Mademoiſelle DE BRIE *derriére le théatre.*

Que veut-on ?

MOLIERE.

Mademoiſelle du Croiſy.

Mademoiſelle DU CROISY *derriére le théatre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

MOLIERE.

Mademoiſelle Hervé.

Mademoiſelle HERVE' *derriére le théatre.*

On y va.

MOLIERE.

Je croi que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé!

[*Brécourt, la Grange, du Croisy entrent.*]

Têtebleu, messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui?

BRECOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse? Nous ne sçavons pas nos rôles, & c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIERE.

Ah! Les étranges animaux à conduire que des comédiens.

[*Mesdemoiselles Béjard, du Parc, de Brie, Moliere, du Croisy & Hervé, arrivent.*]

Mademoiselle BEJART.

Hé bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire?

Mademoiselle DU PARC.

Quelle est votre pensée?

Mademoiselle DE BRIE.

De quoi est-il question?

MOLIERE.

De grace, mettons-nous ici, & puisque nous voilà tous habillés, & que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce tems à répéter notre affaire, & voir la maniére dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sçait pas?

Mademoiselle DU PARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je ſçais bien qu'il me faudra ſouffler le mien, d'un bout à l'autre.

Mademoiſelle BEJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

Mademoiſelle MOLIERE.

Et moi auſſi.

Mademoiſelle HERVE'.

Pour moi, je n'ai pas grand'choſe à dire.

Mademoiſelle DU CROISY.

Ni moi non plus; mais avec cela, je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix piſtoles.

BRECOURT.

Et moi pour vingt bons coups de fouet, je vous aſſûre.

MOLIERE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer. Et que feriez-vous donc ſi vous étiez à ma place?

Mademoiſelle BEJART.

Qui? Vous? Vous n'êtes pas à plaindre, car, ayant fait la piéce vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIERE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un ſuccès qui ne regarde que moi ſeul? & penſez-vous que ce ſoit une petite affaire, que d'expoſer quelque choſe de comique devant une aſſemblée comme celle-ci, que d'entreprendre de faire rire

des

des perſonnes qui nous impriment le reſpect, & ne rient que quand elles veulent? Eſt-il auteur qui ne doive trembler lorſqu'il vient à cette épreuve, & n'eſt-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choſes du monde?

Mademoiſelle BEJART.

Si cela vous faiſoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, & n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIERE.

Le moyen de m'en défendre, quand un roi me l'a commandé?

Mademoiſelle BEJART.

Le moyen? Une reſpectueuſe excuſe fondée ſur l'impoſſibilité de la choſe dans le peu de tems qu'on vous donne; & tout autre, en votre place, ménageroit mieux ſa réputation, & ſe ſeroit bien gardé de ſe commettre, comme vous faites. Où en ſerez-vous, je vous prie, ſi l'affaire réuſſit mal, & quel avantage penſez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

Mademoiſelle DE BRIE.

En effet. Il falloit s'excuſer avec reſpect envers le Roi, ou demander du tems davantage.

MOLIERE.

Mon Dieu! Mademoiſelle, les rois n'aiment rien tant qu'une promte obéïſſance, & ne ſe plaiſent point du tout à trouver des obſtacles. Les choſes ne ſont bonnes que dans le tems qu'ils les ſouhaitent; & leur en vouloir reculer le divertiſſement, eſt en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaiſirs qui ne ſe faſſent point attendre, & les moins préparés

leur ſont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils déſirent de nous, nous ne ſommes que pour leur plaire ; & lorſqu'ils nous ordonnent quelque choſe, c'eſt à nous à profiter vîte de l'envie où ils ſont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas aſſez tôt ; &, ſi l'on a la honte de n'avoir pas bien réuſſi, on a toujours la gloire d'avoir obéï vîte à leurs commandemens. Mais ſongeons à répéter, s'il vous plaît.

Mademoiſelle BEJART.

Comment prétendez-vous que nous faſſions, ſi nous ne ſçavons pas nos rôles ?

MOLIERE.

Vous les ſçaurez, vous dis-je, &, quand même vous ne les ſçauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y ſuppléer de votre eſprit, puiſque c'eſt de la proſe, & que vous ſçavez votre ſujet ?

Mademoiſelle BEJART.

Je ſuis votre ſervante. La proſe eſt pis encore que les vers.

Mademoiſelle MOLIERE.

Voulez-vous que je vous diſe ? Vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout ſeul.

MOLIERE.

Taiſez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mademoiſelle MOLIERE.

Grand merci, monſieur mon mari. Voilà ce que c'eſt ! Le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIERE.

Taiſez-vous, je vous prie.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt une choſe étrange, qu'une petite cérémonie ſoit capable de nous ôter toutes nos belles qualités ; & qu'un mari & un galant regardent la même perſonne avec des yeux ſi différens.

MOLIERE.

Que de diſcours !

Mademoiſelle MOLIERE.

Ma foi, ſi je faiſois une comédie, je la ferois ſur ce ſujet. Je juſtifierois les femmes de bien des choſes dont on les accuſe, & je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs maniéres bruſques, aux civilités des galans.

MOLIERE.

Hai ! Laiſſons cela. Il n'eſt pas queſtion de cauſer maintenant, nous avons autre choſe à faire.

Mademoiſelle BEJART.

Mais, puiſqu'on vous a commandé de travailler ſur le ſujet de la critique qu'on a fait contre vous, que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a long-tems ? C'étoit une affaire toute trouvée, & qui venoit fort bien à la choſe, & d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occaſion de les peindre auſſi, & que cela auroit pû s'appeller leur portrait, à bien plus juſte titre, que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appellé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'eſt pas le peindre lui-même, c'eſt

peindre d'après lui lesperſonnages qu'il repréſente, & ſe ſervir des mêmes traits & des mêmes couleurs, qu'il eſt obligé d'employer aux differens tableaux des caractéres ridicules qu'il imite d'après nature ; mais contrefaire un comédien dans des rôles ſérieux, c'eſt le peindre par des défauts qui ſont entiérement de lui, puiſque ces ſortes de perſonnages ne veulent, ni les geſtes, ni les tons de voix ridicules, dans leſquels on le reconnoît.

MOLIERE.

Il eſt vray ; mais j'ai mes raiſons pour ne le pas faire, & je n'ai pas crû, entre nous, que la choſe en valût la peine ; & puis, il falloit plus de tems pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie ſont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir trois ou quatre fois depuis que nous ſommes à Paris ; je n'ai attrappé de leur maniére de réciter, que ce qui m'a d'abord ſauté aux yeux, & j'aurois eu beſoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien reſſemblans.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

Mademoiſelle DEBRIE.

Je n'ai jamais oüi parler de cela.

MOLIERE.

C'eſt une idée qui m'avoit paſſé une fois par la tête, & que j'ai laiſſée-là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

Mademoiſelle DEBRIE.

Dites-la moi un peu, puiſque vous l'avez dite aux autres.

MOLIERE.

Nous n'avons pas le tems maintenant.

Mademoiſelle DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIERE.

J'avois ſongé une comédie, où il y auroit eu un poëte, que j'aurois repréſenté moi-même, qui ſeroit venu pour offrir une piéce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs & des actrices qui ſoient capables de bien faire valoir un ouvrage, car ma piéce eſt une piéce... Hé! Monſieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes & des femmes qui ont été trouvés raiſonnables par tout où nous avons paſſé. Et qui fait les rois parmi vous? Voilà un acteur qui s'en démêle par fois. Qui? Ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un roi qui ſoit gros & gras comme quatre. Un roi, morbleu, qui ſoit entripaillé comme il faut. Un roi, d'une vaſte circonférence, & qui puiſſe remplir un trône de la belle maniére. La belle choſe qu'un roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut, mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-deſſus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi de Nicoméde,

Te le dirai-je, Araſpe? Il m'a trop bien ſervi,
Augmentant mon pouvoir....

le plus naturellement qu'il lui auroit été poſſible. Et le poëte: Comment? Vous appellez cela réciter? C'eſt ſe railler; il faut dire les choſes avec emphaſe. Ecoutez-moi.

[*Il contrefait Monfleuri comédien de l'hôtel de Bourgogne.*]

Te le dirai-je, Araſpe .... &c.

Voyez-vous cette poſture ? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, & fait faire le brouhaha. Mais, monſieur, auroit répondu le comédien, il me ſemble qu'un roi qui s'entretient tout ſeul avec ſon capitaine des gardes, parle un peu plus humainement, & ne prend guéres ce ton de démoniaque. Vous ne ſçavez ce que c'eſt. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez ſi vous ferez faire aucun, Ah! Voyons un peu une ſcene d'amant & d'amante. Là-deſſus une comédienne & un comédien auroient fait une ſcene enſemble, qui eſt celle de Camille & de Curiace,

Iras-tu, ma chere ame, & ce funeſte honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?
Hélas! Je vois trop bien ... &c.

tout de même que l'autre, & le plus naturellement qu'ils auroient pû. Et le poëte auſſi-tôt: Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, & voici comme il faut réciter cela.

[*Il imite mademoiſelle de Beauchâteau comédienne de l'hôtel de Bourgogne.*]

Iras-tu, ma chére ame... &c.
Non, je te connois mieux .... &c.

Voyez-vous comme cela eſt naturel & paſſionné ? Admirez ce viſage riant qu'elle conſerve dans les plus grandes afflictions. Enfin, voilà l'idée; & il auroit parcouru de même tous les acteurs, & toutes les actrices.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je trouve cette idée aſſez plaiſante, & j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIERE *imitant Beauchâteau comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les ſtances du Cid.*

Percé juſques au fond du cœur, &c.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien, dans Pompée de Sertorius?

[*Il contrefait Hauteroche comédien de l'hôtel de Bourgogne.*]

L'inimitié qui régne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur, &c.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je penſe.

MOLIERE.

Et celui-ci?

[*Imitant de Villiers comédien de l'hôtel de Bourgogne.*]

Seigneur, Polibe eſt mort... &c.

Mademoiſelle DE BRIE.

Oui, je ſçais qui c'eſt; mais il y en a quelques-uns d'entr'eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIERE.

Mon Dieu! Il n'y en a point qu'on ne pût attrapper par quelque endroit, ſi je les avois bien étudiés; mais vous me faites perdre un tems qui nous eſt cher. Songeons à nous, de grace, & ne nous amuſons pas davantage à diſcourir. [*à la Grange.*]

Vous, prenez garde à bien repréſenter avec moi votre rôle de marquis.

Mademoiselle MOLIERE.

Toujours des marquis?

MOLIERE

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractére agréable de théatre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie; &, comme dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même dans toutes nos piéces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

Mademoiselle BEJART.

Il est vray; on ne s'en sçauroit passer.

MOLIERE.

Pour vous, mademoiselle...

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Pour moi, je m'acquiterai fort mal de mon personnage, & je ne sçais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonniére.

MOLIERE.

Mon Dieu, mademoiselle! Voilà comme vous disiez, lorsque l'on vous donna celui de la critique de l'école des femmes; cependant vous vous en êtes acquitée à merveille, & tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même, & vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

Mademoiselle DU PARC.

Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonniére que moi.

MOLIERE.

MOLIERE.

C'eſt vray; & c'eſt en quoi vous faites mieux voir que vous êtes une excellente comédienne, de bien repréſenter un perſonnage, qui eſt ſi contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractére de vos rôles, & de vous figurer que vous êtes ce que vous repréſentez.

[*à du Croiſy.*]

Vous faites le poëte, vous, & vous devez vous remplir de ce perſonnage, marquer cet aîr pédant qui ſe conſerve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix ſententieux, & cette exactitude de prononciation qui appuye ſur toutes les ſyllabes, & ne laiſſe échapper aucune lettre de la plus ſévére ortographe.

[*à Brecourt.*]

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans la critique de l'école des femmes, c'eſt-à-dire, que vous devez prendre un air poſé, un ton de voix naturel, & geſticuler le moins qu'il vous ſera poſſible.

[*à la Grange.*]

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

[*à mademoiſelle Bejart.*]

Vous, vous repréſentez une de ces femmes, qui, pourvû qu'elles ne faſſent point l'amour, croyent que tout le reſte leur eſt permis; de ces femmes qui ſe retranchent toujours fiérement ſur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, & veulent que toutes les plus belles qualités que poſſédent les autres, ne ſoient rien en comparaiſon d'un miſérable honneur dont perſonne ne ſe ſoucie. Ayez toujours ce

caractére devant les yeux pour en bien faire les grimaces.

[*à mademoiselle de Brie.*]

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvû qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croyent que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, sur le pied d'attachement honnête, & appellent amis, ce que les autres nomment galans. Entrez bien dans ce caractére.

[*à mademoiselle Moliere.*]

Vous, vous faites le même personnage que dans la critique, & je n'ai rien à vous dire non plus qu'à mademoiselle du Parc.

[*à mademoiselle du Croisy.*]

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde, de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, & seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquiterez pas mal de ce rôle.

[*à mademoiselle Hervé.*]

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de tems en tems dans la conversation, & attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractéres, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, & voyons comme cela ira. Ah! Voici justement un fâcheux. Il ne nous falloit plus que cela.

SCENE II.

LA THORILLIERE, MOLIERE, BRECOURT, LAGRANGE, DU CROISY, Mesdemoiselles DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'.

LA THORILLIERE.

Bon jour, monsieur Moliere.

MOLIERE. [*à part.*]

Monsieur, votre serviteur. La peste soit de l'homme!

LA THORILLIERE.

Comment vous en va?

MOLIERE. [*aux actrices.*]

Fort bien pour vous servir. Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIERE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIERE.

[*à part.*] [*aux acteurs.*]

Je vous suis obligé. Que le diable t'emporte! Ayez un peu soin...

LA THORILLIERE.

Vous jouez une piéce nouvelle aujourd'hui?

MOLIERE.

[*aux actrices.*]

Oui, Monsieur. N'oubliez pas...

LA THORILLIERE.

C'est le Roi qui vous la fait faire?

MOLIERE.

[*aux acteurs.*]

Oui, monſieur. De grace, ſongez...

LA THORILLIERE.

Comment l'appellez-vous?

MOLIERE.

Oui, monſieur.

LA THORILLIERE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIERE.

[*aux actrices.*]

Ah! Ma foi, je ne ſçais. Il faut s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIERE.

Comment ſerez-vous habillés?

MOLIERE.

[*aux acteurs.*]

Comme vous voyez. Je vous prie...

LA THORILLIERE.

Quand commencez-vous?

MOLIERE.

[*à part.*]

Quand le Roi ſera venu. Au diantre le queſtionneur?

LA THORILLIERE.

Quand croyez-vous qu'il vienne?

MOLIERE.

La peſte m'étouffe, monſieur, ſi je le ſçais.

LA THORILLIERE.

Sçavez-vous point...

MOLIERE.

Tenez, monſieur, je ſuis le plus ignorant homme du monde. Je ne ſçais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. [*à part.*] J'enrage. Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des queſtions, & ne ſe ſoucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIERE.

Meſdemoiſelles, votre ſerviteur.

MOLIERE.

Ah! Bon. Le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIERE. [*à mademoiſelle du Croiſy.*]

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui? [*en regardant mademoiſelle Hervé.*]

Mademoiſelle DU CROISY.

Oui, monſieur.

LA THORILLIERE

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand choſe.

MOLIERE *bas aux actrices.*

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

Mademoiſelle DE BRIE *à la Thorilliere.*

Monſieur, nous avons ici quelque choſe à répéter enſemble.

LA THORILLIERE.

Ah! Parbleu, je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à pourſuivre.

Mademoiſelle DE BRIE.

Mais....

LA THORILLIERE.

Non, non, je ſerois fâché d'incommoder perſonne. Faites librement ce que vous avez à faire.

Mademoiſelle DE BRIE.

Oui, mais....

LA THORILLIERE.

Je ſuis homme ſans cérémonie, vous dis-je, & vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIERE.

Monſieur, ces demoiſelles ont peine à vous dire qu'elles ſouhaiteroient fort que perſonne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIERE.

Pourquoi ? Il n'y a point de danger pour moi.

MOLIERE.

Monſieur, c'eſt une coutume qu'elles obſervent, & vous aurez plus de plaiſir quand les choſes vous ſurprendront.

LA THORILLIERE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIERE.

Point du tout, monſieur, ne vous hâtez pas, de grace.

SCENE III.

MOLIERE, BRECOUR T, LA GRANGE, DU CROISY, Mesdemoiselles DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'.

MOLIERE.

AH! Que le monde est plein d'impertinens! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premiérement que la scene est dans l'antichambre du Roi, car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, & on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venuë des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent. [*à la Grange.*]

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, & grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis, & ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace.

[*à la Grange.*]

Allons parlez.

LA GRANGE.

Bon-jour, Marquis.

MOLIERE.

Mon Dieu! Ce n'est point là le ton d'un marquis; il faut le

prendre un peu plus haut, & la plûpart de ces messieurs affectent une maniére de parler particuliére pour se distinguer du commun. *Bon jour, Marquis.* Recommencez donc.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIERE.

Ah! Marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

Que fais-tu là?

MOLIERE.

Parbleu, tu vois; j'attends que tous ces messieurs ayent débouché la porte, pour présenter là mon visage.

LA GRANGE.

Têtebleu, quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frotter, & j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIERE.

Il y a là vingt gens qui sont fort assûrés de n'entrer point, & qui ne laissent pas de se presser, & d'occuper toutes les avenuës de la porte.

LA GRANGE.

Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous appelle.

MOLIERE.

Cela est bon pour toi; mais, pour moi, je ne veux pas être joué par Moliere.

LA GRANGE.

Je pense pourtant, Marquis, que c'est toi qu'il jouë dans la critique.

MOLIERE.

MOLIERE.

Moi? Je ſuis ton valet, c'eſt toi-même en propre perſonne.

LA GRANGE.

Ah! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton perſonnage.

MOLIERE.

Parbleu, je te trouve plaiſant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE *riant.*

Ah, ah, ah! Cela eſt drôle.

MOLIERE. *riant.*

Ah, ah, ah! Cela eſt bouffon.

LA GRANGE.

Quoi! tu veux ſoutenir que ce n'eſt pas toi qu'on jouë dans le marquis de la critique?

MOLIERE.

Il eſt vray; c'eſt moi. Déteſtable, morbleu, déteſtable, tarte à la crême. *C'eſt moi, c'eſt moi, aſſûrément, c'eſt moi.*

LA GRANGE.

Oui, parbleu, c'eſt toi, tu n'as que faire de railler; &, ſi tu veux, nous gagerons, & verrons qui a raiſon des deux.

MOLIERE.

Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

Je gage cent piſtoles que c'eſt toi.

MOLIERE.

Et moi, cent piſtoles que c'eſt toi.

LA GRANGE.

Cent piſtoles comptant.

MOLIERE.

Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, & dix pistoles comptant.

LA GRANGE.

Je le veux.

MOLIERE.

Cela est fait.

LA GRANGE.

Ton argent court grand risque.

MOLIERE.

Le tien est bien avanturé.

LA GRANGE.

A qui nous en rapporter?

MOLIERE.

[*à Brécourt.*]

Voici un homme qui nous jugera. Chevalier.

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle, où l'on doit parler naturellement.

BRECOURT.

Il est vray.

MOLIERE.

Allons donc, *Chevalier*.

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Juge-nous un peu ſur une gageure que nous avons faite.

BRECOURT.

Et quelle?

MOLIERE.

Nous diſputons qui eſt le marquis de la critique de Moliere; il gage que c'eſt moi, & moi, je gage que c'eſt lui.

BRECOURT.

Et moi, je juge que ce n'eſt ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux, de vouloir vous appliquer ces ſortes de choſes, & voilà de quoi j'oüis l'autre jour ſe plaindre Moliere, parlant à des perſonnes qui le chargeoient de même choſe que vous. Il diſoit que rien ne lui donnoit du déplaiſir, comme d'être accuſé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait; que ſon deſſein eſt de peindre les mœurs ſans vouloir toucher aux perſonnes, & que tous les perſonnages qu'il repréſente ſont des perſonnages en l'air, & des phantômes proprement, qu'il habille à ſa fantaiſie pour réjouir les ſpectateurs; qu'il ſeroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce ſoit, & que ſi quelque choſe étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les reſſemblances qu'on y vouloit toujours trouver, & dont ſes ennemis tâchoient malicieuſement d'appuyer la penſée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines perſonnes, à qui il n'a jamais penſé. En effet, je trouve qu'il a raiſon: car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ſes geſtes & toutes ſes paroles, & chercher à lui faire des affaires en diſant hautement, il joüe un tel, lorſque ce ſont des choſes qui peuvent conve-

nir à cent perſonnes? Comme l'affaire de la comédie eſt de repréſenter en général tous les défauts des hommes, & principalement des hommes de notre ſiécle, il eſt impoſſible à Moliere de faire aucun caractére qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; &, s'il faut qu'on l'accuſe d'avoir ſongé toutes les perſonnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut ſans doute qu'il ne faſſe plus de comédies.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier, tu veux juſtifier Moliere, & épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

Point du tout. C'eſt toi qu'il épargne; & nous trouverons d'autres juges.

MOLIERE.

Soit. Mais di-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Moliere eſt épuiſé maintenant, & qu'il ne trouvera plus de matiére pour...

BRECOURT.

Plus de matiére? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours aſſez, & nous ne prenons guéres le chemin de nous rendre ſages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit.

MOLIERE.

Attendez. Il faut marquer davantage tout cet endroit. Ecoutez-le moi dire un peu... *& qu'il ne trouvera plus de matiére pour... Plus de matiére? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours aſſez, & nous ne prenons guéres le chemin de nous rendre ſages pour tout ce qu'il fait,*

& tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuiſé dans ſes comédies tout le ridicule des hommes, &, ſans ſortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractéres de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui ſe font les plus grandes amitiés du monde, & qui, le dos tourné, font galanterie de ſe déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flateurs inſipides qui n'aſſaiſonnent d'aucun ſel les louanges qu'ils donnent, & dont toutes les flateries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches courtiſans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encenſent dans la proſpérité, & vous accablent dans la diſgrace? N'a-t-il pas ceux qui ſont toujours mécontens de la cour, ces ſuivans inutiles, ces incommodes aſſidus, ces gens, dis-je, qui, pour ſervices, ne peuvent compter que des importunités, & qui veulent qu'on les récompenſe d'avoir obſédé le prince dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui careſſent également tout le monde, qui proménent leurs civilités à droit & à gauche, & courent à tous ceux qu'ils voyent, avec les mêmes embraſſades, & les mêmes proteſtations d'amitié? Monſieur, votre très-humble ſerviteur. Monſieur, je ſuis tout à votre ſervice. Tenez-moi des vôtres, mon cher. Faites état de moi, Monſieur, comme du plus chaud de vos amis. Monſieur, je ſuis ravi de vous embraſſer. Ah! Monſieur, je ne vous voyois pas. Faites moi la grace de m'employer, ſoyez perſuadé que je ſuis entiérement à vous. Vous êtes l'homme du monde que je révére le plus. Il n'y a perſonne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous ſupplie de n'en

point douter. Serviteur. Très-humble valet. Va, va, Marquis, Moliere aura toujours plus de ſujets qu'il n'en voudra, & tout ce qu'il a touché juſqu'ici n'eſt rien que bagatelle, au prix de ce qui reſte. Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRECOURT.

C'eſt aſſez.

MOLIERE.

Pourſuivez.

BRECOURT.

Voici Climéne, & Eliſe.

MOLIERE.

[*à meſdemoiſelles du Parc, & Moliere.*]

Là-deſſus, vous arriverez toutes deux.

[*à mademoiſelle du Parc.*]

Prenez bien garde, vous, à vous déhancher, comme il faut, & à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut par fois ſe faire violence.

Mademoiſelle MOLIERE.

Certes, madame, je vous ai reconnuë de loin, & j'ai bien vû à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

Mademoiſelle DUPARC.

Vous voyez. Je viens attendre ici la ſortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

Mademoiſelle MOLIERE.

Et moi de même.

MOLIERE.

Meſdames, voilà des coffres qui vous ſerviront de fauteuils.

Mademoiselle DU PARC.

Allons, madame, prenez place, s'il vous plaît.

Mademoiselle MOLIERE.

Après vous, madame.

MOLIERE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place, & parlera assis, hors les marquis qui tantôt se leveront, & tantôt s'asseoiront suivant leur inquiétude naturelle. *Parbleu, Chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes canons.*

BRECOURT.

Comment?

MOLIERE.

Ils se portent fort mal.

BRECOURT.

Serviteur à la turlupinade.

Mademoiselle MOLIERE.

Mon Dieu! Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, & les lévres d'un couleur de feu surprenant!

Mademoiselle DU PARC.

Ah! que dites-vous là, madame? Ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

Mademoiselle MOLIERE.

Hé, madame, levez un peu votre coëffe.

Mademoiselle DU PARC.

Fi. Je suis épouvantable, vous dis-je, & je me fais peur à moi-même.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous êtes si belle.

Mademoiselle DU PARC.

Point, point.

Mademoiselle MOLIERE.

Montrez-vous.

Mademoiselle DU PARC.

Ah! Fi donc, je vous prie.

Mademoiselle MOLIERE.

De grace.

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Non.

Mademoiselle MOLIERE.

Si fait.

Mademoiselle DU PARC.

Vous me déspérez.

Mademoiselle MOLIERE.

Un moment.

Mademoiselle DU PARC.

Hai.

Mademoiselle MOLIERE.

Résolument vous vous montrerez. On ne peut point se passer de vous voir.

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Que vous êtes une étrange personne! Vous voulez furieusement ce que vous voulez.

Mademoiselle MOLIERE.

Ah! Madame, vous n'avez aucun désavantage à paroître au

au grand jour, je vous jure. Les méchantes gens, qui assuroient que vous mettiez quelque chose! Vrayment, je les démentirai bien maintenant.

Mademoiselle DUPARC.

Hélas! Je ne sçais pas seulement ce qu'on appelle mettre quelque chose. Mais où vont ces Dames?

Mademoiselle DEBRIE.

Vous voulez bien, mesdames, que nous vous donnions en passant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une piéce contre Moliere, que les grands comédiens vont jouer.

MOLIERE.

Il est vray, on me l'a voulu lire. C'est un nommé Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

DU CROISY.

Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursaut, mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, & l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les auteurs & tous les comédiens regardent Moliere comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unirs pour le déservir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait; mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms, il lui auroit été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le parnasse; &, pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, je vous avouë que j'en ai toutes les joyes imaginables.

MOLIERE.

Et moi auſſi. Par la ſang-bleu, le railleur ſera raillé; il aura ſur les doigts, ma foi.

Mademoiſelle DU PARC.

Cela lui apprendra à vouloir ſatyriſer tout. Comment? Cet impertinent ne veut pas que les femmes ayent de l'eſprit? Il condamne toutes nos expreſſions élevées, & prétend que nous parlions toujours terre à terre?

Mademoiſelle DE BRIE.

Le langage n'eſt rien; mais il cenſure tous nos attachemens, quelques innocens qu'ils puiſſent être, &, de la façon qu'il en parle, c'eſt être criminelle que d'avoir du mérite.

Mademoiſelle DU CROISY.

Cela eſt inſupportable. Il n'y a pas une femme qui puiſſe plus rien faire. Que ne laiſſe-t-il en repos nos maris, ſans leur ouvrir les yeux, & leur faire prendre garde à des choſes, dont ils ne s'aviſent pas.

Mademoiſelle BEJART.

Paſſe pour tout cela; mais il ſatyriſe même les femmes de bien, & ce méchant plaiſant leur donne le titre d'honnêtes diableſſes.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le ſaoul.

DU CROISY.

La repréſentation de cette comédie, madame, aura beſoin

d'être appuyée, & les comédiens de l'hôtel...

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Qu'ils n'appréhendent rien. Je leur garantis le ſuccès de leur piéce, corps pour corps.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous avez raiſon, madame. Trop de gens ſont intéreſſés à la trouver belle. Je vous laiſſe à penſer ſi tous ceux qui ſe croyent ſatyriſés par Moliere, ne prendront pas l'occaſion de ſe venger de lui en applaudiſſant à cette comédie.

BRECOURT *ironiquement.*

Sans doute; & pour moi je réponds de douze marquis, de ſix précieuſes, de vingt coquettes, & de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

Mademoiselle MOLIERE.

En effet. Pourquoi aller offenſer toutes ces perſonnes là, & particuliérement les cocus, qui ſont les meilleures gens du monde?

MOLIERE.

Par la ſang-bleu, on m'a dit qu'on va le dauber, lui, & toutes ſes comédies, de la belle manière, & que les comédiens & les auteurs, depuis le cédre juſqu'à l'hyſſope, ſont diablement animés contre lui.

Mademoiselle MOLIERE.

Cela lui ſiéd fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes piéces que tout Paris va voir, & où il peint ſi bien les gens, que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des comédies comme celles de monſieur Lyſidas? Il n'auroit perſonne contre lui, & tous les auteurs en diroient du bien. Il eſt vrai que de ſemblables

comédies n'ont pas ce grand concours de monde ; mais, en revanche, elles ſont toujours bien écrites, perſonne n'écrit contre elles, & tous ceux qui les voyent, meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

Il eſt vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, & que tous mes ouvrages ont l'approbation des ſçavans.

Mademoiſelle MOLIERE.

Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux que tous les applaudiſſemens du public, & que tout l'argent qu'on ſçauroit gagner aux piéces de Moliere. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvû qu'elles ſoient approuvées par meſſieurs vos confreres ?

LA GRANGE.

Mais quand jouera-t-on le portrait du peintre ?

DU CROISY.

Je ne ſçais ; mais je me prépare fort à paroître des premiers ſur les rangs, pour crier, Voilà qui eſt beau.

MOLIERE.

Et moi de même, parbleu.

LA GRANGE.

Et moi auſſi, Dieu me ſauve.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, j'y payerai de ma perſonne, comme il faut ; & je réponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra en déroute tous les jugemens ennemis. C'eſt bien la moindre choſe que nous devions faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt fort bien dit.

Mademoiſelle DE BRIE.

Et ce qu'il nous faut faire toutes.

Mademoiſelle BEJART.

Aſſûrément.

Mademoiſelle DU CROISY.

Sans doute.

Mademoiſelle HERVE'.

Point de quartier à ce contrefaiſeur de gens.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier mon ami, il faudra que ton Moliere ſe cache.

BRECOURT.

Qui? Lui? Je te promets, Marquis, qu'il fait deſſein d'aller ſur le théatre, rire avec tous les autres, du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIERE.

Parbleu, ce ſera donc du bout des dents qu'il y rira.

BRECOURT.

Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de ſujets de rire que tu ne penſes. On m'a montré la piéce, & comme tout ce qu'il y a d'agréable, ſont effectivement les idées qui ont été priſes de Moliere, la joye que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, ſans doute, car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je ſuis le plus trompé du monde, ſi cela eſt approuvé de perſonne; & quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, ſur ce qu'il fait, dit-on, des por-

traits trop ressemblans, outre que cela est de fort mauvaise grace, je ne vois rien de plus ridicule & de plus mal pris; & je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un comédien, que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la réponse, & que...

BRECOURT.

Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand fou, s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde sçait assez de quel motif elles peuvent partir; & la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une comédie qui réussisse comme toutes les autres. Voilà le vray moyen de se venger d'eux, comme il faut; &, de l'humeur dont je les connois, je suis fort assûré qu'une piéce nouvelle qui leur enlévera le monde, les fâchera bien plus que toutes les satyres qu'on pourroit faire de leurs personnes.

MOLIERE.

Mais, Chevalier...

Mademoiselle BEJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition.

[*à Moliere.*]

Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse, & après la maniére dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, & vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIERE.

J'enrage de vous oüir parler de la ſorte, & voilà votre manie à vous autres femmes. Vous voudriez que je priſſe feu d'abord contre eux, & qu'à leur exemple j'allaſſe éclater promtement en invectives & en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, & le grand dépit que je leur ferois! Ne ſe ſont-ils pas préparés de bonne volonté à ces ſortes de choſes, &, lorſqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le portrait du peintre ſur la crainte d'une ripoſte, quelques-uns d'entr'eux n'ont-ils pas répondu? Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvû que nous gagnions de l'argent. N'eſt-ce pas là la marque d'une ame fort ſenſible à la honte, & ne me vengerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

Mademoiſelle DE BRIE.

Ils ſe ſont fort plaint toutefois de trois ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la critique, & dans vos précieuſes.

MOLIERE.

Il eſt vray, ces trois ou quatre mots ſont fort offenſans, & ils ont grande raiſon de les citer. Allez, allez, ce n'eſt pas cela. Le plus grand mal que je leur aye fait, c'eſt que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu, & tout leur procédé, depuis que nous ſommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche; mais laiſſons-les faire tant qu'ils voudront, toutes leurs entrepriſes ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes piéces, tant mieux; & Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaiſe. Ce ſeroit une mauvaiſe affaire pour moi.

Mademoiselle DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIERE.

Et qu'est-ce que cela me fait? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes, à qui particuliérement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée? & toutes les censures ne viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? Et lorsqu'on attaque une piéce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plûtôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite?

Mademoiselle DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIERE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que monsieur Boursaut! Je voudrois bien sçavoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant; & si, quand on le berneroit sur un théatre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur, que d'être joué devant une auguste assemblée, il ne demanderoit pas mieux, & il m'attaque de gayeté de cœur, pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, & les comédiens ne me l'ont déchaîné, que pour m'engager à une sotte guerre, & me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ai à faire, & cependant vous

êtes

êtes affez fimples pour donner toutes dans ce panneau ? Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponfe à toutes leurs critiques, & leurs contre-critiques. Qu'ils difent tous les maux du monde de mes piéces ; j'en fuis d'accord. Qu'ils s'en faififfent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre fur leur théatre, & tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, & d'un peu de bonheur que j'ai ; j'y confens ils en ont befoin, & je ferai bien aife de contribuer à les faire fubfifter, pourvû qu'ils fe contentent de ce que je puis leur accorder avec bienféance. La courtoifie doit avoir des bornes, & il y a des chofes qui ne font rire, ni les fpectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes geftes, mes paroles, mon ton de voix, & ma façon de réciter, pour en faire, & dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppofe point à toutes ces chofes, & je ferai ravi que cela puiffe réjouir le monde ; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laiffer le refte, & de ne point toucher à des matiéres de la nature de celles, fur lefquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'eft de quoi je prierai civilement cet honnête monfieur qui fe mêle d'écrire pour eux, & voilà toute la réponfe qu'ils auront de moi.

Mademoifelle BEJART.

Mais enfin...

MOLIERE.

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point

de cela davantage, nous nous amuſons à faire des diſcours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en ſouviens plus.

Mademoiſelle DE BRIE.

Vous en étiez à l'endroit...

MOLIERE.

Mon Dieu! J'entends du bruit, c'eſt le Roi qui arrive aſſûrément, & je vois bien que nous n'aurons pas le tems de paſſer outre. Voilà ce que c'eſt que de s'amuſer. Oh bien, faites donc, pour le reſte, du mieux qu'il vous ſera poſſible.

Mademoiſelle BEJART.

Par ma foi, la frayeur me prend, & je ne ſçaurois aller jouer mon rôle, ſi je ne le répéte tout entier.

MOLIERE.

Comment? Vous ne ſçauriez aller jouer votre rôle?

Mademoiſelle BEJART.

Non.

Mademoiſelle DU PARC.

Ni moi, le mien.

Mademoiſelle DE BRIE.

Ni moi non plus.

Mademoiſelle MOLIERE.

Ni moi.

Mademoiſelle HERVE'.

Ni moi.

Mademoiſelle DU CROISY.

Ni moi.

MOLIERE.

Que penſez-vous donc faire ! Vous moquez-vous toutes de moi ?

SCENE IV.

BEJART, MOLIERE, LA GRANGE, DU CROISY, Meſdemoiſelles DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVÉ.

BEJART.

MEſſieurs, je viens vous avertir que le Roi eſt venu, & qu'il attend que vous commenciez.

MOLIERE.

Ah ! Monſieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde ; je ſuis déſeſpéré à l'heure que je vous parle. Voici des femmes qui s'effrayent, & qui diſent qu'il leur faut répéter leurs rôles, avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grace, encore un moment. Le Roi a de la bonté, & il ſçait bien que la choſe a été précipitée.

SCENE V.

MOLIERE, *& les mêmes acteurs, à l'exception de Béjart.*

MOLIERE.

HE! De grace, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

Mademoiselle DUPARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIERE.

Comment m'excuser?

SCENE VI.

MOLIERE, *& les mêmes acteurs,* UN NECESSAIRE.

UN NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Tout à l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, &...

SCENE VII.

MOLIERE, *& les mêmes acteurs*, UN SECOND NECESSAIRE.

LE SECOND NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

[*à ses camarades.*]

Dans un moment, monsieur. Hé quoi donc ! Voulez-vous que j'aye l'affront...

SCENE VIII.

MOLIERE, *& les mêmes acteurs*, UN TROISIEME NECESSAIRE.

LE TROISIEME NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Oui, monsieur, nous y allons. Hé ! Que de gens se font de fête, & viennent dire, commencez donc, à qui le Roi ne l'a pas commandé !

SCENE IX.

MOLIERE, *& les mêmes acteurs*, UN QUATRIEME NECESSAIRE.

LE QUATRIEME NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

[*à ses camarades.*]

Voilà qui est fait, monsieur. Quoi donc ! Recevrai-je la confusion . . .

SCENE DERNIERE.

BEJART, MOLIERE, *& les mêmes acteurs.*

MOLIERE.

MOnsieur, vous venez pour nous dire de commencer ; mais . . .

BEJART.

Non, messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, & que, par une bonté toute particuliére, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, & se contente pour aujourd'hui de la premiére que vous pourrez donner.

MOLIERE.

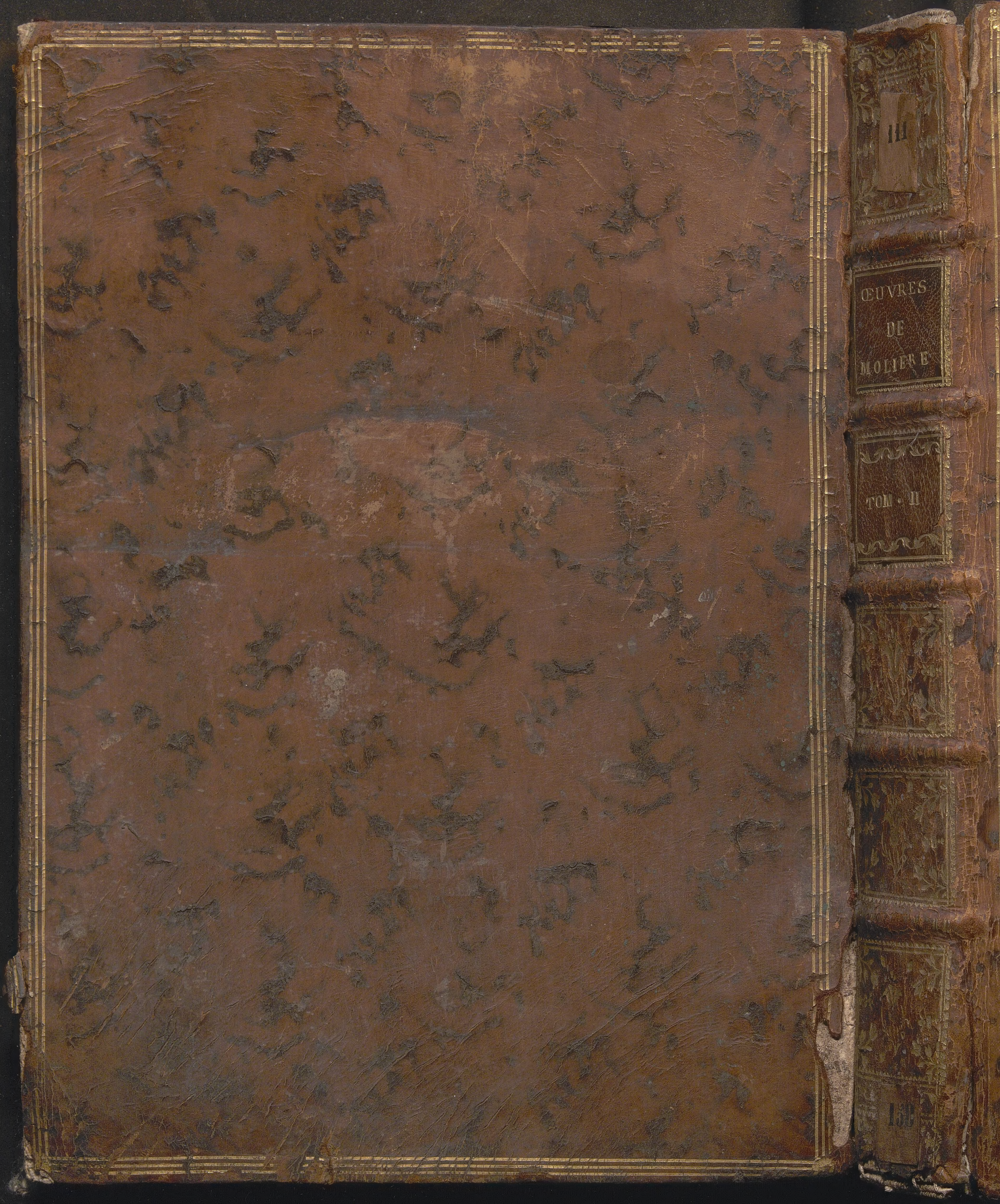
Ah! Monsieur, vous me redonnez la vie. Le Roi nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du tems, pour ce qu'il a souhaité ; & nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.

FIN DU TOME SECOND.








ŒUVRES DE MOLIERE
TOM. II


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm